LA VIE SPIRITUELLE

Nº 311 — Octobre 1946

PROV. OREG. S. J.

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE DIEU

Dom PAUL, O. S. B. Les anges gardiens 332

Instruments de la Providence, guides des chrétiens, serviteurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, protecteurs du bien commun, tels sont ceux que nous fêtons le 2 Octobre.

R. T. Les psaumes du petit office de la sainte vierge .. 349

Tous ceux qui cherchent pour leur office une belle traduction seront heureux de cette version française qui s'efforce de traduire le texte inspiré avec la plus grande fidélité possible au sens et au rythme poétique.

SAINT AUGUSTIN. Le maitre intérieur 362

C'est-à-dire le Saint-Esprit.

NOTRE SANCTIFICATION

J. MOSCHUS. Le pré spirituel 364

De savoureuses anecdotes des Pères du Désert recueillies par un moine du VI^e siècle.

Dr. BIOT et Dr. GALIMARD. Introduction médicale au problème des vocations religieuses 379

Le médecin peut avoir son mot à dire dans la conduite d'une vie de sacrifice, qu'est par définition une vie religieuse. Deux praticiens, dont on connaît l'expérience en ce domaine, proposent une collaboration plus étroite entre le prêtre et le médecin et la mise au point d'une « médecine de la vie spirituelle ».

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M. M. PHILIPON, O. P. Un nouvel age de spiritualité 397

Une « année thérésienne » vient de s'ouvrir à Lisieux. Elle n'aura de sens et de fécondité que dans la mesure où la doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sera connue et bien comprise. Nous sommes heureux d'y aider en publiant une vue d'ensemble de cette voie véritablement « toute nouvelle » pour celui qui la découvre.

M. L. DUMESTE, O. P. Le message du prophète Amos : la justice vengeresse de Dieu (*fin*) 424

Le terrible berger de Thécoa dénonce les injustices sociales, l'oppression du pauvre, le formalisme du culte. « Israël, sois en garde, et prépare-toi à affronter le choc de Dieu! »

M. A. CORSELIS, O. F. M. Charité de saint François envers les pauvres 438

La grâce de saint François (fête le 4 Octobre), c'est la pauvreté. C'est pourquoi aussi les pauvres constituent l'objet de choix de son attention. « Il donnait avec joie, sans calcul, en riant de bon cœur, et il donnait de son nécessaire. »

CHRONIQUES

A. P. Ceux qui ne veulent pas tout vendre 446

Quand le cinéma illustre la portée divine du drame humain, le spirituel a une leçon à en tirer.

Jacques MARITAIN. A propos de Léon Bloy et la salette 449

A TRAVERS LES REVUES

Revue thomiste. — Masses ouvrières. — Témoignage chrétien. — Maison-Dieu. — Marianum 452

LES LIVRES

Dom Godefroy Belorgey, La pratique de l'oraison mentale, tome II (*P. R.*) 461

Paul Dabin, Le sacerdoce royal des fidèles dans les livres saints (*L. M. Dewailly*) 463

Mireille Dupouey, Cahiers, tome III (*R. Montjardet*) .. 464

Anders Nygren, Eros et Agapé, la notion chrétienne de l'amour et ses transformations (*J.-A. R.*) 464

J. M. de Buck, Dieu parlera ce soir (*M. L. T.*) 467

F. A. Morlion, L'apostolat de l'opinion publique, Presse, Radio, Cinéma (*M. L. T.*) 467

R. Voegeli, Mois de Marie (*M. L. T.*) 468

Alphonse David, Nos belles prières à Notre-Dame (*M. L. T.*) 468

S. Barrault, La première reine de France, sainte Clotilde (*M. L. T.*) 468

R. et Cl. Evers, Le Père Lataste, apôtre des prisons (*M. L. T.*) 469

G. Bard, Jean-Emile Anizan, fondateur des Fils de la Charité (*M. L. T.*) 469

Cl. Quinard, Vie de la Vierge Marie (*M. L. T.*) 469

A. Bessières, L'Evangile et la joie (*M. L. T.*) 469

Michael Marx, Incessant Prayer in ancient monastic literature (*P. R.*) 470

Livres reçus 471

NOTRE SANCTIFICATION

J. MOSCHUS. Le pré spirituel 364

De savoureuses anecdotes des Pères du Désert recueillies par un moine du VI^e siècle.

Dr. BIOT et Dr. GALIMARD. Introduction médicale au problème des vocations religieuses 379

Le médecin peut avoir son mot à dire dans la conduite d'une vie de sacrifice, qu'est par définition une vie religieuse. Deux praticiens, dont on connaît l'expérience en ce domaine, proposent une collaboration plus étroite entre le prêtre et le médecin et la mise au point d'une « médecine de la vie spirituelle ».

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M. M. PHILIPON, O. P. Un nouvel age de spiritualité 397

Une « année thérésienne » vient de s'ouvrir à Lisieux. Elle n'aura de sens et de fécondité que dans la mesure où la doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus sera connue et bien comprise. Nous sommes heureux d'y aider en publiant une vue d'ensemble de cette voie véritablement « toute nouvelle » pour celui qui la découvre.

M. L. DUMESTE, O. P. Le message du prophète Amos : la justice vengeresse de Dieu (*fin*) 424

Le terrible berger de Thécoa dénonce les injustices sociales, l'oppression du pauvre, le formalisme du culte. « Israël, sois en garde, et prépare-toi à affronter le choc de Dieu! »

M. A. CORSELIS, O. F. M. Charité de saint François envers les pauvres 438

La grâce de saint François (fête le 4 Octobre), c'est la pauvreté. C'est pourquoi aussi les pauvres constituent l'objet de choix de son attention. « Il donnait avec joie, sans calcul, en riant de bon cœur, et il donnait de son nécessaire. »

CHRONIQUES

A. P. Ceux qui ne veulent pas tout vendre 446

Quand le cinéma illustre la portée divine du drame humain, le spirituel a une leçon à en tirer.

Jacques MARITAIN. A propos de Léon Bloy et la salette 449

A TRAVERS LES REVUES

Revue thomiste. — Masses ouvrières. — Témoignage chrétien. — Maison-Dieu. — Marianum 452

LES LIVRES

Dom Godefroy Belorgey, La pratique de l'oraison mentale, tome II (*P. R.*) 461

Paul Dabin, Le sacerdoce royal des fidèles dans les livres saints (*L. M. Dewailly*) 463

Mireille Dupouey, Cahiers, tome III (*R. Montjardet*) .. 464

Anders Nygren, Eros et Agapé, la notion chrétienne de l'amour et ses transformations (*J.-A. R.*) 464

J. M. de Buck, Dieu parlera ce soir (*M. L. T.*) 467

F. A. Morlion, L'apostolat de l'opinion publique, Presse, Radio, Cinéma (*M. L. T.*) 467

R. Voegeli, Mois de Marie (*M. L. T.*) 468

Alphonse David, Nos belles prières à Notre-Dame (*M. L. T.*) 468

S. Barrault, La première reine de France, sainte Clotilde (*M. L. T.*) 468

R. et Cl. Evers, Le Père Lataste, apôtre des prisons (*M. L. T.*) 469

G. Bard, Jean-Emile Anizan, fondateur des Fils de la Charité (*M. L. T.*) 469

Cl. Quinard, Vie de la Vierge Marie (*M. L. T.*) 469

A. Bessières, L'Evangile et la joie (*M. L. T.*) 469

Michael Marx, Incessant Prayer in ancient monastic literature (*P. R.*) 470

Livres reçus 471

Les Anges Gardiens *

CUSTODES *hominum psallimus angelos...*

Nous chantons les anges gardiens des hommes; le Père céleste les a donnés pour compagnons à nos faibles natures, pour qu'elles ne succombent pas aux embûches de l'ennemi (1).

Par son côté concret, précis et familier, la dévotion aux Anges Gardiens reste vivante dans le monde chrétien. Certains lui donnent peut-être un caractère trop utilitaire, la transforment même en simple moyen d'éviter les accidents... Ne nous scandalisons pas. Si les Saints savaient honorer Dieu dans la personne des Anges, ils savaient aussi se confier à ces derniers pendant leurs voyages : c'est encore aimer le Père céleste que de recourir filialement aux protecteurs qu'il nous a donnés.

Ouvrons l'Écriture : partout les Anges interviennent pour instruire, défendre, corriger :

Angelis suis mandavit de te...
Dieu ordonnera pour toi à ses Anges
de te garder dans toutes tes voies,
ils te porteront sur leurs mains,
de peur que ton pied ne heurte contre la pierre (2).

---

* Cf. *Vie Spirituelle*, janv. et nov. 1942, fév. 1943, T. LXVI, p. 3-16; T. LXVII, p. 337-345; T. LXVIII, p. 117-132.

(1) Fête des Anges Gardiens (2 octobre), Hymn. I, Vepr.

(2) *Ps.* 90, 11-12.

Quand Satan prétendait s'appuyer sur ce texte pour proposer au Christ l'aide angélique (3), il se trompait, ou voulait tromper (4); car le Roi des Anges n'a pas besoin de leur service, même quand Il l'accepte (5). Mais c'est pour nous, aveugles et infirmes, trébuchant aux moindres cailloux de la route, que cette parole du Psaume fut dite. *Dans* TOUTES *nos voies...*, non pas seulement dans les circonstances graves de notre vie, comme le voyage du jeune Tobie (6), ou la délivrance de saint Pierre (7), mais TOUJOURS, dans l'humble cheminement de l'existence quotidienne; non pas dans les voies de la malice ou du démon, mais dans les voies véritablement *nôtres*, les voies des saints et des anges, les voies de Dieu *qui sont miséricorde et vérité* (8).

Recueillons maintenant au hasard quelques titres que la tradition a donnés à nos protecteurs :

TUTEURS, PRÉCEPTEURS des hommes, de ces pauvres orphelins ignorants et faibles, qui n'ont pas encore atteint leur majorité surnaturelle (9).

PASTEURS des troupeaux du Christ en marche vers la bergerie céleste parmi les périls du chemin (10).

GUIDES et COMPAGNONS délégués par le Christ pour nous conduire en sécurité jusqu'à la maison du Père (11).

ENCEINTE FORTIFIÉE qui nous enveloppe de toutes parts et ne laisse aucun point sans défense (12).

---

(3) *Lc.* 4, 10.

(4) Cf. SAINT AUGUSTIN (*Serm.* LXXXI, n° 4 et *Cont. Petil.* I.II. C. 49, n° 11); CASSIEN (*Conf.* I); SAINT BÈDE (*in Math.* 1. 4 et *in Luc.* IV, 10).

(5) « C'est plutôt lui qui porte les Anges... et s'il se laisse porter, c'est comme un Maître, en signe d'honneur et non de faiblesse ». *Apocryphe de saint Jean Chrys.* Op. imp. in Math. Hom. V (P. G. 56,671).

(6) *Tb.* 5, sq.

(7) *Act.* XII, 7.

(8) *Ps.* 24, 10. Cf. SAINT BERNARD, *Serm.* XI, in Ps. 90.

(9) SAINT BERNARD, *Serm.* XII, in Ps. 90.

(10) EUSÈBE DE CES. *Dem. Evang.* I. IV, c. 6. (P. G. 22,268).

(11) S. GRÉG. DE NAZ., *Carm.* l. I. S. 1, n° 36; I. II S. 1, n° 3. (*P. G.* 38, 519, 1020).

(12) SIM., METAPH. S. 7, n° 2. P. G. 32, 1197; allusion à Ps. 23, 8 : « L'ange de Jahweh campe autour de ceux qui le craignent et il les délivre ».

Boucliers, armures qui protègent l'homme comme autrefois ils garnissaient la tour de David (13).

Médiateurs offrant chaque jour nos prières à Dieu (14).

Concitoyens de l'unique Cité céleste, servant le même Dieu, sous l'unique gouvernement du Christ-Roi (15).

Médecins qui coupent ou brûlent les parties malades pour éviter la contagion.

Cultivateurs arrachant les mauvaises herbes ou taillant la vigne (16).

Voici enfin la voix de l'Église fêtant Gabriel (24 mars), Raphaël (24 octobre), Michel (29 septembre), les Anges Gardiens (2 octobre).

> O Dieu, qui par une ineffable disposition de votre Providence daignez commettre vos saints Anges à notre garde, accordez-nous d'être toujours défendus par leur protection et de jouir de leur compagnie pendant l'éternité.
>
> Gloire, amour éternel à la Trinité Sainte dont la Providence éternelle gouverne ce vaste univers...
>
> Maître éternel des Cieux, Vous avez tout créé dans votre immense Puissance et Vous gouvernez tout avec une Providence non moins infinie (17).

Les instruments de la Providence.

La Providence ! Relevons ce mot ; lui seul explique l'intervention angélique dans le monde ; et à son tour la doctrine des Anges Gardiens permet de mieux

---

(13) Saint Grég. de Nysse *Hom.* VII *in Cant.* (P.G.4 4, 933) ; Commentaire de Cant. IV, 4 : « Ton cou est comme la tour de David, bâti pour servir d'arsenal ; mille boucliers y sont suspendus, tous les boucliers des braves ».

(14) Saint Hilaire, *in Matth.* C. 18, nº 5. (P. L. 9, 1020) ;

(15) « Entre les hommes et les anges ne se trouve ni disconvenance, ni incompatibilité ; il n'existe pas quatre cités, deux des anges et deux des hommes, mais seulement deux cités ou sociétés ; l'une composée des bons, l'autre des mauvais, hommes ou anges ». Saint Augustin, *cité de Dieu XII*, 1. (P. L. 41, 345) ; *Enchirid.* 156. (P. L. 40, 258). Même idée chez saint Grégoire le G., *Hom.* 34, nº 8. (P. L. 76, 1246) ; cf. saint Bernard, *serm. I*, Fête de saint Michel.

(16) Auct. *Dialog.* 1, 44. (P. G. 38, 913).

(17) Collecte, Hym. I, Vep. et Laud. de la fête des Anges Gardiens.

comprendre l'unité, l'ordonnance et l'harmonie du plan divin.

L'univers est UN; éliminons une bonne fois la conception matérialiste d'un monde décapité de son couronnement naturel, où les purs esprits seraient relégués dans le domaine « religieux » pour ne plus jouer que le rôle accessoire de figurants célestes (18). De la matière inanimée au plus éclatant des anges, la perfection des êtres se développe d'une façon continue, se rapproche sans cesse de la perfection suprême du créateur; et par un mouvement inverse l'action divine se propage d'échelon en échelon, depuis le monde spirituel jusqu'au plus humble élément.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de faire intervenir les Anges à tort et à travers, à plus forte raison d'en loger un dans chaque étoile, ou de supprimer à cause d'eux les lois physiques ou chimiques. L'agriculteur se penche avec sollicitude sur ses plantations; il prépare, surveille, favorise, en un mot GOUVERNE la germination de son champ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement, *Deus autem incrementum dedit* (19). L'Ange « préside » le champ de Dieu qui est le monde, sans en troubler les lois; inutile de rechercher la trace sensible de son intervention régulatrice; celle-ci, tout en s'adaptant à l'ordre matériel, le dépasse, le transcende... (20).

L'action providentielle nous apparaît maintenant avec son enchaînement hiérarchique :

A Dieu, et à Dieu seul, de concevoir le plan de l'univers, de fixer un but à chaque élément, de manifester sa souveraineté en réglant par avance le moindre détail de son œuvre.

Mais dans l'exécution, en signe même de sa puissance, il utilise les causes secondes et fait participer ses créatures à sa propre causalité. Une des gloires

(18) Cf. *Vie Spirit.* janv. 42, T. LXVI; p. 7-15.
(19) 1 *Cor.*, 3, 6.
(20) Cf. DOM VONIER, *les Saints Anges*, p. 54.

et des ambitions de l'homme est cette domination de la nature, reçue au paradis terreste (21) et dont malgré sa déchéance il entend garder les débris. L'Ange plus près de Dieu, n'aurait-il pas reçu à un plus haut degré encore, la participation au gouvernement du monde ? (22). Oui, l'ordre providentiel demandait l'action directrice du pur esprit sur les êtres inférieurs (23).

Dans la ferveur de l'amour.

Quittons cependant ce domaine un peu froid de la nature et pénétrons dans les régions plus chaudes de la grâce, dans la maison du Père céleste où hommes et anges sont fraternellement unis en une seule famille (15). Un amour unique les remplit tous et tout entiers, celui de Dieu aimé par-dessus tout. En Dieu désormais ils s'aiment eux-mêmes, et s'aiment entre eux, fraternellement, comme les enfants d'un commun Père.

Ce mystère de l'unique charité, nous autres hommes le connaissons et le vivons entre nous; ne forme-t-il pas la base de notre apostolat ? *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait* (24).

La même charité remplit les anges et domine leurs rapports avec nous, ou plutôt une charité plus excellente encore, la charité parfaite des élus, puisée dans la vue de Dieu face à face. Écoutons saint Bernard la décrire à ses frères du cloître cistercien (25).

---

21) « Faisons l'homme à notre image et qu'il domine sur toute la terre » (*Gen.* 1 26.)

(22) Saint Augustin, *De Gen. ad litt.* VIII, 24, n° 45. (P. L. XXIV, 39 0) « Ainsi toute nature corporelle, toute vie irraisonnable, toute volonté ou faible ou dépravée sont soumises aux Anges élevés qui font faire à ces nature ce que demande l'ordre de la nature, selon la volonté de Celui à qui toute choses sont soumises ».

(23) *Som. Th.* Ia, Q. 22, a. 3 et Q. 110, a. 1; *Cont. gent.* III, 77 et 78.

(24) *Mt.* 25, 40.

(25) *Serm.* I pour la fête de saint Michel n° 4. Citons encore (ibid. n°s 3 et 4) :

« Il est certain que les âmes humaines douées de raison et capables de béatitude sont, si j'ose dire, sœurs de la nature angélique : et il ne vous sied pas

Voilà le triple lien, qui du plus haut des cieux, attire la charité suréminente des Anges et la porte à nous consoler, à nous visiter, à nous aider, pour Dieu, pour nous et pour eux-mêmes. Pour Dieu : ils imitent la grande miséricorde dont il nous entoure. Pour nous : notre ressemblance avec eux excite leur compassion. Pour eux-mêmes enfin; ils souhaitent ardemment de nous voir remplir les vides formés dans leurs rangs, car les lèvres des petits enfants naguère nourris de lait et non d'aliments solides doivent achever le concert destiné à célébrer la majesté divine. Les anges l'ont commencé, et dans ces prémices ils goûtent déjà une douce félicité. Mais ils nous attendent avec une avidité d'autant plus vive que le désir de voir ce concert parfait les presse davantage.

Ainsi s'achève de se dessiner le plan de la providence : Dieu trouve sa gloire dans le bonheur de ses créatures spirituelles devenues par adoption ses enfants; la création matérielle toute entière est orientée vers ce but; parmi les élus eux-mêmes, les Anges plus favorisés aident leurs frères de la terre à atteindre la patrie céleste. *Ne sont-ils pas tous des ministres voués au* SERVICE *de ceux qui travaillent à l'acquisition du salut ?* (26).

La joie de servir.

Car le ministère des anges, comme tout véritable apostolat, est un SERVICE d'amour et non le fruit

---

ô bienheureux Esprits, de dédaigner de visiter notre espèce, encore qu'elle soit, vous le voyez, tombée dans un profond abaissement... Nous ne pensons pas que vous, citoyens du ciel, vous mettiez votre joie dans la destruction de votre cité, dans la ruine de ses murailles à demi renversées. Désirez-vous comme il est juste, leur restauration ? réitérez, je vous prie, vos supplications devant le trône de la gloire et dites : Ah ! Seigneur, soyez bon pour Sion, et que les murs de Jérusalem soient rebâtis. Si vous aimez la beauté de la maison de Dieu, ou plutôt parce que vous l'aimez vraiment, faites sentir votre zèle à ces pierres vivantes et raisonnables qui peuvent seules entrer avec vous dans la reconstruction de cette cité. »

On retrouve dans ces textes des idées fréquemment exprimées par les Pères latins, en particulier par SAINT AUGUSTIN (*Ench.* 1, 61-62. (P. L. 40, 261); *De Civit. Dei* XII, 1, P. L. 41, 349) et SAINT GRÉGOIRE (*Mor.* XXXI, 49 et *Hom.* 34, nº 8 P. L. 76, 627 et 1246) : Les Anges désirent rebâtir leur cité dévastée par la chute des démons et se réjouissent de l'arrivée des hommes au ciel; le Christ en rachetant les hommes qui remplissent les places vacantes, répare ainsi les « ruines » angéliques (*Implebit ruinas*, Ps. 109, 6), *pacifie* et *restaure* le ciel et la terre. (*Col.* 1, 20 et *Eph.* 1, 20).

(26) *Hebr.* 1, 14.

d'une dédaigneuse condescendance. Certaines expressions courantes ne doivent pas nous induire en erreur. Nos protecteurs ne « quittent pas le ciel pour la terre », comme un courtisan de Versailles quittait à regret la cour du grand Roi pour visiter ses gens de province. A l'imitation du Christ, leur chef, ils se font nos serviteurs, les serviteurs des âmes rachetées par le sang de leur Dieu et destinées parfois à régner au-dessus d'eux. (29)

Où trouver d'ailleurs dans la création des agents plus souples, plus dociles, plus empressés, plus aptes à remplir ce ministère ? Chargés de recevoir les illuminations divines pour les transmettre aux hommes, ils ont la parfaite réceptivité de l'air qui reçoit et transmet la lumière; véritables « anges », c'est-à-dire « envoyés », ils ont pour accomplir leur mission, enflammer notre charité, et tout rapporter à la gloire de Dieu, la rapidité et la chaleur du feu qui tend toujours à se propager et à monter, et nous pouvons leur appliquer la parole de saint Paul reprenant le Psaume : *Dieu a fait de ses anges du vent et de ses serviteurs une flamme de feu* (30).

Empressement à nous servir, et empressement joyeux, car la joie est fille de la charité (31) et la joie parfaite jaillit de la charité parfaite. Rien ne manque à la félicité des esprits qui ne cessent jamais de contempler les profondeurs de la divinité, même quand ils exercent sur terre leur action secourable; et cependant une nouvelle source de joie s'ouvre pour eux, la joie de l'apôtre, la joie de contempler l'accroissement du royaume de Dieu, la joie de travailler avec le Christ à son développement, la joie du repentir de l'unique pécheur et de la persévérance des quatre-vingt-dix-neuf justes (32).

---

(27) *Mt.* 20, 28

(28) Cf. *Lc.* 22, 27.

(29) Cf. SAINT BERNARD, ibid. nº 2; *Serm.* XI, in *Ps.* XC, nº 10.

(30) *Ps.* 103, 4 et *Heb.* 1, 7, commenté par SAINT THOMAS 1, 3 et 4. En réalité l'exégèse des deux passages est plus délicate.

(31) *Som. Th.* IIa, IIae, q. 28, a. 1.

(32) *Lc.*, 15, 3-10.

Aucune tristesse ne viendra assombrir leur apostolat. Dans la Ville sainte, dans la Jérusalem céleste, il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni douleur (33); le secret du bonheur souverain est dans la contemplation ininterrompue de la volonté divine, dans l'adhésion parfaite au plan de Dieu à qui rien n'échappe, voulant le bien et permettant le mal. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme elle est déjà faite au ciel!* Et quelles que soient les fautes de son protégé, l'Ange gardien, y reconnaissant finalement l'ordre de la divine providence, loue et bénit en toutes choses la sagesse des conseils divins (34).

Le monde surnaturel a pour centre le Christ, et c'est vers lui leur Roi et notre Sauveur, que s'oriente le « service » angélique. Anges « joyeux » de Nazareth et de Béthléem, Anges « douloureux » de Gethsémani et de la Passion, Anges « glorieux » de Pâques et de l'Ascension, tous seront ses serviteurs, ses amis et ses collaborateurs dans l'œuvre de la Rédemption.

Précisons encore dans la mesure du possible l'action salvatrice des Anges gardiens. En cette matière l'Église s'est bornée à prévenir erreurs et abus, à fixer par son enseignement les points essentiels; elle laisse l'étude et la piété de ses fils approfondir une dévotion qu'elle recommande et en dégager les points les plus certains, les aspects les plus nourrissants pour l'âme.

Notre Ange Gardien.

Empti estis pretio magno... Vous avez été rachetés d'un grand prix (35), au prix du sang de l'Homme-Dieu que son Père n'a pas épargné, que son Père a livré à la mort (36). Déjà elle était grande notre dignité d'hommes, chefs-d'œuvre de Dieu, et voici qu'après la chute elle nous est rendue d'une façon plus merveilleuse encore (37), et TOUS nous sommes

(33) *Ap.*, 21, 2-4.
(34) *Som. Th.* 1a, q. 113, a. 7.
(35) *Cor.*, 6, 20.
(36) *Rom.*, 8, 32.
(37) 2e prière Offertoire.

rachetés par le sang du Christ, TOUS sans exception. Comment Dieu qui veut sauver tous les hommes (38), qui a envoyé son Fils pour tous, n'enverrait-il pas ses Anges à nous tous ? Pour tous la route est difficile, *les ennemis ont caché des pièges dans le chemin* (39); à tous il faut des guides et des gardiens... (40).

> Gloire à Dieu le Père qui garde par ses Anges
> ceux que le Fils a rachetés et que l'Esprit-Saint
> a consacrés (41).

Plus que toute autre l'âme chrétienne exhale la bonne odeur du Christ; par le baptême le petit enfant devient, malgré son âge, le Fils du Père, le frère du Christ, le temple de l'Esprit; et sur ce trésor de grâces, les Anges veillent de façon spéciale. *Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits, car, je vous le dis en vérité, leurs Anges au Ciel voient toujours la face du Père* (42). Surprenant renversement de l'ordre naturel, qui fait d'un enfant incapable de raisonner, faible selon la chair et infirme selon le monde, le compagnon et le maître d'un pur esprit, d'un bienheureux ! Tant il est vrai que la moindre parcelle de grâce l'emporte sur toutes les splendeurs de l'ordre naturel ! (43).

Mais les non-chrétiens, cet actuel milliard d'infidèles qui n'arrivent à la grâce que par des voies mystérieuses et difficiles, plongés dans une pernicieuse et diabolique atmosphère de péché, privés de l'assistance maternelle de l'Église et de ses sacrements, n'ont-ils pas besoin eux aussi d'Anges gardiens ? Et ceux-là mêmes qui seront un jour réprouvés à cause de leurs fautes, Dieu ne les exclut pas de l'aide angélique; au moins feront-ils moins de mal à eux et aux autres (44).

---

(38) 1 *Tim.*, 2, 4.
(39) *Ps.*, 141, 4.
(40) *Som. Th.* 1a, q. 113, a. 4.
(41) Hymn. Laud., 2 oct.
(42) *Mt.*, 18, 10.
(43) *Som. Th.*, ibid.
(44) *Som. Th.*, ibid., ad. 3.

A l'extrémité opposée du monde surnaturel, les Saints confirmés en grâce, et jusqu'à Marie la Reine des Anges, ont bénéficié d'un tel secours. Ils étaient sans péché, mais il leur fallait progresser sans cesse et leur gardien intervenait pour suggérer un bon mouvement, offrir une occasion de vertu. Au Christ seul, parfait dès sa conception, le privilège d'avoir les Anges pour le servir et non pour le protéger. *Et les Anges s'approchèrent, et le servaient* (45).

La dignité humaine demande aussi qu'à chacun de nous soit « affecté » un Ange particulier (46). Esprit immortel, bien-aimée de Dieu, chaque âme forme un tout distinct, une partie essentielle du plan divin, orientée directement vers Dieu et par suite gouvernée pour elle-même (47). Si la faiblesse de notre nature demande un secours, il nous est accordé par la Providence d'une manière conforme à notre grandeur sous la forme d'une amitié personnelle avec notre Ange. Dans les affaires importantes, où en signe d'estime et d'affection, le Souverain Pontife envoie un légat « a latere » chargé spécialement de le représenter en cette occasion ; dans l'affaire de notre salut, en signe d'honneur et d'amour, Dieu députe un Ange chargé spécialement de nous conduire à bonne fin.

A côté des Anges Gardiens des individus, ou plutôt des personnes, aimons à voir avec la Tradition et les Saints, les Anges Gardiens des diverses communautés humaines.

A bien entendre la formule, le salut est en dernière analyse chose personnelle, orientation ultime d'une liberté qui se détermine elle-même sous l'influx divin ; mais à l'image de l'homme, être social, les moyens de salut sont souvent collectifs. Groupements, milieux, créent une ambiance, agissent profondément sur notre vie quotidienne et donc sur notre destinée. Eux aussi ont donc besoin d'être gouvernés...

---

(45) *Mt.*, 4, 11.
(46) *Som. Th.*, ibid.
(47) Cf. *Vie Spirit.*, nov. 42, p. 345-347.

Anges des sociétés politiques, des nations et de leurs chefs, chargés de promouvoir le bien commun, Anges des nations chrétiennes surtout auxquelles Dieu confie des missions parfois éclatantes. Une patrie, et une patrie chrétienne représente un tel capital de valeurs surnaturelles et naturelles ! « Va, fille de Dieu, dit saint Michel à Jeanne d'Arc, va soulager la grande pitié du royaume de France ! » et sa main l'accompagne dans la chevauchée triomphale et douloureuse.

Ange Protecteur de l'Église, comme autrefois d'Israël (48), Michel, vainqueur du dragon (49), honoré d'un culte spécial (50).

Anges des églises de pierre, Anges des tabernacles, assistant respectueusement au sacrifice, joignant leur prière à celles des fidèles (51).

Anges des communautés religieuses, qui habitent dans les maisons consacrées à Dieu et les gardent dans la paix (52).

Voici que j'enverrai mon Ange devant toi (53).

Nous sera-t-il permis avec les Docteurs de l'Église, de retracer l'aspect « angélique » de notre vie sans paraître faire œuvre de romancier ?

---

(48) *Dan.*, 10, 21.

(49) *Ap.*, 12, 7.

(50) « ... C'est Michel qui, victorieusement déploie la croix, le signe du salut, c'est lui qui précipite au fond des enfers la tête orgueilleuse du dragon, et les chassant du ciel, foudroie les rebelles et leur chef. Contre le chef de l'orgueil, sachons suivre un pareil chef... Archange Michel, viens au secours du peuple de Dieu !...

Michel, Ange de la paix, descends du ciel sur notre terre pour mettre fin aux guerres qui font couler tant de larmes. » (Office du 29 sep.). Et à la fin des messes basses : « Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat, etc... »

(51) « Ainsi qu'on a coutume de prendre à la main des branches d'olivier pour aller au-devant des rois et les rappeler ainsi à la clémence par cette image de la Paix, les Anges au lieu d'un rameau d'olivier présentent à Dieu le corps même de son Fils et l'implorent en faveur de la nation humaine. C'est comme s'ils disaient : nous vous supplions pour ceux que vous avez prévenus de votre amour, au point de donner votre vie pour eux ; pour eux nous répandons nos prières comme vous avez répandu votre sang : nous accompagnons de nos vœux l'immolation de votre corps. » S. Jean Chr. *contre les Anom. Hom. III n. 7.* (P. G. 48, 726.)

« Pour moi, je ne doute pas que les Anges ne soient présents à notre assemblée... il y a ici deux assemblées l'une des hommes, l'une des anges. Si nous faisons des vœux conformes à la raison et à l'Écriture, les Anges se réjouissent et prient avec nous. » Origène, *Hom. XXIII sur saint Luc.* (P. G. 13, 1865.)

(52) Off. de Complies et Processionnal monastique.

(53) *Ex.* 23, 20.

Dès notre naissance, au moment où sortant du sein maternel, nous commençons une vie autonome (54), s'exerce sur nous la protection de notre Ange gardien; désormais elle ne cessera plus, comme la providence divine dont elle est l'instrument de choix, comme la charité qui la pénètre, comme la faiblesse de notre nature et les périls qui nous menacent : *Non, il ne sommeille pas et il ne dort pas, le gardien d'Israël!... Votre adversaire, le diable, rôde autour de vous comme un lion rugissant* (55). Une mère n'abandonne pas son enfant même si, le laissant quitter ses bras, elle se borne à le regarder marcher devant elle; tout danger la trouvera prête à secourir son bien-aimé. Notre ami céleste n'exerce pas toujours sur nous son influence bienfaisante — c'est là sa manière d'être présent à nos côtés — il permet comme Dieu l'a fixé, tribulations et châtiments, et jusqu'au péché; mais son regard tout spirituel nous suit au plus profond de notre malheur.

Pour nous secourir, les moyens ne lui manquent pas. Si l'âme humaine commande au corps, le pur esprit meut à son gré la matière toute entière, et ainsi lui est ouvert tout le domaine de notre vie sensible. Il agit parfois directement sur nos sens, utilisant comme Raphaël un corps d'emprunt ou impressionnant notre œil ou notre oreille; mais, c'est plutôt dans notre imagination que se développe son action, dans le creuset où d'une façon si étrange, durant la veille ou le sommeil, se fondent, se forment et se coordonnent les images; ordinairement cette action nous échappe parce qu'elle se moule sur notre activité naturelle; mais son efficacité n'est pas moins réelle, et par cette voie indirecte, l'Ange atteint notre intelligence même qui, nous le savons trop, est obligé d'aller chercher son aliment dans le monde des images. Nous appelons cela suivant les moments, rêve prophétique, intuition ou pressentiment, illumination ou inspiration, bonne pensée, idée pieuse... Rien ne manifeste son origine et pourtant l'Ange en aura été l'instigateur secret.

(54) *Som. Th. Ia*, Q. 113, a. 5 et 6.
(55) *Ps.* 120 4; 1 *Pet.* 5, 8.

Présenter le bien à réaliser ne suffit pas, il faut encore entraîner la volonté. Qui de nous n'a éprouvé l'influence de sa sensibilité dans sa vie morale ? Le trouble passionnel diminue la force de résistance et incline au péché; un certain attrait facilite au contraire la pratique de la vertu; l'Ange, maître de nos « humeurs », provoque en nous les dispositions favorables; certes nous restons toujours libres de suivre ou non le « bon mouvement » ainsi amorcé (56), mais comme la tâche devient plus légère, comme la balance penche déjà du bon côté !

Si notre âme a besoin d'être excitée, elle a non moins besoin d'être protégée. Contre elle s'acharne la triple tentation de la chair, du monde, du démon (57). La concupiscence est déjà dans la place, le monde y pénètre par toutes les ouvertures de nos sens, le démon a comme l'ange un pouvoir naturel sur notre corps et tout ce qui en dépend; ainsi le mal nous est présenté avec ses séductions, nos passions sont déjà excitées... A l'Ange Gardien de neutraliser les influences pernicieuses, de calmer le sang qui bouillonne, de détourner des occasions dangereuses, de repousser la puissance diabolique (58). A lui aussi de préserver notre corps des dangers extérieurs qui le menacent, le plus souvent en nous suggérant la démarche qui nous fera passer involontairement à côté du péril. Aide d'autant plus nécessaire que notre nature est plus débile et Satan plus fort (59). Ne

---

(56) *Som. Th. Ia*, Q. III. a. 1 à 4. Cf. *Vie Spir.*, fév. 1943 p. 128.

(57) Cf. Les articles du P. Masson sur la tentation : *Vie Spir.*, nov.-déc. 1923, janv., fév., juin, juillet, septembre 1924.

(58) Dante, *Purgatoire*, Chant VIII.

(59) « Nous sommes un grain de sable devant lui. Dieu lui a laissé l'extraordinaire puissance d'un archange, en y mettant, cependant, quelques limites; sinon il pulvériserait dans le moment le monde entier. Vous ne pouvez pas vous figurer la puissance d'un archange. La nature de ces esprits, même déchus, est tellement remarquable !...

« On m'a donné à lire : Sous le soleil de Satan. On ne lutte pas avec Satan ! C'est la lutte de l'enfant d'un an et d'un jeune homme de vingt ans... et la comparaison pèche encore. C'est illusoire ! Pour Jacob, je crois que Dieu avait limité la force de l'ange à celle de la forme de l'homme qu'il avait prise. Sinon ! Sinon, d'un souffle, pas même d'un souffle ! On devrait mettre les choses au net et prévenir les gens. On lutte avec Satan par la prière; mais la prière est la force de Dieu. Qui exauce la prière ? C'est Dieu. Lutter contre Satan ! Oui, on lutte avec des armes qui sont divines. » *Le Père Lamy. Apôtre et Mystique*, par Paul Biver, p. 155.

nous raidissons pas dans un sot désir d'indépendance, sachons accepter la protection ainsi offerte, sachons l'accroître en l'implorant avec ferveur.

La prière de l'Ange Gardien n'est pas moins efficace que son action. Elle se joint à la nôtre, la rend plus pénétrante, la porte pour ainsi dire devant Dieu (60); nous donnons à notre intercesseur et médiateur, nos sueurs et nos larmes (61), et transformées elles montent comme un parfum d'agréable odeur. *Puis il vint un autre Ange qui se tint près de l'autel, un encensoir d'or à la main, et on lui donna beaucoup de parfums pour qu'il les offrît avec les prières de tous les saints... Et la fumée des parfums monta de la main de l'Ange, avec la prière des saints, devant Dieu* (62).

Enfin — qui aime bien châtie bien — l'Ange, instrument d'une providence paternelle sait en éducateur avisé, en sage médecin, punir les âmes et les corps pour corriger, redresser, améliorer.

L'exemple des Saints.

Grossiers et inattentifs, nous ne méritons pas de percevoir l'intervention de nos Anges Gardiens. Les saints, plus dociles, la distinguaient plus facilement. Ouvrons la vie de sainte Françoise Romaine, à qui « entre autres dons de la grâce Dieu avait accordé la faveur de vivre familièrement en compagnie d'un ange » (63). Un premier esprit angélique reçoit le soin de guider la Sainte au début de sa vie, esprit « sévère » qui la rappelle à l'ordre. Hésite-t-elle à ouvrir son âme à Dom Antonio son directeur ? Elle se sent frappée à l'épaule. Garde-t-elle un silence en apparence approbateur au milieu d'une conversation frivole ? Un coup violent s'imprime visible-

---

(60) « Ce sont eux qui portent au pied du trône de votre Majesté les vœux et les prières de vos enfants... ils déposent à vos pieds nos soupirs et nos gémissements pour obtenir de votre clémence le pardon de nos fautes ».

Livre des Soliloq., C. XXVII (parmi les œuvres apocryphes de SAINT AUGUSTIN, P. L. 40, 885.

(61) SAINT BERNARD. *Fête de saint Michel.* Serm. I, n. 2.

(62) *Apoc.* 8, 3, 4 et Bénéd. encens à l'Offertoire.

(63) Collecte de la fête (9 mars).

ment sur son visage, et elle peut s'appliquer à la lettre la parole de Dieu à Moïse : *Sois sur tes gardes en présence de mon ange et écoute sa voix : ne lui résiste pas car il ne pardonnerait pas ta transgression, parce que mon nom est en lui* (64).

La voici au seuil d'une nouvelle étape spirituelle : un Ange de dignité plus élevée remplace le premier, tellement Dieu honore la sainteté; par des symboles sensibles Il manifeste à Françoise sa protection contre le démon (65) et son rôle d'illuminateur, lui faisant regretter les moindres imperfections sans pour cela la laisser tomber dans le scrupule (66).

Enfin à son entrée définitive chez les Oblates de la Tor de'Specchi, un troisième Ange reçoit la mission de l'amener à l'union parfaite avec Dieu. La mort vient; au son de l'Angelus du soir, elle voit le ciel ouvert, son Ange qui l'appelle... Un sourire et l'âme de la sainte s'envole avec son compagnon (67).

Simple image poétique, dira-t-on, que cette dernière fonction attribuée aux anges et en particulier à l'Ange Gardien de conduire ou de recevoir l'âme de leur protégé et ami; image, oui, et comment décrire autrement les réalités invisibles ? Mais le Christ l'a employée à propos du pauvre Lazare (68); les Pères l'ont

---

(64) *Ex.* 23, 21.

(65) « D'un mouvement très doux, et très gracieux, il secouait sa belle tête Aussitôt sa chevelure flamboyait à grande splendeur. Elle projetait autour de lui les rayons d'or de sa beauté, pareils à des flèches de feu, et Satan disparaissait comme une ombre. » MATTIOTTI. *Vie de sainte Françoise Romaine.*

(66) « Il semble luy avoir esté donné, en l'exil glissant et douteux de ceste vie mortelle, à guise d'un maistre, l'homme estant comme enfant, tant qu'il arreste çà bas en terre. S'il eschappait à Françoise quelque action ou quelque parole moins à propos, cest esprit senseur se desrobait de ses yeux un instant. D'où il edvenait qu'elle faisait réflexion sur elle-mesme. Fouillant soigneusement tous les cassetins de son âme, elle venait en cognaissance des plus petites et imperceptibles fautes et repentante de sa cheute, elle recouvrait ainsi la douce présence de son petit maistre. Que dirai-je de ces insupportables esguillons que nous appelons scrupules ? Combien efficacement ce bon ange les esmoussait ou les desracinait tout à faict ! La saincte en estant un jour cruellement bourrelée, son céleste gardien luy jeta une œillade d'un visage joyeux et allaigre, et l'accoisa tellement que désormais elle s'en trouva parfaictement guérie. » VALLADIER. *Mirouër de Sapience.*

(67) On lira sans doute avec le plus vif intérêt les récits que le Père Lamy a faits de ses relations avec les anges, en particulier avec son ange gardien et saint Gabriel.

(68) *Lc.* 16, 22.

commentée (69), l'Église l'a reprise maintes fois dans l'office de saint Michel (70) ou dans la Liturgie des Défunts (71), et c'est au chant répété de l'*In paradisum* que notre corps sera conduit au cimetière. « Que les anges te conduisent en paradis... que le chœur des anges t'accueille ! »

Le Voile.

Peut-être aurions-nous le désir d'en savoir davantage sur nos Anges Gardiens, de connaître par exemple leur place dans le monde invisible. De nombreux auteurs l'ont tenté et l'on peut avec beaucoup supposer sans témérité une action hiérarchisée, les Anges inférieurs chargés d'exécuter à notre égard les ordres divins que leur transmettent les Anges supérieurs (72). *Mille millions Le servaient et une myriade de myriades se tenaient debout devant lui* (73). A vrai dire, qu'importe ? Même présents sur la terre par leur action, les Anges ne cessent jamais de contempler la face du Père, de se tenir en sa présence, de porter le ciel avec eux. Et ainsi, comme le voyait Jacob en songe (74), ils montent et ils descendent entre Dieu et le Fils de l'Homme, entre Dieu et les fils des hommes (75) :

> Voilà donc leurs voies, monter et descendre. Ils montent pour eux; ils descendent pour nous, ou

(69) Saint Jean Chrysostome écrit : « Les Anges le précédaient sans doute et l'entouraient comme des satellites afin de l'introduire au séjour de la félicité juste récompense de tant d'afflictions et d'un si rude pèlerinage. » *Hom. VII sur Lazare*, n. 4.

(70) « Archange Michel, je t'ai établi prince de toutes les âmes à accueillir dans le ciel. » (3 Ant. Vep.)

(71) « Que la brillante assemblée des anges accours pour recevoir ton âme au sortir de ton corps. »

« Que Satan tremble quand tu arriveras accompagné des Anges. »

« Que les saints Anges de Dieu aillent à sa rencontre et l'introduise dans la Jérusalem céleste ! »

« Accourez, Anges du Seigneur, recevez son âme, offre-la au Très-Haut. » (Prières des agonisants.)

« Que saint Michel, le porte étendard, introduise les âmes dans la sainte lumière. (Offert. Messe Défunts.)

(72) *Som. Th.* 1a., q. 113, a. 3.

(73) *Dan.*, 7, 10.

(74) *Ex.*, 28, 6.

(75) *Jn.*, 1, 51.

plutôt ils condescendent à nos besoins. Ainsi ces bienheureux esprits montent par la contemplation de Dieu, ils descendent par le soin qu'ils ont de nous, afin de nous garder en toutes nos voies. Ils montent vers Dieu pour jouir de sa vue, ils descendent vers nous pour obéir à ses ordres, car il leur a commandé d'avoir soin de nous. Toutefois en descendant ainsi vers nous, ils ne sont point privés de cette jouissance de la gloire qui les rend heureux, parce qu'ils voient sans cesse la face du Père (76).

Sans doute notre désir ne se trouve pas satisfait, mais répétons-le, tel n'est pas le but de la Révélation, moyen de salut et non aliment de vaine curiosité. Dieu a éclairé la route qui, par le Christ, mène l'homme jusqu'à lui; et dans la lumière de la foi, sont apparus les sommets et la frontière du monde angélique. Nous en devinons assez les grandes lignes pour y reconnaître l'œuvre de notre commun créateur et Père; nous connaissons surtout les interventions de ses habitants dans nos basses contrées; mais leurs personnes, leur organisation semblent s'effacer devant leur mission... Suivons donc l'indication divine; les plus grands génies chrétiens ont cherché, et avec bonheur, à explorer par la pensée ce monde inconnu; que cette connaissance ne soit pas stérile, qu'elle tourne à l'adoration et à l'amour de Dieu, qu'elle nous incite à plus de respect, de dévotion, d'amitié, de confiance envers nos frères célestes. *Quand je parlerais des langues des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne et une cymbale qui retentit* (77).

DOM PAUL O.S.B

(76) SAINT BERNARD, *Serm.* XT, in. Ps. XC, n° 6.
(77) 1 *Cor.*, 13, 2.

Les psaumes du petit office de la sainte Vierge

CETTE *nouvelle traduction française cherche à rendre, non seulement le sens, mais aussi le rythme poétique du texte original hébreu tel qu'il peut être actuellement restitué grâce à la critique textuelle et littéraire. La poésie hébraïque, comme toute la poésie sémitique ancienne, utilise le rythme le plus naturel et le plus repandu, à savoir le rythme « tonique » ou d'intensité. Conformement au « parallélisme », autre loi fondamentale de la poésie sémitique, chaque vers se compose de deux membres, et dans le cours d'un même poème contient en général un nombre régulier d'accents toniques. Voici par ordre de fréquence les trois cadences les plus usitées: rythme ternaire* (3 + 3 *accents*), *rythme élégiaque ou brisé* (3 + 2 *accents*), *rythme binaire* (2 + 2 *accents*). *Or, il se trouve qu'en français comme en hébreu, fait assez rare, l'accent tonique est d'ordinaire sur la dernière syllabe; on peut donc rendre assez exactement dans une traduction française le rythme de l'hébreu. Il est aussi important de se rappeler que les psaumes étaient destinés à être récités publiquement et chantés avec accompagnement musical; la traduction elle aussi devra être lue à haute voix, en tenant compte des accents et aussi des poses, conformément à la répartition des strophes, répartition qui dépend du sens et de la suite des idées.*

LE TRADUCTEUR.

PSAUME CX

(2 + 2 accents)

Le Messie Roi Prêtre Juge (1)

1 – Oracle de Yahwé (2) [à mon Seigneur — Siège à ma droite
pendant que je ferai [de tes ennemis — l'escabeau de tes pieds

2 – Ton sceptre puissant — Yahwé l'étendra
de Sion tu domineras — jusqu'au milieu de tes [ennemis

3 – Tu es doté du prin- [cipat — le jour de ta naissance
en ornements sacrés — dès l'aurore de ta jeu- [nesse

4 – Yahwé l'a juré — et ne s'en repentira [point
Tu es prêtre à jamais — à l'instar de Melchisé- [dech

5 – Mon Seigneur à sa [droite — au jour de sa colère
6 – châtiera les nations — rempli de majesté

Il brisera les monar- [ques — contre terre en grand [nombre
7 – sans ressources sur [les chemins — il mettra les princes

---

(1) Voir *Vivre et Penser*, 3e série, pp. 220-237.
(2) Hébreu : *Dit-de-Yahvé* (un seul accent).

PSAUME CXIII
(3 + 3 accents)

Alleluía

Alleluia !
Louez serviteurs Yahwé !

Louez le nom de Yahwé
2 – Béni soit le nom de Yahwé
dès maintenant et à jamais
3 – du lever du soleil à son coucher
loué soit le nom de Yahwé
4 – Sur tous les peuples élevé est Yahwé
au-dessus des cieux sa gloire
5 – qui est comme Yahwé notre Dieu ?

si haut il réside dans les cieux
si bas il regarde vers la terre
7 – Relevant le gueux de la poussière
retirant du fumier le miséreux
8 – pour l'installer avec les notables () du peuple
9 – donnant un foyer à la stérile
mère de famille comblée de joie

PSAUME CXXII
(3 + 2 accents)

Salut a Jérusalem

1 – J'exultai quand on m'a dit
Allons à la maison-de-Yahwé

Nos pieds se sont enfin arrêtés
à tes portes Jérusalem

3 – Jérusalem bâtie comme ' la ' ville
où ' s'assemble la communauté '

4 – c'est là que montent les tribus
les tribus ' d'Israël '

c'est une loi pour Israël que de louer
' là ' aussi Yahwé

5 – Car là étaient placés les sièges ()
les sièges de la maison-de-David

6 – Souhaitez le salut à Jérusalem
la sécurité à tes ' tentes '

7 – que demeure le salut dans ton enceinte
la sécurité dans tes palais

8 – Par amour pour mes frères et mes amis
je demande ton salut

9 – par amour pour la maison-de-Yahwé notre [Dieu
je réclame ta prospérité

PSAUME CXXVII
(3 + 2 accents)

Le devoir d'imprévoyance

1 – Si Yahwé ne bâtit la maison
en vain peinent les maçons
si Yahwé ne garde la ville
en vain veille la sentinelle

2 – En vain vous levez-vous le matin
tardez-vous à vous coucher
mangeant un pain durement gagné
alors qu'il le donne à ses amis (en som- [meil) (3)

(3) Addition probable.

3 – C'est un cadeau de Yahwé que des fils
une récompense que le fruit-du-sein

4 – Comme les flèches aux mains du guerrier
ainsi les fils de la jeunesse

5 – Heureux l'homme qui a rempli
son carquois de ces flèches
il ne rougira pas quand il aura à plaider
avec des ennemis à la Porte

PSAUME CXLVII

(3 + 3 accents)

12 – Jérusalem célèbre Yahwé
loue ton Dieu ô Sion

13 – Car il a consolidé les verroux de tes portes
béni tes enfants en ton enceinte

14 – assuré la paix à tes frontières
en te rassasiant de la fleur de froment

15 – Il envoie son ordre sur la terre
sa parole y court avec célérité

16 – Il fait tomber la neige comme de la laine
répand le givre comme de la poussière

17 – Il projette sa glace par morceaux
devant ses frimas les eaux gèlent

18 – Il envoie sa parole et les fait fondre
fait souffler son vent les eaux coulent

19 – Il fit connaître sa parole à Jacob
ses lois et ses décrets à Israël

20 – Il n'agit ainsi pour aucune des nations
et de ses décrets ne les a pas instruites

PSAUME CXXXII

(3 + 3 accents)

1 – Tiens compte Yahwé à David
de toutes ses tribulations
2 – lui qui fit un serment à Yahwé
un vœu au Puissant de Jacob

3 – « Je n'entrerai pas sous la tente où j'habite
je ne monterai pas sur le lit où je couche
4 – je n'accorderai pas le sommeil à mes yeux
pas de repos à mes paupières
5 – avant de trouver un site pour Yahwé
une demeure pour le Puissant de Jacob »

8 – Lève-toi Yahwé regagne ton gîte
toi et ton arche imposante
9 – que tes prêtres revêtent la justice
que tes fidèles poussent des cris de joie
10 – par amour de David ton serviteur
ne repousse pas la face de ton Oint

6 – On nous avait parlé d'elle en Ephrata
nous l'avons trouvée au « pays boisé » (4)
7 – ' introduisons-la ' dans sa demeure
prosternons-nous devant l'escabeau de
[ses pieds

11 – Yahwé fit à David un serment
vérité à laquelle il ne faillira pas
« ' Ton fils ', le fruit de ton sein
je placerai sur le trône qui est tien

---

(4) *Year*, c'est-à-dire *qiryat Yearim*, la « ville aux bois » dans le district d'Ephrata.

12 – Si tes enfants observent mon alliance
et ' les ' préceptes que je leur enseignerai
leurs enfants aussi à tout jamais
seront assis sur le trône qui est tien »

13 – Car Yahwé a fait choix de Sion
il y a voulu la résidence qui est sienne
14 – « Tel est mon gîte à tout jamais
là je résiderai comme je l'ai voulu

15 – Je bénirai amplement ses ' justes '
ses pauvres je rassasierai de pain
16 – ses prêtres je vêtirai de salut
et ses fidèles pousseront des cris de joie

17 – J'y ferai germer une corne pour David
en disposant une lampe pour mon Oint
18 – ses ennemis je vêtirai de honte
et sur lui brillera mon diadème »

PSAUME CXXXIII
(3 + 2 accents)

Joie des réunions fraternelles

1 – Ah, qu'il est bon qu'il est doux
de vivre ensemble comme des frères
2 – Telle une huile parfumée sur la tête
qui descend sur la barbe
qui descend ' sur ' la barbe d'Aaron
sur le col de ses vêtements

3 – Telle une rosée d'Hermon qui descend
sur les hauteurs de Sion
car c'est là que Yahwé confère
() la vie à jamais

PSAUME CXXXIV
(3 + 3 accents)

Fête de nuit

1 – A présent bénissez Yahwé
vous tous serviteurs de Yahwé
qui vous tenez dans la maison de Yahwé
2 – élevez vos mains vers le sanctuaire [Dieu
et bénissez Yahwé chaque nuit

3 – Que de Sion te bénisse Yahwé
l'auteur du ciel et de la terre

PSAUME XCV
(3 + 3 accents)

Invitatoire

1 – Allons jubiler devant Yahwé
acclamer notre Roc sauveur
2 – présentons-nous devant lui avec des louanges
acclamons-le avec des psaumes

3 – Car c'est un grand Dieu que Yahwé
et un Roi au-dessus de tous les dieux
4 – dans sa main sont les confins de la terre
les cimes des montagnes lui appartiennent
5 – à lui la mer c'est lui qui l'a créée
la terre ferme aussi ses mains l'ont [façonnée

6 – Entrons nous prosterner et nous incliner
agenouillons-nous devant Yahwé qui [nous a fait

7 – car c'est lui notre Dieu et nous
son peuple et le troupeau de son pâturage

Ah ! si vous entendiez aujourd'hui sa voix !

8 – N'endurcissez pas vos cœurs comme à [Mériba (5)
comme au jour de Massa (6) dans le désert
9 – Quand vos pères me provoquèrent
me tentèrent bien qu'ayant vu mes [œuvres
10 – Quarante ans durant je fus dégoûté
de cette race-là et je dis

Toujours égaré est leur cœur
c'est qu'eux ils ont ignoré mes voies
11 – aussi jurai-je en ma colère
Ah non ! Ils n'entreront pas en mon repo

PSAUME VIII

Devant la majesté divine

(2 + 2)

2 – Yahwé notre Seigneur
que ton nom est glorieux
par toute la terre

(3 + 3)

Ta splendeur d'au-dessus les cieux est célébrée
3 – par la bouche des enfants et des nourrissons
Tu y as établi une forteresse contre tes [adversaires
pour anéantir l'ennemi et le rebelle

(5) = la dispute.
(6) = l'épreuve.

4 – Si je contemple les œuvres de tes mains
la lune et les étoiles que tu as formées
5 – Qu'est-ce donc que l'homme que tu penses à [lui
et le fils de l'homme que tu t'en occupes ?

6 – Tu faillis presque en faire un dieu
de gloire et de majesté tu l'as couronné
7 – Tu le préposes aux œuvres de tes mains
tu as tout placé sous ses pieds

8 – Brebis et bœufs tous ensemble
et jusqu'aux bêtes sauvages
9 – oiseaux du ciel et poissons de la mer
sillonnant les sentiers aquatiques

(2 + 2)

Yahwé notre Seigneur
que ton nom est glorieux
par toute la terre

PSAUME XIX

Yahwé « soleil de justice »

(2 + 2)

2 – Les cieux racontent la gloire de Dieu
et le firmament publie l'œuvre de se
3 – Le jour au jour en fait l'annonce [mai
et la nuit à la nuit en divulgue le messag

(3 + 3)

4 – Ce n'est ni une annonce ni un message
dont le son ne se puisse entendre
5 – par toute la terre s'en répand le son
et jusqu'au bout du monde les paroles

(2 + 2)

Pour le soleil il a préparé en eux une tente
6 – et lui tel un fiancé quitte le pavillon
se réjouit comme un héros de parcourir
[sa carrière

(3 + 3 + 3)

7 – Tout au bout des cieux est son lever
et son orbite atteint leurs confins
rien n'est à l'abri de ses ardeurs

(3 + 2)

8 – La loi de Yahwé est parfaite
elle réconforte l'âme
le témoignage de Yahwé est véridique
il instruit l'ignorant
9 – Les préceptes de Yahwé sont droits
ils réjouissent le cœur
le commandement de Yahwé est clair
il illumine les yeux

0 – Le verbe de Yahwé est pur
il subsiste à jamais
les jugements de Yahwé sont véridiques
également justes

l – Les lois de Yahwé sont plus désirables
que l'or d'un grand lingot
ses paroles sont plus douces que le miel
que le suc des rayons

– Aussi ton serviteur s'en soucie-t-il
les observer est d'un grand profit
– Les fautes involontaires qui peut les remarquer
purifie-moi de ce qui est caché

14 – Préserve aussi ton serviteur des fautes délibérées
qu'elles ne dominent pas sur moi
alors je serai complètement purifié
de tout grand péché

15 – Que soient agréées les paroles de ma bouche
et les pensées de mon cœur
devant toi sans cesse ô Yahwé
mon roc et mon vengeur

PSAUME XXIV

Hymne processionnel

(3 + 3)

1 – A Yahwé est la terre et son contenu
le monde et ceux qui l'habitent
2 – c'est lui qui sur les mers l'a fondée
et sur les flots l'a établie

3 – Qui gravira la montagne de Yahwé
et se tiendra en son lieu saint
4 – L'homme aux mains innocentes et au cœur pur
celui qui ne se porta pas au mal

5 – Il obtiendra de Yahwé la bénédiction
et la faveur de Dieu son sauveur
6 – Telle est la race de ceux qui cherchent Yahwé
qui recherchent la face du Dieu de Jacob

(3 + 3 + 3)

7 – O portes élevez vos frontons
et haussez-vous portails antiques
Qu'entre le glorieux roi

8 – Quel est donc ce glorieux roi
C'est Yahwé le puissant héros
Yahwé le héros guerrier

9 – O portes élevez vos frontons
et haussez-vous portails antiques
Qu'entre le glorieux Roi

10 – Quel est donc ce glorieux Roi
C'est lui Yahwé des armées
c'est lui le glorieux Roi

PSAUME XCIII

(3 + 3 + 3 accents)

Majesté divine

1 – Yahwé () est revêtu de majesté
Yahwé est revêtu de puissance
' Yahwé ' s'est ceint de « puissance »

2 – Si ferme tu fis le monde qu'il ne branlera pas
ton trône est ferme dès l'origine
de toute éternité tu es ô Dieu

3 – Les flots ont élevé ô Yahwé
les flots ont élevé leur voix
les flots élèvent leurs fracas

4 – Plus que la voix des grandes eaux
plus imposant que les brisants de la mer
imposant est Yahwé dans les hauteurs

5 – Tes prescriptions sont tout à fait infaillibles
à ta maison convient la sainteté
ô Yahwé durant de longs jours

(à suivre) R. T.

Saint Augustin

Le Maître intérieur

Durant les années 416-417, *saint Augustin commenta à son peuple, à intervalles plus ou moins éloignés, l'Evangile de saint Jean* (1). *Il interrompit ce commentaire durant l'octave de Pâques* 416 *pour expliquer chaque jour de la semaine l'Epître de saint Jean. On lira ici un fragment de l'interprétation du ch. II, v.* 27 : « *L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous et vous n'avez pas besoin que quelqu'un vous enseigne, car son onction vous enseigne tout* ». *Les paroles du prédicateur et du docteur seraient inutiles sans l'action du Maître intérieur.*

Le mystère de l'onction, c'est la vertu invisible, l'onction invisible, l'Esprit-Saint; l'onction invisible, c'est la charité...

Que faisons-nous donc, frères, quand nous vous enseignons? Si son onction vous enseigne toutes choses, alors nous travaillons pour rien? Et pourquoi tant crier? Il n'y a qu'à vous abandonner à son onction, et cette onction vous enseignera... Voyez donc ce grand mystère, frères : le son de nos paroles frappe vos oreilles, le Maître est à l'intérieur. Ne pensez pas que l'on puisse apprendre quelque chose d'un homme. Nous pouvons

(1) Nous prenons ici les dates généralement admises, sans oublier que de récentes études reculent jusqu'en 418 la date des *Tractatus in Johannem*.

attirer votre attention par le tapage de notre voix, s'il n'y a pas au dedans quelqu'un pour vous enseigner, ce tapage est inutile. Voulez-vous savoir, frères? Est-ce que vous n'entendez pas tous ce sermon? et pourtant combien sortiront d'ici encore ignorants? Autant qu'il est en moi, j'ai parlé à tous; mais ceux à qui cette onction ne parle pas au dedans, ceux que l'Esprit-Saint n'enseigne pas au dedans, s'en retourneront ignorants. Les enseignements du maître à l'extérieur sont comme des auxiliaires, des avertissements. Mais celui qui enseigne les cœurs a sa chaire dans le ciel.. Qu'il vous parle lui-même au dedans, quand personne n'est là; car même si quelqu'un est à côté de toi, il n'y a personne dans ton cœur. Et qu'il n'y ait pas personne dans ton cœur, que le Christ soit en ton cœur, pour que tu n'aies pas dans ce désert le cœur assoiffé, sans avoir les sources qui puissent l'arroser. C'est le Maître intérieur qui enseigne, le Christ qui enseigne, son inspiration qui enseigne. Où ne sont pas son inspiration et son onction, inutile est le tapage des mots au dehors. Les mots que nous prononçons au dehors, frères, sont comme le jardinier devant l'arbre; il travaille au dehors, il apporte de l'eau et tout le soin de son travail; mais tout ce qu'il apporte ainsi du dehors, est-ce cela qui forme les fruits? qui revêt de feuilles ombreuses la nudité du bois? est-ce qu'il fait à l'intérieur quelque chose de tel? Mais qui agit ainsi ? Ecoutez le jardinier, l'Apôtre, et voyez ce que nous sommes, et écoutez le Maître intérieur : « J'ai planté, Apollos a arrosé; mais Dieu a donné la croissance; ce n'est pas celui qui plante qui est quelque chose, ni celui qui arrose, mais Dieu qui donne la croissance ». Voilà donc ce que nous vous disons; que par notre parole nous plantions ou nous arrosions, nous ne sommes rien, mais c'est Dieu qui donne la croissance, c'est-à-dire c'est son onction qui vous enseigne toutes choses.

(*Sur l'Epître de saint Jean, tr. III,* 12-13.)

Note et traduction du R.P. Camelot, O.P.

Jean Moschus

LE PRÉ SPIRITUEL

Jean Moschus, auteur du Pré Spirituel, *dont on va lire quelques extraits, naquit à Damas vers le milieu du VI^e siècle et mourut à Rome, vraisemblablement en* 619. *Il embrassa de bonne heure la vie monastique aux environs de Jérusalem, mais une grande partie de son existence se passa à visiter les monastères de Palestine, d'Égypte, du Sinaï, et d'autres encore, pour y récolter une quantité d'histoires et d'anecdotes relatives à la vie des moines de ce temps-là. Il appela ce recueil le* Pré Spirituel, *et cet ouvrage, qui présente un pittoresque tableau du monachisme au VI^e siècle, a eu de tout temps dans la littérature spirituelle une vogue considérable en raison de son style très simple et du charme de son contenu.*

On trouvera ici quelques-uns des chapitres qui ont trait à la charité fraternelle. En les publiant ainsi à la suite, on leur enlève peut-être une certaine saveur, malgré l'agrément de chacun, ils se nuisent quelque peu les uns aux autres par le fait qu'ils roulent sur un même thème. Nous dirions volontiers, en gardant la métaphore qu'a employée Moschus dans le titre de son livre, qu'en un bouquet où n'entre qu'une seule espèce de fleurs, les plus belles risquent de nuire aux autres, et qu'il est plus plaisant aux yeux de réunir des fleurs différentes. Lu tout à la suite, l'ouvrage de Moschus offre une variété qu'on ne trouvera pas au même degré dans les pages suivantes.

La traduction entière paraîtra prochainement aux Éditions du Cerf (Sources chrétiennes).

Ch. 9. - **Le pauvre qui fait la charité.**

Dans la même laure des Tours (1) demeurait un moine. Il était sans aucune ressource et avait le don de faire l'aumône. Un jour donc un pauvre vint à sa cellule demandant l'aumône. Le moine n'avait qu'un pain, et l'apportant il le donna au pauvre. Le pauvre lui dit : « Je ne veux pas de pain, mais un manteau ». Le moine voulant le secourir le prit par la main et le fit entrer dans sa cellule. Le pauvre n'y ayant trouvé absolument rien que ce qu'il portait et admirant la vertu du moine, ouvrit son propre sac et le vida de tout ce qu'il contenait au milieu de la cellule, en disant: « Prends cela, bon Père, et moi je m'arrangerai ailleurs ».

Ch. 24. - **Le moine charitable.**

Il y avait un moine qui habitait dans les cellules de Coziba (2), et les moines de ce même lieu nous racontaient ceci de lui. Quand il était dans son village, il observait cette pratique : s'il voyait quelqu'un dans son village incapable, à cause de sa grande pauvreté, d'ensemencer son champ, il y allait la nuit, à l'insu du propriétaire du champ, il emmenait ses propres bœufs et sa semence, et il ensemençait le champ de l'autre. Lorsqu'il vint au désert et se fixa dans les cellules de Coziba, le moine montra la même commisération. Il s'en allait à la route menant du saint Jourdain à la ville sainte (3) et portait des pains et de l'eau. Et s'il

---

(1) La laure des Tours fut fondée par un moine de Saint-Sabas, nommé Jacques, au début du VI^e^ siècle dans la plaine cis-jordanienne, à proximité de Jéricho.

(2) La laure de Coziba fut fondée au V^e^ siècle dans la gorge sauvage de l'Ouady-el-Kelt, au nord du chemin allant de Jérusalem à Jéricho. Elle fut ruinée en 614 par les Perses, mais rebâtie ensuite. Elle existe encore et est habitée par des moines orthodoxes.

(3) On trouve dans Moschus les trois expressions suivantes : ἡ ἁγία πόλις (ch. 24, 100, etc.), ἡ τοῦ Θεοῦ πόλις (78, 88, 89, 96, etc.), ou en un seul mot Θεούπολις (33, 34, 37, 40, 118, 139, 140, etc). Plusieurs fois il emploie la périphrase : « la sainte ville du Christ notre Dieu » (92, 105, etc.). Nous traduisons la première expression par « la ville sainte », la seconde par « la ville de Dieu », et nous gardons pour la troisième le mot Théopolis. De quelle ville s'agit-il ? Ces trois appellations désignent soit Jérusalem, soit Antioche, et d'ordinaire le contexte permet de le déterminer dans chaque cas. Lorsqu'il est indiqué par exemple que cette ville renferme l'église de

voyait quelqu'un épuisé, il portait son fardeau et montait jusqu'à la sainte montagne des Oliviers; et il revenait par la même route, portant jusqu'à Jéricho les fardeaux d'autres gens, s'il en rencontrait. On pouvait ainsi voir ce moine tantôt portant un lourd fardeau et trempé de sueur, tantôt ayant un enfant sur l'épaule; il arrivait même qu'il en portât deux. Parfois il était assis, réparant les chaussures trouées d'un homme ou d'une femme; car il portait ce qu'il fallait pour cela. Aux uns, il donnait à boire de l'eau qu'il portait avec lui, à d'autres il offrait des pains. Et s'il trouvait quelqu'un sans vêtement, il lui donnait même celui qu'il portait. On pouvait le voir travailler toute la journée. Et s'il découvrait un mort sur la route, il faisait sur lui les prières rituelles et l'enterrait.

Ch. 37. - **L'évêque qui se fait ouvrier.**

Un des Pères nous raconta, au sujet d'un certain évêque, qu'ayant abandonné sa charge épiscopale, il s'en alla à Théopolis (4) et qu'il s'adonna à un travail d'ouvrier pour rendre service. En ce temps-là, il y avait un comte d'Orient (5), Ephrem, homme miséricordieux et compatissant. Grâce à lui on rebâtissait les édifices publics; car la ville avait été ruinée par un tremblement de terre (6). Un jour donc Ephrem vit en songe l'évêque qui dormait, et au-dessus de lui

---

« la sainte Résurrection du Christ », c'est-à-dire le Saint-Sépulcre, il est évident qu'il s'agit de Jérusalem. Ailleurs ce sont des noms d'archevêques ou patriarches, ou des détails topographiques qui permettent de préciser quelle est cette ville sainte ou cette Théopolis. Ici, en ce chap. 24, il est clair que la « ville sainte » est Jérusalem, où aboutit la route de Jéricho au mont des Oliviers. Dans les nombreux autres passages (33, 34, 37, 40, 88, 92, 96, 100, etc.), nous avons indiqué, quand la chose était possible, la ville en question.

(4) Il s'agit d'Antioche. Ephrem en fut patriarche de 527 à 545.

(5) Le titre de comte, *comes*, passé directement dans le grec κόμης τῆς Ἀνατολῆς était un titre honorifique donné à un haut dignitaire qui exerçait l'autorité en matière administrative et financière sur les provinces orientales de l'empire.

(6) Les documents nous apprennent qu'il y eut à Antioche un tremblement de terre où le patriarche Euphrasius trouva la mort le 29 juin 526.

une colonne de feu qui venait du ciel (7). Ayant vu cela non pas une fois, mais souvent, Ephrem en fut stupéfait, car il y avait là un prodige capable de remplir de crainte et d'effroi; et il se demandait en lui-même ce que cela pouvait bien être. En effet, Ephrem ne savait pas que cet ouvrier était évêque. Et de fait, comment aurait-il pu savoir que c'était un évêque, en voyant sa chevelure malpropre, ses vêtements sales, un homme simple, fatigué pour avoir eu beaucoup à supporter par le fait de l'ascèse et du travail, et brisé par l'excès de la fatigue ? Un jour donc Ephrem envoie chercher l'ouvrier, l'évêque de jadis, voulant apprendre de lui qui il est; et il se mit à l'interroger à part, d'où il était et comment il se nommait. L'autre lui répondit : « Je suis un des pauvres de cette ville, et n'ayant pas de quoi me nourrir, je travaille, et Dieu me nourrit grâce à mon labeur ». Mû par Dieu, Ephrem lui répondit : « Crois-moi, je ne te laisserai pas que tu ne m'aies dit en toute vérité ce qu'il en est de toi ». Ne pouvant donc plus se dissimuler davantage, il lui dit : « Donne-moi ta parole que tant que je serai en cette vie, tu ne diras à personne ce qu'il en est de moi; et alors je te dirai ce que je suis, sauf mon nom et ma ville ». Alors le divin Ephrem lui jura qu'il ne dirait à personne ce qu'il en était de lui tant que Dieu voudrait le conserver en cette vie. L'autre lui dit : « Je suis évêque, et ayant pour Dieu abandonné mon siège, je suis venu ici comme en un lieu inconnu. En peinant et travaillant, je me procure par mon labeur un peu de pain. Ajoutes-y autant que tu le peux par tes aumônes. Car en ces jours Dieu te fera monter sur le siège apostolique de l'église de cette ville de Dieu, pour que tu paisses son peuple, que le Christ notre vrai Dieu a sauvé par son propre sang. Donc, comme je te l'ai dit, fais l'aumône et combats pour l'orthodoxie. Car Dieu a pour agréables de tels sacrifices ». Or, peu de jours après, il en advint de la sorte. Ayant donc entendu cela, le divin Ephrem glorifia Dieu, disant : « Combien Dieu possède de serviteurs cachés et qui sont connus de lui seul ! »

(7) La marque de la présence de l'Esprit dans un moine est souvent une colonne de feu. Voir *Apophtegm. Patrum*, Migne, *P. G.* 65, 364 B.

Ch. 54. - **Les moines de Scété.**

Nous allâmes à Térénuthe (8) chez l'abbé Théodore d'Alexandrie. Et le moine nous dit : « Mon fils, les moines en cédant à la nature ont perdu Scété, comme l'avaient prédit les anciens. Car croyez-en, mes enfants, un vieillard comme moi, grande était chez les moines de Scété la charité et l'ascèse et la discrétion (9). J'ai rencontré là des moines qui, si personne ne venait les voir, ne prenaient aucune nourriture. Parmi eux était un moine, nommé Ammonius, qui demeurait près de moi. Sachant qu'il observait cette pratique, je venais à lui le samedi, pour qu'il prît quelque nourriture grâce à moi. Car ils avaient tous cette habitude que si l'on allait chez eux à n'importe quelle heure pour prier, eux-mêmes préparaient la table pendant que les autres priaient, et aussitôt ils prenaient leur nourriture. »

Ch. 65. - **Ne pas juger témérairement.**

L'abbé Jean, surnommé Molybas, nous raconta à propos du moine, je veux dire de l'abbé Étienne, qu'il était dans un état grave de faiblesse et de maladie; les médecins l'avaient obligé à prendre de la viande. Ce bienheureux homme avait dans le monde un frère très pieux et vivant selon Dieu. Il arriva, pendant que le prêtre mangeait la viande, que son frère vint et fut, en le voyant, scandalisé et fort attristé de ce que, disait-il, après tant d'ascèse et d'abstinence, il finissait sa vie en mangeant de la viande. Et aussitôt il entre en extase et il voit quelqu'un qui lui dit : « Pourquoi te scandaliser de ce que tu vois ce prêtre manger de la viande ? Ne sais-tu pas qu'il en prend par nécessité et par obéissance ? En vérité, tu ne devrais pas t'en scandaliser. Si tu veux voir en quelle gloire est ton frère, retourne-toi et regarde. » Et s'étant

(8) Térénuthe ou Térénouti était situé sur la branche occidentale du delta du Nil.

(9) Le grec porte διάκρισις. Cette διάκρισις, discrétion ou discernement des esprits, est un des dons spirituels que possédaient les Pères. Elle leur permettait de juger de toutes choses du point de vue de Dieu. On en trouve de nombreux exemples dans les *Apophtegmata Patrum*; Migne, *P. G.* 65, 172 A, 205 B, etc., etc.

retourné, dit-il, il vit le prêtre crucifié pour ainsi dire sur le Christ, et celui qui lui était apparu lui dit : « Vois en quelque gloire il est. Glorifie donc celui qui glorifie ceux qui l'aiment en vérité ».

Ch. 73. - **Le moine-soldat.**

L'abbé Palladius nous raconta encore ceci. Il y avait à Alexandrie un soldat nommé Jean qui menait ce genre de vie. Tous les jours, depuis le matin jusqu'à la neuvième heure, il était dans son monastère, près des marches de Saint-Pierre (10), tout seul, portant un cilice et tressant des corbeilles, gardant le silence et ne parlant à qui que ce soit. Il se tenait dans l'oratoire, faisant son travail manuel et ne chantant que ceci : « Seigneur, purifiez-moi de mes fautes cachées (11), pour que dans ma prière je ne sois pas confondu ». Ayant dit ce verset, il se taisait environ une grande heure; et de nouveau une heure après il reprenait le même verset. Il le disait sept fois par jour et n'ajoutait rien d'autre. A la onzième heure, il enlevait le cilice et revêtait l'habit militaire, c'est-à-dire ses vêtements propres, et ainsi il ralliait ses étendards. Moi-même je suis resté avec lui huit ans et j'ai été grandement édifié de son silence et de sa tenue.

Ch. 74. - **La désunion dans l'Eglise.**

Le moine, nous donnant des avertissements, nous dit ceci : « Croyez-moi, mes enfants, rien d'autre dans l'Église n'a causé les schismes et les hérésies, sinon le fait que nous n'aimons pas pleinement Dieu et notre prochain ».

Ch. 85. - **Le blé qui germe pour punir les moines.**

On nous a également conté ceci. C'était la coutume, au grand jour du jeudi saint, que vinssent ici les pauvres et les orphelins de cette contrée pour recevoir

(10) Entendez : « près des marches de l'entrée de l'église Saint-Pierre », une des églises principales d'Alexandrie.

(11) *Ps.* 18, 13.

un demi-boisseau de blé, cinq eulogies (12) et cinq petites pièces, un setier de vin et un demi-setier de miel. Durant les trois années précédentes, il y avait eu pénurie de blé, et dans le pays le blé se vendait un denier le double boisseau.

Lorsque donc vint le temps du jeûne, quelques Pères disent à l'higoumène : « Seigneur abbé, il serait souhaitable que tu ne donnes pas aux pauvres comme d'habitude, afin que les frères ne soient pas dans la gêne au monastère; car on n'y trouve plus de blé ». L'abbé se mit à dire aux frères : « Mes enfants, ne supprimons pas la bénédiction de notre Père. Voyez, c'est son commandement : ce ne serait pas bien de notre part. En vérité lui-même prendra soin de nous ». Mais les frères continuaient de faire pression sur l'abbé, disant : « Nous ne pouvons pas en donner, nous n'en avons pas ». Alors l'higoumène, tout chagrin, leur dit : « Allez et faites comme vous voudrez ».

Ils ne donnèrent donc pas suivant l'usage l'eulogie le jeudi saint ni le vendredi saint. Celui qui était préposé au grenier y alla, et l'ayant ouvert il vit que le blé avait germé; et plus tard on fut obligé de le jeter à la mer. Alors l'abbé se mit à dire aux frères : « Celui qui enfreint les ordres de son Père souffre de la sorte; récoltez donc les peines de la désobéissance. Nous devions donner cinq cents boisseaux, et nous aurions pu plaire à notre Père Théodose par notre obéissance, en même temps que consoler nos frères les pauvres; et voici que près de cinq mille boisseaux de blé ont été perdus. Qu'y avons-nous gagné, mes enfants ? En somme, nous avons mal agi deux fois : la première en négligeant le précepte de notre Père, la seconde en ne mettant pas notre confiance en Dieu, mais en notre grenier. Enfin, mes frères, apprenons par là que c'est Dieu qui gouverne l'humanité, et qu'invisiblement saint Théodose prend soin de nous ses enfants. »

---

(12) A l'origine l' « eulogie » désigne une parcelle du pain offert par les fidèles pour être consacré, et non utilisée pour l'eucharistie. De là ce mot en est venu à désigner simplement un pain bénit, puis tout autre objet bénit ou simplement mis en contact avec un autre objet de caractère sacré. Le sens en est ainsi très étendu et varié. Les chrétiens s'envoyaient des eulogies en signe de charité.

Ch. 199. - Les anges et la correction fraternelle.

Quelqu'un des Pères raconta qu'un des moines, homme pur et saint, quand il faisait la proscomidie, voyait les anges se tenir à sa droite et à sa gauche. Il avait appris le rite de la proscomidie chez les hérétiques, et comme il était ignorant des divines croyances, il disait les paroles de l'offrande en toute simplicité et innocence, sans savoir qu'il se trompait.

Providentiellement un frère qui connaissait les divines croyances vint à lui. Il arriva qu'en sa présence le moine fit l'offrande. Le frère lui dit (il était diacre) : « Les paroles que tu as dites, Père, pour la proscomidie (13), n'appartiennent pas à la foi orthodoxe, mais à la fausse croyance ». Le moine, par le fait qu'il voyait les anges pendant l'offrande, ne fit pas attention à ce qui lui était dit, mais le dédaigna. Le diacre continua de lui dire : « Tu fais erreur, bon Père; l'Église n'admet pas cela ». Le moine, se voyant ainsi accusé et blâmé par le diacre, et voyant comme d'habitude les anges, les interrogea : « Puisque le diacre me parle ainsi, qu'en est-il de ce qu'il dit ? » Les anges répondirent : « Écoute-le : il te dit vrai ». Le moine leur dit : « Et pourquoi ne me l'avez-vous pas dit vous-mêmes ? » Il lui répondirent : « Parce que Dieu en a ainsi disposé, que les hommes soient corrigés par les hommes ». Et depuis lors il se corrigea et remercia Dieu et le frère.

Ch. 200. - Le pieux apprenti orfèvre.

Un des Pères nous raconta qu'un jeune homme bien doué alla faire son apprentissage chez un orfèvre et y apprit complètement le métier. Un patricien chargea l'orfèvre de faire une croix garnie de pierres précieuses pour l'offrir à l'église; et comme le jeune homme était très bien doué, le patron lui confia ce travail. Le jeune homme se dit : « Celui-là offre tant de richesses au Christ; pourquoi moi n'ajouterais-je pas le montant

(13) Dans la liturgie (messe) orientale on appelle « proscomidie » le rite de la préparation des oblats, c'est-à-dire du pain et du vin qui seront consacrés. Ce rite est accompli par le prêtre.

de mon salaire à la croix, afin que le Christ m'en tienne compte comme des deux liards de la veuve ? » Il calcula donc quel salaire il devait recevoir; il emprunta cette somme et l'employa pour la croix. Quand le patricien vint, il pesa la croix avant qu'on y sertît les pierres, et il trouva que son poids dépassait ce qu'il avait donné. Il se mit à proférer des menaces parce que le jeune homme aurait commis une fraude en falsifiant l'or. Alors le jeune homme lui dit : « Celui qui seul connaît le fond des cœurs sait que je n'ai rien fait de tel. Mais voyant combien de richesses tu as offert au Christ, j'ai eu l'idée d'y ajouter mon salaire, afin que moi aussi je partage ton sort et que le Christ me reçoive, comme il a fait pour les deux liards de la veuve ». L'autre, étonné de cela, dit : « Vraiment, mon enfant, tu as ainsi raisonné ? » Il répondit : « Oui ». Le patricien reprit : « Puisque tu as ainsi raisonné et que tu as donné au Christ toute ta bonne volonté en désirant partager mon sort, voici qu'à partir d'aujourd'hui je t'adopte comme fils et héritier ». Et il le prit avec lui et en fit son héritier.

Ch. 201. - Le jeune homme ruiné par les aumônes de son père.

L'un des Pères raconta ceci. Un jour j'allais à Constantinople pour affaires. Comme j'étais assis dans l'église, un laïc entre, brillant selon le monde et ami du Christ; et m'ayant regardé, il s'assit aussi et se mit à me questionner sur le salut de l'âme. Comme je lui disais que le bonheur du ciel est donné à ceux qui mènent sur terre une sainte vie, il me dit : « Tu dis bien, Père : heureux qui met son espoir en Dieu et se livre à Lui ». Et il ajoutait : « Je suis le fils d'un homme très illustre selon le monde. Mon père était très généreux et a beaucoup donné aux pauvres. Un jour, il m'appelle et me montrant tous ses biens, il me dit : « Mon fils, qu'est-ce que tu préfères : que je te laisse ces biens, ou que je te donne le Christ comme curateur ? » Édifié de ce qu'il faisait là, je lui dis : « Je préfère le Christ; car toutes les

choses présentes aujourd'hui passeront demain ». Dans la suite, après qu'il eût entendu cela de moi, il donna sans compter, en sorte qu'à sa mort il laissa peu de chose. J'étais donc pauvre, je menais une existence humble, mettant mon espoir en Dieu à qui il m'avait confié.

Or, il y avait un autre homme riche et puissant, dont la femme était fidèle au Christ et craignant Dieu ; il avait une fille unique. Cette femme dit à son mari : « Nous avons cette unique fille, et le Seigneur nous a départi tant de biens : de quoi a-t-elle besoin ? Si nous cherchons à la donner à quelqu'un du même rang que nous, mais dont les mœurs ne soient pas bonnes, elle en souffrira toujours. Cherchons-lui plutôt un homme humble et craignant le Seigneur, afin qu'il l'aime selon Dieu et qu'il la couve ». Il lui répondit : « Bonne idée ! Va donc à l'église, prie ardemment, puis assieds-toi, et le premier qui entre, c'est lui l envoyé du Seigneur ». Elle fit ainsi : après avoir prié, elle s'assit, et je me trouvai à entrer à ce moment. Elle envoya donc sur-le-champ son serviteur m'appeler, et elle commença à me questionner : « D'où es-tu ? » Je lui dis : « Je suis de telle ville, et fils de cet homme si généreux ». Elle ajouta : « Tu es marié ? » Je répondis : « Non ». Et je lui racontai ce que m'avait dit mon père et ce que je lui avais répondu. Alors, glorifiant le Seigneur, elle dit : « Voici que ton bon curateur que tu as choisi t'a envoyé une femme et une fortune, afin que tu te serves de l'une et de l'autre en craignant Dieu ». Et je prie pour suivre jusqu'au bout la route tracée par mon père.

Ch. 210. - **Une leçon d'humilité.**

Un des Pères raconta que deux évêques qui étaient voisins eurent un jour entre eux une altercation. L'un était riche, l'autre l'emportait en humilité, et le riche cherchait à nuire à l'autre. Celui-ci l'apprit et dit à son clergé, sachant ce qu'il allait faire : « Nous pouvons vaincre, par la grâce du Christ ». Ils lui dirent : « Qui donc, Monseigneur, peut quelque chose contre

celui-là ? » Il leur dit : « Attendez, et vous allez voir ». Il guetta l'occasion; et le jour où son confrère dans l'épiscopat faisait la fête de saints martyrs, il prend ses clercs et leur dit : « Suivez-moi et nous vaincrons ». Ils se disaient entre eux : « Que va-t-il faire ? » Il se rend auprès de l'autre évêque. Entrant pendant la litanie, il s'approche et tombe à ses pieds avec ses clercs en disant : « Pardonne-nous, Monseigneur, nous sommes tes serviteurs ». L'autre, stupéfait de ce qui se passait et l'âme pénétrée de remords (Dieu ayant changé son cœur), se mit à ses pieds en disant : « C'est toi qui es mon seigneur et mon père ». Et depuis lors entre eux régna une grande charité. L'évêque dit à ses clercs : « Ne vous disais-je pas que nous vaincrions par la grâce de Dieu ? Et vous, quand vous serez dans le même cas, faites ainsi les uns pour les autres, et vous vaincrez ».

Le moine dit encore : « L'humble l'emporte en gloire sur le roi lui-même; car le roi n'est loué qu'en face, mais l'humble est loué et envié à la fois en face et au dehors ».

Ch. 211. - **La charité du moine volé.**

Un higoumène raconta ceci. Près de notre monastère vivait un moine. C'était une bonne âme. Il avait comme voisin un frère. Le moine étant absent, le frère cédant à quelque mauvaise influence ouvrit sa cellule et y entrant prit ses livres et ses affaires. Quand le moine revint et ouvrit sa cellule, voyant que ses affaires avaient été dérobées, il alla chez le frère pour le lui dire, et il trouva le tout encore en plein milieu; car le frère ne l'avait pas encore mis de côté. Le moine ne voulant pas le confondre ni l'accuser fit semblant d'avoir mal au ventre; et étant sorti, il resta dehors, comme pour ses besoins, une bonne heure, jusqu'à ce que le frère eût enlevé et mis de côté les affaires. Puis étant revenu après cela, le moine se mit à questionner le frère sur autre chose et ne l'accusa pas.

Mais quelques jours plus tard on retrouva les

affaires du moine, on prit le frère et on le mit en prison, sans que le moine en sût absolument rien. Apprenant que le frère était en prison et n'en connaissant pas la cause, il vint, raconte l'higoumène, chez moi (il venait fréquemment chez nous), et il me dit : « Fais-moi la charité, donne-moi quelques œufs et quelques aliments ». Je lui demandai : « Tu as sans doute quelqu'un avec toi aujourd'hui ? » Il me répondit : « Oui ». Le moine emporta cela à la prison pour offrir quelque consolation au frère. Quand il entra dans la prison, le frère se jeta à ses pieds et lui dit : « C'est à cause de toi que je suis ici, Père; car c'est moi qui t'ai volé tes affaires; mais ton livre est chez un tel, et ton manteau chez un tel ». Le moine lui dit : « Que ton cœur, mon enfant, en soit assuré, je ne suis pas venu pour cela; je ne savais même nullement que tu étais ici à cause de moi. Mais apprenant que tu étais ici et dans le chagrin, je suis venu t'apporter quelque consolation : voici des aliments et des œufs. Outre cela, je ferai tout pour te libérer de la prison ». Et étant parti, il s'adressa à certains hommes importants qui le connaissaient à cause de sa vertu et ils envoyèrent libérer le frère de la prison.

Ch. 212. - **Les moines et les voleurs.**

Un moine disait : Il vint à nous un moine de grande vertu. Nous lisions dans le verger les Apophtegmes des saints Pères, car le moine aimait toujours cette lecture et son cœur en exhalait le parfum, en sorte qu'il en avait recueilli de grands fruits de vertus. Nous en arrivâmes à l'histoire de ce moine chez qui des voleurs entrèrent et dirent : « Nous sommes venus prendre tout ce qu'il y a dans ta cellule ». Il répondit : « Prenez tout ce que vous voudrez, mes enfants ». Ayant tout pris et s'en allant, ils oublièrent la bourse qui était pendue dans la cellule. Le moine, paraît-il, la prit et courut derrière eux en leur criant : « Mes enfants, prenez-moi cela que vous avez oublié dans notre cellule ». Mais eux, admirant la résignation du moine, lui rendirent tout ce qui était dans sa cellule

et se repentirent en se disant les uns aux autres : « Vraiment c'est un homme de Dieu ».

Comme donc nous lisions cela, le moine me dit : « Tu sais, Père, cet Apophtegme m'a été très utile ». Je lui demande : « Et comment cela, Père ? » Il me répond : « Un jour que j'étais dans la région du Jourdain, je lisais cela, j'admirais le moine et je disais : « Seigneur, rends-moi digne de marcher sur les traces de celui-ci, toi qui m'as jugé digne de prendre cet habit ». Alors que j'éprouvais ce désir, voilà que deux jours après des voleurs firent irruption. Comme ils frappaient à la porte et que je comprenais que c'était des voleurs, je me dis à moi-même : « Dieu soit loué ! Voici l'occasion de montrer le fruit de mon désir ». J'ouvris, je les reçus avec bonne humeur, j'allumai une lampe et je commençai à leur montrer les affaires en disant : « N'ayez pas peur, je crois devant le Seigneur que je ne vous cacherai rien du tout ». Ils demandèrent : « Tu as de l'or ? » Je répondis : « Oui, j'ai trois pièces ». Et j'ouvris la cassette devant eux. Ils la prirent et s'en allèrent tranquillement ». Quant à moi, je dis en riant au moine : « Sont-ils revenus comme les autres chez le moine ? » Il me répondit aussitôt : « Non ; à Dieu ne plaise : je n'aurais pas voulu qu'ils revinssent ».

Ch. 218. - **Un trait de patience.**

L'abbé Serge, higoumène du monastère de l'abbé Constantin (14), nous fit ce récit. Un jour comme nous faisions route avec un saint moine, nous nous trompâmes de chemin, et sans le vouloir ni savoir où nous marchions, nous nous trouvâmes dans des champs ensemencés, et nous foulâmes au pied quelques semences. Le cultivateur s'en étant aperçu (il se trouvait qu'il travaillait là) se mit en colère et nous injuria, disant : « Vous êtes des moines ? Vous craignez Dieu ? Si vous aviez devant les yeux la crainte

(14) On ne saurait préciser la situation de ce monastère qui peut-être ne se trouvait pas même en Palestine.

de Dieu, vous ne feriez pas cela ». Le saint moine nous dit aussitôt : « Par Dieu, que personne ne lui réponde ». Puis il lui dit : « Tu as bien raison, mon enfant : si nous avions la crainte de Dieu, nous n'aurions pas fait cela ». L'autre reprit ses injures avec colère. Alors le moine continua : « Tu dis vrai, mon enfant : si nous étions de vrais moines, nous n'aurions pas fait cela; mais par le Seigneur, pardonne-nous, parce que nous avons eu tort ». L'autre frappé d'admiration vint se jeter aux pieds du moine en disant : « C'est moi qui ai eu tort, pardonne-moi, et au nom du Seigneur prenez-moi avec vous ». Et le bienheureux Serge disait : « En vérité il vint à notre suite et prit l'habit ».

Ch. 219. - **Une leçon d'humilité.**

Un moine me raconta ce fait. Une fois je me trouvais pour quelque temps dans le monastère de l'abbé Gérasime et j'y avais un ami cher. Comme nous étions assis un jour, parlant de choses édifiantes, je rappelai l'entretien suivant de l'abbé Poemen. Il me dit : « Père, j'ai l'expérience de ces entretiens, de la tranquillité qu'ils donnent et de leur efficacité. Car j'ai eu jadis comme sincère ami un diacre de cette laure, et je ne sais d'où lui est venu à mon sujet un soupçon à propos d'une chose qui lui fit de la peine; et il commença à se montrer sombre à mon égard. Le voyant dans cet état je lui en demandai la raison. Il me dit : « Parce que tu as fait telle chose ». Comme je n'avais nullement conscience d'avoir fait cela, je me mis à lui en donner l'assurance : « Je n'ai pas conscience d'avoir fait cela ». Puis m'étant retiré dans ma cellule, je commençai à rechercher au fond de mon cœur si j'avais fait quelque chose de semblable, et je ne trouvais pas. Quand donc je le vis tenant le saint calice et distribuant la communion, je lui jurai par le calice que je n'avais nulle conscience d'avoir fait cela. Il ne se laissa pas persuader. Rentrant de nouveau en moi-même, me souvenant de ces entretiens des saints Pères et m'y fiant, je retournai un

peu ma manière de voir et je me dis : « Ce diacre m'aime sincèrement, et poussé par la charité il m'a confié ce qu'il avait dans le cœur à mon sujet, afin que je sois vigilant, que désormais je me tienne en garde et que je ne recommence pas. D'ailleurs, pauvre âme, quand tu dis : « Je n'ai pas fait cela », n'as-tu pas fait d'innombrables fautes que tu as oubliées ? Où sont celles que tu as faites hier ou avant-hier ou il y a dix jours ? Gardes-en le souvenir. N'as-tu pas fait cela comme le reste, et tu l'as oublié comme les autres choses ? Ainsi j'arrivai à me disposer le cœur comme si en vérité j'avais fait ce mal, mais je l'avais oublié comme les autres. Je me mis donc à rendre grâces à Dieu et au diacre de ce que grâce à lui le Seigneur avait daigné me faire reconnaître ma faute, et je la regrettai. Me levant donc dans ces sentiments, j'allai présenter mes regrets au diacre et le remercier de ce que grâce à lui j'avais reconnu ma faute. Et comme je frappais à sa porte, il ouvrit et me demanda pardon le premier en disant : « Pardonne-moi, parce que les démons s'étaient joués de moi en m'inspirant des soupçons sur toi en cette affaire. En vérité Dieu m'a donné l'assurance que tu n'y es pour rien ». Et il ne permit pas que je lui fisse des excuses, disant : « Ce n'est pas nécessaire ». Grandement édifié, je glorifiai le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à qui est puissance et magnificence dans les siècles des siècles. Amen.

Notes et traduction
du R. P. Rouet de Journel, S. J.

Introduction médicale au problème des vocations religieuses[1]

La vocation religieuse est affaire spirituelle qui se débat entre l'appel divin d'une part et la réponse concertée de l'intelligence et de la volonté d'autre part. Que viennent faire ici, dira-t-on, la médecine et ses techniques ? Elles ont déjà envahi la vie moderne et aidé à former ce réseau de prescriptions et de formalités qui ligotent notre liberté individuelle; qu'elles aient au moins la pudeur et la sagesse de s'abstenir de toute intrusion dans un domaine sacré.

Certes là n'est pas notre dessein; le médecin doit rester dans son rôle et s'incliner devant les raisons spirituelles. N'a-t-il pourtant pas là aussi son mot à dire ? N'a-t-il pas à rappeler que ce n'est pas avec son esprit seul que le jeune clerc ou la postulante entre dans la vie religieuse, mais avec un esprit incarné dans un corps ? N'a-t-il pas à montrer que le corps est soumis à des lois physiologiques qu'il serait imprudent de méconnaître ou de mépriser ?

Les quelques pages qui suivent n'ont pour but que d'évoquer encore une fois cette collaboration de la

---

(1) Cet article est tiré du *Guide Médical des vocations religieuses et sacerdotales*. Chapitre II. Spes (sous presse).

nature et de l'esprit, cette unité essentielle de l'être humain qu'on est toujours tenté de dissocier.

Interréactions psycho-physiologiques.

Je fais la sottise de manger insuffisamment, ou des mets de mauvaise qualité : mon sang ne puisera pas à travers la muqueuse digestive les substances chimiques dont il a besoin, et il ne pourra fournir à chacune des cellules nobles de l'organisme les substances matérielles nécessaires à l'entretien de son activité fonctionnelle. L'effet sera immédiat sous forme de lassitude, d'inattention ou bien il ne se révélera qu'à la longue par un dégoût du travail intellectuel, une impossibilité d'opérer des synthèses mentales, de composer des ensembles... Peu importe le détail des conséquences que l'on constatera, elles varieront du reste selon les prédispositions antérieures du sujet, toujours est-il qu'il y en aura nécessairement. Elles peuvent passer inaperçues si elles sont de faible intensité, elles ne s'en inscriront pas moins dans la mémoire biologique, qui, elle aussi, est impitoyable et un jour ou l'autre elles apparaîtront.

Tel sujet était entré au noviciat avec des signes nets de vocation, sa ferveur était extrême, elle l'est même trop; en cachette de son directeur, il s'impose des privations plus grandes encore que celles qu'ordonne la règle. « Tu n'en pourras jamais trop faire... » Il supporte tout cela à merveille du reste et si son Père maître l'interrogeait, il répondrait en toute bonne foi, et conformément aux faits qu'il va très bien... Et puis un beau jour — car parfois la note à payer est présentée brusquement, sans préavis, — il semble que quelque chose se casse dans sa tête, ou dans sa colonne vertébrale, il ne peut plus travailler... Il faudra des mois de repos et de soins et peut-être même la capacité de travail restera-t-elle à jamais diminuée...

Avait-il trop travaillé ? Pas du tout. Il a suffi d'une erreur d'hygiène digestive pour abîmer, au moins momentanément, des dispositions mentales excel-

lentes, peut-être même ébranler un magnifique édifice moral, susciter une phase de découragement, de doute.

Chez cet autre, au contraire, il y a eu tension spirituelle trop grande, jamais l'effort vers le mieux ne cessait ; pas même au moment du repas ou des récréations, cette religieuse ne consentait à descendre des régions du sublime et de l'union à Dieu. Le jour où on lui trouvera un ulcère d'estomac bien caractérisé, elle s'étonnera peut-être, car elle n'a fait aucun excès digestif, pas abusé de mets réputés acides. Elle a mangé apparemment comme toutes ses compagnes, mais elle gardait au réfectoire la même contention intérieure : l'unité humaine se manifeste en faisant apparaître des symptômes physiques, là où il n'y a eu qu'abus spirituels.

C'est que, encore une fois, nous sommes tout entiers dans chacun de nos actes. Nous pensons avec tout notre être, il faut pour que notre esprit résolve un problème de théologie ou plus simplement de mathématiques, non seulement que fonctionnent correctement nos centres cérébraux, mais que ceux-ci reçoivent par le sang les matériaux nutritifs dont ils ont besoin. Cela suppose de bonnes conditions de circulation, cœur, artères, veines... cela suppose de bonnes conditions digestives ; afin que le sang lui-même soit enrichi des substances qu'il a mission de charrier ; que les fonctions d'élimination rénale et intestinale s'opèrent exactement. Il faut que le système nerveux lui-même, le grand régulateur général, envoie partout son influx de bonne qualité, ici au cœur, là à tel vaisseau pour en régler le débit. Il recevra de tous les organes ce qui lui est nécessaire pour assurer à son tour l'équilibre général et chacun d'eux, dirigé par lui, fournira sa part dans le travail d'ensemble qui permet à ce chef d'orchestre sans cesse en action, de régir paisiblement les échanges, les réparitions.

Cette unité fonctionnelle, qui fait l'admiration des physiologistes — car non seulement elle *est*, mais elle *fait* tout ce qui dépend d'elle pour persévérer dans son être ; vivante, elle tend à vivre davantage — ne se

limite pas aux manifestations physiologiques. Chacun de ces états bons ou mauvais fournit à l'activité intellectuelle, sensitive, volontaire, des conditions favorables ou défavorables. Et tout autant, de façon aussi ininterrompue, chacun est modifié en bien ou en mal par les dispositions mentales, morales.

Selon que je suis fatigué ou reposé, la même nouvelle me trouvera émotif ou maître de moi : je la verrai objectivement et froidement ou bien elle me troublera démesurément, selon que j'aurai dormi ou non le nombre d'heures que réclame mon tempérament, selon que je serai affamé ou rassasié, qu'il fera beau temps ou qu'il bruinera, que j'aurai chaud ou claquerai des dents.

Et tout autant, de façon aussi immédiate, cette nouvelle m'ouvrira ou me fermera l'appétit, m laissera dormir la nuit suivante ou me causera un insomnie anxieuse, fera que le courant d'air que je subis ne me rendra pas malade ou déclenchera une pneumonie.

Rien ne reste jamais exclusivement corporel ni jamais exclusivement spirituel. Dans l'être humain vivant tout est toujours le fait de l'unité.

Que l'on n'objecte pas que nous confondons tout, matière et esprit, corps et âme. Loin de nous la pensée qu'une contraction musculaire et l'idée du beau ne diffèrent pas de nature; qu'une mauvaise nouvelle et un aliment toxique, ce soit la même chose... Non certes, mais ce que nous répétons, après tant d'autres, et parce que la répétition est nécessaire si l'on veut faire pénétrer cette vérité, c'est que la pensée du beau ne s'installe pas en nous sans une participation active des fibres musculaires, et que la perturbation de la contractilité d'un muscle modifie notre conception de l'esthétique.

De ce point de vue, il n'y a pas de détail qui soit insignifiant. Pascal n'hésitait pas à écrire en une formule magnifique, « la mer change pour une pierre ». Il faut dire aussi que, dans le soin d'une vocation religieuse, rien de ce qui touche au corps et à l'esprit n'est indifférent : un aliment, l'orientation de la table

de travail, la température des salles, la qualité des vêtements... Souvent c'est à un tout petit rien qu'on doit les insuccès regrettables : il eût fallu prendre garde à temps que l'eau bue à table ou utilisée pour la cuisine n'a pas la teneur en iode voulue, car cette mauvaise qualité a perturbé le fonctionnement thyroïdien de ce séminariste, plus sensible, pour de multiples raisons, que ses camarades... le voilà inapte au travail du fait de sa dysthyroïdie... Un avenir sacerdotal ou religieux peut ainsi tenir à un « rien ».

« Les maladies, disait Pascal, nous gâtent le jugement et le sens; et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à leur proportion ».

Mais que l'on ne tombe pas pour cela dans un excès de minutie qui rendrait vite la vie impossible. Les détails ne prennent leur importance que par leur relation avec le tout. Si ce séminariste avait eu les qualités générales de santé habituelles, son organisme aurait su trouver les moyens de compenser l'insuffisance chimique de l'eau. Nous restons bien portants parce que et dans la mesure où nous nous défendons contre la maladie. Peut-être celui dont nous constatons la maladie avait-il, du fait de son hérédité, du fait d'une maladie antérieure, une prédisposition organique qui l'a rendu infiniment réceptif; les biologistes diraient qu'il était en état d'anaphylaxie. Peut être son caractère était-il déjà préparé à une manifestation d'indolence. Peut-être était-il, depuis quelque temps, mal disposé moralement, en phase de paresse, ou au contraire n'avait-il pas eu la bonne volonté indispensable pour garder une humeur égale.

Il ne faudrait pas, en effet, se contenter de considérer les conséquences sur la vie spirituelle d'une mauvaise santé, d'une hygiène insuffisante, de dispositions antérieures fâcheuses. Tout autant la bonne volonté aide à tempérer, à rectifier progressivement des tendances corporelles malsaines; une vocation très ferme arrive à vaincre tous les obstacles physiologiques.

De telle sorte que des troubles de santé peuvent être l'indication providentielle que le sujet n'est pas dans

sa voie. De même que, si tous les signes positifs de vocation se rencontrent dans une âme, le médecin devra en tenir compte pour son pronostic.

Si aucun détail ne doit être négligé, c'est à condition cependant qu'il reste à sa place, et ne soit pas considéré comme seul existant et comme facteur essentiel. Mais du même coup l'ensemble ne peut être bien compris que si, outre l'orientation générale que l'on donne à sa vie, on accepte que ce soit par de petites choses et dans de petites choses que réside souvent le devoir d'état au jour le jour.

Vouloir tout conduire en soi à force d'énergie, c'est parfois risquer de buter contre une petite pierre : se soucier trop du moindre détail, c'est s'enliser dans une obsession stérile. On pourrait dire qu'ensemble et détails se trouvent dans la même relation que le corps et l'âme : de même que l'on ne peut jamais regarder un état humain comme dépendant seulement du corps ni seulement de l'esprit; de même, détail et ensemble fusionnent.

Déterminisme organique et liberté morale.

A marquer aussi fortement que nous le pouvons la liaison, bien mieux l'unité du corps et de l'âme ne va-t-on pas aboutir à supprimer la notion de liberté ?

Celui qui ne réfléchit pas peut, en effet, être enclin à penser que la connaissance que nous acquérons de la physiologie nerveuse ou endocrinienne, de l'hérédité et de l'efficacité pharmacologique des drogues, ne laissent plus de place à la liberté : tout n'est-il pas déterminé, même l'ensemble de nos dispositions, que l'on résume par les mots de bonne volonté ou de mauvaise volonté ?

Il faut aller jusqu'à l'intime de l'analyse que nous avons entreprise. Cette bonne ou cette mauvaise volonté, elle n'est pas quelque chose en l'air, si l'on peut parler ainsi, une faculté désincarnée, une disposition de l'âme qui ne serait pas enracinée dans la

chair entière. Elle est la traduction totale de notre être, de notre nature, marquée d'élan ou de repliement, de générosité ou d'autisme, dont les racines ont biologiques.

C'est avec le secours de la grâce sans doute que nous passons de l'état de mauvaise volonté générale diffuse à celui de bonne volonté plus ou moins précise. Il s'empêche que, alors, nous changeons tout entiers, non seulement l'âme, qui n'agit jamais seule, mais l'âme incarnée, et peut-être n'est-il pas inutile d'aider physiologiquement ce récalcitrant, cet être mal orienté dans son ensemble, quand nous lui demandons, du point de vue spirituel, de faire un effort. Cet effort, il ne pourra vouloir le faire que si, déjà, il a changé un peu, dans son corps comme dans son esprit; et dans bien des cas, une intervention matérielle, au début de sa conversion, lui rendrait le premier pas moins laborieux.

Comprendre tout cela, le dire, agir en conséquence, est-ce tendre à supprimer la notion même de responsabilité ? voire la notion de péché ? Nous ne remplissons pas le rôle que nous nous sommes assigné, si nous n'abordions pas cette question. « La psychologie morale, dit le Dr Klug (2), professeur de théologie et d'apologétique à l'Académie de Passau, ne détruit pas la notion de péché. Elle serait une science ennemie de Dieu et des hommes, si elle voulait, même de loin, risquer à cette tentative. Le péché est le péché et quiconque veut aider un homme, qui a fait objectivement et matériellement un péché, doit toujours appeler le péché par son vrai nom. « La vérité vous rendra libres » a dit le Christ et il n'a jamais parlé d'embellissement et de palliatif. Seule la connaissance de sa vraie structure essentielle et de tous les flots sombres qui en peuvent jaillir, des orages qui peuvent dormir en elle, seule cette connaissance peut aider celui qui porte un fardeau moral quelconque. Mais, si paradoxal que cela paraisse, on doit dire : l'agent est tou-

---

(2) *Les profondeurs de l'âme*, études de psychologie et de morale, traduit de l'allemand par E. Robin, Mulhouse, Ed. Salvator, 1939.

jours plus que l'action, et le pécheur plus que le péché. L'agent peut être plus grand ou plus petit que son action; le pécheur peut-être plus mauvais, mais aussi bien meilleur que son péché. Et quand un péché, une faute, procède d'une tare héréditaire qui, comme une inondation subite a renversé les digues du moi, qui est tombée comme un ouragan sur l'homme, il faut apporter à cet homme un *autre secours* (3) que celui qui, sciemment et volontairement, va pour ainsi dire au devant du péché. »

La liberté de l'homme n'est pas pour autant supprimée, mais l'observation de la réalité conduit à la distinguer de plus en plus de la liberté de l'esprit pur, elle n'est jamais inconditionnée, elle n'est jamais un absolu qui serait ou totalement présent ou radicalement absent. Elle grandit ou diminue incessamment. A la minute présente, elle est plus forte par le fait même que je viens de réaliser, la minute d'avant, un progrès; plus faible, quand je viens de céder à une impulsion mauvaise. Chaque effort vers le bien l'accroît et la consolide, chaque défaillance l'amenuise. Et dans chacune de ses fluctuations, mon corps avec tous ses mécanismes, tout ce qu'il a enregistré d'habitudes, de connexions nerveuses, de sympathie fonctionnelles, tout intervient.

Qu'on ne dise donc pas, croyant ainsi s'excuser ce n'est pas de ma faute si j'ai agi de la sorte, c'est parce que je suis malade, c'est la thyroïde qui m'a fait mettre en colère. Car notre corps c'est nous même, la thyroïde fait partie de l'être entier, elle n'est pas une entité qui se suffirait à soi seule et aurait sa vie propre indépendante du tout. Si elle est malade il faut la soigner. Si je l'ai laissée devenir malade, je suis responsable aujourd'hui de son mauvais fonctionnement et des répercussions qu'elle a sur mon humeur...

Il est inconstestable que nous sommes soumis à un déterminisme serré. Mais précisément par ce déterminisme même, nous avons action sur notre vouloir

(3) C'est l'auteur qui souligne.

Nous voulons par nous-même sur nous-même, si l'on ose ainsi parler (4). Et loin de diminuer notre responsabilité, ce déterminisme l'agrandit, parce qu'il accroît notre pouvoir.

Sachant ce que nous savons, nous avons un devoir plus étendu : celui de mettre au service du bien les moyens médicaux que nous possédons de transformer nos dispositions. A la contrition des péchés, le ferme propos devra ajouter désormais de plus en plus des prescriptions organiques; à la résolution de vivre héroïquement notre foi, la sagesse nous fera demain l'obligation d'ajouter les règles pratiques qui assurent la maîtrise de l'esprit.

Fins spirituelles de la santé.

C'est à ce travail que la médecine est conviée de participer, à sa place, à son rang. Elle outrepasserait sa compétence et ses droits si elle prétendait être celle qui juge en dernière analyse, lorsqu'il s'agit non plus seulement de déterminer quels sont les moyens pour sauvegarder ou rétablir la santé, mais de fixer à quoi sert la santé. Elle ne doit jamais perdre de vue que, quelle que soit l'excellence d'un tel bien, la santé n'est cependant jamais qu'un bien second (ce qui ne veut pas dire secondaire).

Bien loin de réduire son efficacité, cette conviction et l'attitude qui en découle assurent en fait à la médecine, en tous les domaines qui sont les siens, une puissance plus sûre. Car cette clarté sur sa propre nature et sur sa portée lui évite, dans la pratique journalière, bien des erreurs funestes.

On n'ignore pas combien il est difficile de fixer exactement la notion de santé (5). Il est bien certain qu'elle n'est pas seulement l'absence de douleur et, de ce point de vue, il est juste de dire avec l'humoriste que l'homme bien portant est souvent un malade

(4) C. Père Sertillanges. *Saint-Thomas d'Aquin*. Alcan, Paris.

(5) Cf. Abbé Monchanin, *Santé, sagesse, sainteté*, dans Médecine et Éducation. Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques. Réédition coll. *Convergences*, Spes, Paris.

qui s'ignore. C'est qu'en effet, il y a des phases de latence ou d'incubation des infections par exemple qui sont déjà de la maladie.

Il y a au contraire des états organiques, peu brillants du point de vue strictement physiologique, qui permettent cependant une grande activité.

« C'est un axiome de la biologie, notait Mgr Dupanloup (6) que, faible et chétif, le corps commande, tandis que, robuste et sain, il obéit ». Nous n'ignorons pas tous les exemples, qui pourraient venir immédiatement à l'esprit, où cette formule trouverait un démenti. Les choses de la vie sont ainsi complexes qu'il est rare qu'on ne puisse opposer une constatation à une autre, une expérience à son contraire. C'est ainsi, que si l'on rencontre des corps chétifs et faibles qui obéissent parfaitement à une volonté forte, on en trouve qui, en raison de leur faiblesse, gênent singulièrement l'activité de l'esprit.

On connaît le mot délicieux de Joubert : « Madame Victorine de Chastenay disait de moi que j'avais l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps et qui s'en tire comme elle peut. Le mot est joli et je ne puis disconvenir qu'il ne soit juste ».

Ainsi ce n'est pas l'étendue des lésions qui est le facteur le plus important dans la maladie, mais le degré où ces perturbations anatomiques, matérielles, altèrent le fonctionnement des viscères, rendent la coordination plus difficile, ne permettent plus le règne des facultés d'intelligence, de sensibilité et de volonté... et l'on rejoint de la sorte la pensée de Trousseau qui explique avec finesse que tout n'est pas malsain dans la maladie, pas plus que tout n'est sain dans la santé; il y a dans la maladie un effort spontané de l'organisme pour faire persister quand même la fonction abîmée et surtout sauvegarder la vie elle-même.

Des conséquences en découlent pour la pratique. Ce n'est pas sans raison que Alemand écrivait au dix-huitième siècle. « Ce n'est pas bon signe quand

(6) Mgr Dupanloup : *Lettres sur l'éducation des filles.*

on revient en santé sans avoir changé de régime de vie ». Ce n'est pas guérir réellement un malade que de masquer par un remède les symptômes qui révèlent l'atteinte de l'organisme; on ne fait que reporter l'échéance et l'aggraver.

La santé apparaît de la sorte avant tout comme un « ordre » selon le mot si exact de Buisson, le médecin lyonnais cousin et collaborateur de Bichat; et il opposait ce mot à la notion de « moyenne ». Il voulait dire qu'elle n'est pas simplement un compromis entre des forces contraires, ni seulement un équilibre au sens mathématique du terme, mais bien une hiérarchie, une orientation, aurait dit Claude Bernard, des fonctions vers l'activité suprême de l'homme, qui est de penser et d'aimer.

En définitive, il n'y a pas d'autre définition de la santé que celle-ci : elle est l'état du corps qui permet à l'esprit de faire ce qu'il veut, d'être libre.

Ce n'est pas pour la seule joie d'être bien portant que l'homme a le devoir de se soigner, c'est afin que son corps ne devienne pas un obstacle à sa vie intellectuelle et morale, mais soit au contraire un instrument docile.

Ainsi ce bien si précieux qu'est la santé n'est pas le bien suprême, il est lui-même au service des vraies fins de l'homme, qui sont spirituelles.

Acceptation de la souffrance.

Orientée sur cette voie la médecine ne pourra éviter d'avoir à résoudre le problème de la souffrance.

Déjà le sage est là, au sens humaniste du mot, pour montrer non point qu'elle est un vain mot, mais qu'elle n'est pas un obstacle insurmontable. Il n'en sous-estime pas la terrible pesanteur, mais il triomphe des puissances stérilisantes de la douleur par un effort plus grand encore de sa volonté.

Plus haut que la sagesse humaine, l'appel à la sainteté qui est inclus dans toute vocation de chrétien,

donne à la douleur un sens, une signification qui en change du tout au tout les perspectives.

A plus forte raison une vie consacrée à la spiritualité, comme est celle du prêtre ou du religieux, fait sienne la conception surnaturelle de la souffrance. Et le saint s'élève jusqu'à un plan infiniment supérieur. De sa douleur, il fait le tremplin de son ascension spirituelle. De là l'acceptation de la douleur, qui va jusqu'à être joyeuse, de là même le désir de souffrir davantage encore, quelles que soient les révoltes de la chair. De là des pratiques de mortification directe, cilice, coups de discipline, ceintures, bracelets.

La médecine ne peut pas ne pas être — d'abord — déconcertée par cette attitude.

Alors que la plupart de ses clients habituels lui demandent de les soulager au moins, lorsqu'elle doit renoncer à les guérir, la voici qui rencontre dans les cloîtres, quelquefois même dans les séminaires, des âmes qui se consacrent volontairement à une vie de souffrance, et qui, bien loin de quêter un remède adoucissant, endormant la douleur, vont jusqu'à s'imposer avec joie des peines corporelles, et saluent l'épreuve de la maladie comme un trésor de salut.

Scandale pour qui n'aurait pas les lumières de la foi, ces sacrifices volontaires ont ce tout premier effet d'obliger la médecine à confesser qu'elle a des limites. Elle se voit conviée à reconnaître qu'elle ne peut pas être en elle-même et à elle seule la norme de la vie. Et ce n'est pas un des moindres bienfaits de l'héroïsme du saint devant la douleur que d'amener à réflexion ceux que les conquêtes de la science biologique pourraient induire en tentation d'orgueil. En acceptant de souffrir, parce que la souffrance consentie l'identifie davantage avec son Dieu crucifié, celui qui se mortifie force la médecine à avouer qu'elle n'est pas, qu'elle ne saurait être la souveraine maîtresse des actes humains. Peut-être jamais autant que de nos jours, cette leçon a-t-elle besoin d'être entendue, alors que des idéologies païennes voudraient faire de l'hygiène la loi suprême de l'humanité.

Cet aveu fait, la médecine n'a-t-elle vraiment rien

à dire devant la douleur acceptée, recherchée même ? son abdication doit-elle être totale ? Non, elle a le devoir de prêcher la prudence, et de mettre en garde contre des erreurs et des aberrations.

Il peut exister, en effet, un « ascétisme morbide », pour reprendre le mot de Penido (7) des formes d'algophilie ou des ascétismes « engendrés par la peur du plaisir », d'un plaisir permis bien entendu. L'auteur remarque que certains asthéniques ont peur d'un acte qui est trop au-dessus de leurs forces nerveuses. C'est par faiblesse devant la vie qu'ils « renoncent à une foule de choses », non qu'ils se privent en réalité, leur renoncement apparent n'est au fond qu'un négativisme pathologique.

Ces falsifications de l'ascétisme vrai s'en distinguent parce que d'abord, la privation y devient une fin en soi, au lieu d'être un moyen. « Le moyen, écrit Penido, d'abord simplement utile, nous devient cher, précisément dans la mesure de son utilité; et parce que nous l'aimons, peu à peu il supplante la vraie fin qui ne tarde pas à s'effacer, voire à disparaître. Cela explique les égarements de certains ascètes ou pénitents, pour qui la souffrance devient comme une hantise ». Et le savant psychologue note à ce propos l'insistance des maîtres de la vie spirituelle à demander que les pratiques d'austérité restent toujours soumises au contrôle rigoureux de l'obéissance. L'Église a toujours lutté contre les extravagances de quelques frénétiques.

Penido remarque ensuite que l'ascète sain, loin de fuir instinctivement le plaisir et l'effort qui l'ont procuré, comme le fait le psychasthénique, est un énergique qui sent les attaches avec la vie. Le mot de J. Baruzi (8) est saisissant : « Les choses qu'il repousse, il en éprouve encore le charme ». Et l'exemple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que cite notre auteur est bien démonstratif : « Quand elle s'enferme au Carmel à quinze ans, ce n'est pas que la vie de famille lui

(7) Penido : *La conscience religieuse.* Paris, Téqui.
(8) Baruzi : *Saint Jean de la Croix.* Paris, 1931.

pèse et qu'elle veuille ainsi « se débarrasser » des siens; loin de là, elle leur était si attachée que, en se rendant au monastère, son cœur battait au point qu'elle se demandait si elle allait mourir. « Ah ! quel instant ! quelle agonie ! il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre ».

Ainsi l'ascétisme et ses pratiques de mortification active, n'échappe-t-il pas au droit de regard du médecin qui peut être appelé à diagnostiquer sa vraie nature et à en surveiller le dosage, si l'on permet ce mot intentionnellement médical.

A plus forte raison, le jour où viendrait la maladie, la médecine reprendrait des droits beaucoup plus larges encore; la malade aura le devoir de se laisser soigner et d'obéir aux prescriptions de la thérapeutique. « Obéissez bien aux médecins, écrivait saint François de Sales à Madame Bourgeois, quand ils vous défendront quelques exercices de jeûne ou d'oraison mentale... demeurez ferme à ne point dire vos heures ni l'office, tant que les médecins vous diront que le récit vous en serait dommageable ».

Non seulement se dispenser de l'office par obéissance, mais prendre un remède, accepter un calmant. La médecine, faut-il le redire, n'a pas la prétention de priver le malade des grâces d'acceptation et d'offrande, mais elle sait que nos forces sont limitées et que notre résistance à la douleur n'est pas inépuisable : son devoir, à elle, est de faire tout ce qui est possible pour soulager; le devoir du malade, pensons-nous, est d'accepter humblement ce service...

N'est-ce pas déjà assez pour la faiblesse de nos épaules que d'avoir à porter le fardeau des douleurs que la science la plus armée de drogues n'est pas capable d'adoucir ?

École de sainteté pour celui à qui Dieu fait la grâce de le soutenir, certes, mais épreuve tellement épuisante pour l'être composé que nous sommes. « Ne trouvez-vous pas, disait Gerta Berberich (9) que

(9) Cité par Charles Du Bos dans *De la souffrance physique*, texte publié dans le recueil *Dialogues avec la souffrance*. Paris, Spes, 1941.

lorsque la souffrance physique passe le point, surtout la nuit, l'on cesse d'être un être humain, on n'est plus qu'un animal ? »

Il faudrait être bien présomptueux pour se croire de taille à affronter ce combat et celui qui ne veut pas écouter à temps les conseils de prudence, s'expose à un paiement qui non seulement est redoutable pour la sensibilité, mais peut risquer d'enliser l'âme dans les affres de la douleur.

Collaboration entre le prêtre et le médecin.

Ainsi, il apparaît que le soin d'une vocation sacerdotale ou religieuse comporte le souci de tous les facteurs biologiques qui peuvent entrer en ligne de compte. C'est à dire que, dans notre esprit, la collaboration du médecin y apparaît comme indispensable.

A condition de rester à sa place, nous pensons que la médecine a un très grand rôle à jouer au séminaire, au noviciat, au couvent.

Non pas seulement pour soigner les malades. Sur ce point tout le monde est d'accord et nul ne refuse de pousser très loin l'obéissance au médecin.

Aucun supérieur, aucune mère prieure, fût-ce d'un couvent cloîtré, ne refusera à un de ses subordonnés, à une de ses filles, d'être examiné par un médecin, aussi complètement qu'il le faut, et l'on sait que la clôture la plus austère se lève pour permettre le départ dans une clinique chirurgicale et subir une opération.

Ne peut-on souhaiter, en allant sur cette voie que, sans rien modifier aux règles foncières des constitutions, les examens soient facilités : il est exceptionnel qu'une consultation n'exige pas une auscultation, celle-ci ne peut être efficace qu'avec le minimum de vêtement; ne pourrait-on prévoir cette éventualité comme habituelle ?

Mais dans les cas où il s'agit de manifestations qu'on appelle « nerveuses », ce n'est pas seulement d'examen organique qu'il s'agit mais d'une sorte d'ausculta-

tion psychique... Une sœur peut souffrir physiquement parce qu'elle se sent ou se croit mal comprise de sa maîtresse des novices, de sa supérieure. Ce n'est pas devant un petit aréopage qu'elle pourra s'ouvrir au médecin... Peut être eût-on évité à temps telle psychose qui aboutit à un isolement dans une maison de santé, si la malade avait pu parler librement au médecin... librement, c'est-à-dire sans témoin. Nous avons pu ainsi recevoir des confidences de telle ou telle religieuse de grands ordres cloîtrés, autorisée exceptionnellement par une prieure très compréhensive à exposer toutes leurs épines morales, et nous pouvons affirmer que, sans cette ouverture, nous aurions méconnu l'origine réelle des troubles organiques avoués. Plus la clôture est sévère, dirions-nous, plus cette exception peut devenir médicalement nécessaire. Comme nous croyons que la médecine doit ici rester servante, nous pensons qu'il peut y avoir des raisons légitimes de sacrifier la santé à une règle; mais alors qu'on permette au médecin, privé de ses moyens de diagnostic, de se récuser, et que ce soit en pleine connaissance que soit prise cette responsabilité.

Le rôle du médecin n'est pas seulement d'aller au secours des malades : soigner est trop tardif, il eût mieux valu prévenir. De là la nécessité de la visite médicale avant l'entrée au séminaire et au noviciat, visite qui devrait porter à la fois sur l'état organique, (menaces de tuberculose notamment) et sur l'état nerveux et psychique (10).

Cela ne suffirait pas d'ailleurs si la vie de tous les jours, au séminaire ou au couvent, fabriquait — qu'on nous permette l'expression — des malades. Il y a là un point fort important sur lequel nous nous croyons le devoir de dire toute notre pensée. Une comparaison avec la médecine du travail l'éclairera.

La législation en cette matière a passé par des phases successives : elle a garanti d'abord l'accident, puis la maladie professionnelle, elle cherche mainte-

(10). Le Guide sus-indiqué détaille les modalités de ces examens.

nant à être préventive. Pour atteindre ce but, elle ne se contente pas d'examiner à intervalles plus ou moins rapprochés les ouvriers, les employés, mais elle charge le médecin du travail d'être un des rouages de l'usine : il va sur les lieux de travail, il regarde gens et choses avec sa préoccupation de médecin : pourquoi faire passer les hommes en sueur dans ce courant d'air ? tel effort ne devrait-il pas être suivi d'une pause ? telles sont les questions qui lui viennent à l'esprit; il les traite avec l'ingénieur, avec l'architecte....

On devine ce que nous allons oser dire : y a-t-il une raison vraiment valable qui s'opposerait à ce que le médecin ait un droit de regard sur la cuisine des moniales cloîtrées ? Pourquoi pas même sur la construction de la maison, l'orientation des cellules ? Loueront-elles moins bien Dieu, si elles ont un cube d'air qui les mette à l'abri de la tuberculose ? seront-elles moins élevées en perfection, si elles ont de quoi se laver comme il convient ?

Entreprendrait-on une réparation de couvent sans prendre l'avis, tout laïc qu'il soit, de l'architecte ? On risquerait de payer cher l'imprudence, si les murs, dont on aurait voulu assurer seul la réfection, s'écroulaient... La santé ne vaut-elle pas plus que les murailles ? Dieu sera-t-il moins aimé, moins loué parce que les moniales n'iront pas par imprudence au devant des maladies ?...

Nous savons bien que, en ces domaines, la médecine est encore très ignorante. Mais c'est en s'appliquant à la médecine du travail que des pionniers ont découvert ce que nous apprenons jour après jour sur l'hygiène préventive à l'usine, au bureau, sur l'accroissement du rendement par une meilleure distribution des personnes et des machines... Pourquoi des médecins ne s'orienteraient-ils pas vers la médecine spirituelle ? Ils constitueraient peu à peu une science dont nous ne voyons encore que les très grandes lignes, ils rendraient un immense service aux directeurs de conscience qui se débattent au confessionnal avec des pénitents scrupuleux, des demi-malades...

La voie est ouverte par les Études Carmélitaines, et

les encouragements si précis de la Papauté... Nous appelons de tous nos souhaits de nouveaux progrès, ils auraient par contre-coup une répercussion sur la médecine entière, ils la sauveraient du matérialisme, et ils aideraient, de façon positive, ceux et celles qui ont la lourde charge de conduire sur le chemin de la perfection les âmes incarnées de leurs dirigés.

Dr René Biot.

Dr Pierre Galimard.

Un nouvel âge de spiritualité

L'Esprit de Dieu qui assiste l'Église militante dans sa mission sanctificatrice, suscite, aux périodes décisives de son histoire, de grands génies dont la mission providentielle est de conduire les âmes vers la plus haute perfection par des voies nouvelles, toujours inspirées par l'Évangile. Leur action surprend tout d'abord, mais bientôt leur bienfaisante influence s'étend à l'Église entière et leur exemple héroïque constitue pour les générations futures des types classiques de sainteté.

Tels furent : un saint Benoît, un saint Dominique, un saint François d'Assise, un saint Ignace de Loyola, un saint François de Sales, un saint Jean de la Croix ou une Thérèse d'Avila, et, plus près de nous un Dom Bosco et une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Car la « petite Thérèse » de Lisieux est de la race de ces grands spirituels qui ont marqué de leur puissante originalité la spiritualité catholique. L'Église n'a pas hésité à rapprocher son génie mystique de celui d'un saint Augustin, d'un saint François d'Assise et d'un saint Thomas

d'Aquin (1). Certes, il ne s'agit pas d'égaler le simple tracé de la « petite voie » d'enfance aux intuitions du génie d'Augustin ou à la vaste synthèse scientifique de l'Aquinate; mais dans son ordre : sur le plan de la perfection chrétienne, sainte Thérèse de Lisieux demeure l'une des plus grandes lumières de l'Église.

« UNE VOIE TOUTE NOUVELLE »

Ce fut au contact de l'Évangile et sous une illumination spéciale de l'Esprit-Saint que son « génie tout d'invention et de création » découvrit ce nouveau chemin de sainteté. Elle rêvait d'une « petite voie bien droite et bien courte, une petite voie toute nouvelle » (2), préférable par sa simplicité et son caractère accessible à tous au « rude escalier de la perfection » présenté par tant d'auteurs spirituels. « Nous sommes dans un siècle d'invention, écrivait-elle. Ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus; car, je suis trop petite pour gravir l'escalier de la perfection. Alors, j'ai demandé aux livres saints l'indication de l'ascenseur, objet de mon désir, et j'ai lu ces mots sortis de la bouche de la Sagesse éternelle :

---

(1) Discours du 11 juillet 1937 à Lisieux, de S. E. le Cardinal Pacelli, secrétaire d'État et légat *a latere* du Pape Pie XI. « L'éblouissant génie d'*Augustin*, la sagesse lumineuse de *Thomas d'Aquin*, ont projeté sur les âmes les rayons d'une inaperissable clarté; par eux, le Christ et sa doctrine sont mieux connus. Le poème divin vécu par *François d'Assise* a montré au monde une imitation, encore inégalée, de la vie de Dieu fait homme; par lui, des legions d'hommes et de femmes ont appris à plus parfaitement l'aimer. Mais, *une petite Carmélite*, à peine parvenue à l'âge adulte, a conquis en moins d'un demi-siècle d'innombrables phalanges de disciples. Les Docteurs de la Loi sont redevenus enfants à son école; le Pasteur suprême l'a exaltée et la prie dans une humble et assidue supplication; et, en ce moment même, il y a d'un bout du monde à l'autre *des millions d'âmes* dont la vie intérieure a subi l'influence bienfaisante de ce petit livre : l' « Histoire d'une âme ». ...Vous êtes grande, ô petite sainte; et *innombrable est votre famille spirituelle.*

(2) *Histoire d'une âme* IX. 154.

« Si quelqu'un est *tout-petit* qu'il vienne à moi ». Je me suis donc approchée de Dieu, devinant bien que j'avais découvert ce que je cherchais » (3). — « En vérité, en vérité si vous ne devenez comme de petits enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » — « Le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent » (4). Ces textes de l'Évangile furent pour Thérèse une révélation: la voie d'enfance spirituelle venait de lui être découverte. Avec une audace qui nous confond, la jeune Carmélite se fera autour d'elle la créatrice et l'annonciatrice d'un nouveau style de sainteté. Poussée par un instinct qui lui vient d'en haut, sûre de sa propre voie, elle se livre désormais sans réserve aux inspirations de l'Esprit de Dieu qui la guide.

Sans vanité mais sans timidité, à la manière des maîtres en possession d'une méthode éprouvée, elle jugera avec modestie mais avec une souveraine liberté les auteurs spirituels si nombreux et si féconds à qui souvent manque l'inspiration divine ou le souffle du génie : « Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite. Je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Écriture Sainte. Alors tout me paraît lumineux : une seule pensée découvre à mon âme des horizons infinis. La perfection me semble facile : je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et s'abandonner *comme un enfant* dans les bras du bon Dieu. Laissant aux grandes âmes, aux esprits sublimes, les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « les enfants seuls

(3) *Hist. âme*, IX, 154.
(4) *Mt.*, 18, 3; *Mc.*, 10. 14.

et ceux qui leur ressemblent seront admis au banquet céleste. Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures, car s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incompréhensibles, certainement, je n'y entrerais jamais. » (5).

Thérèse de Lisieux a trouvé dans l'Évangile « une voie toute nouvelle » et toute simple où elle sent que Dieu l'appelle, et, à sa suite, la multitude presque infinie des « petites âmes » prédestinées comme elle à parvenir à la plus haute perfection chrétienne par le chemin d'une vie tout ordinaire.

L'Église ne s'y est point trompée : en canonisant la sainte elle a canonisé sa doctrine. L'enfance spirituelle est une voie authentique de sainteté. Le Pape Pie XI l'a proclamé : l'humble carmélite apporte au monde « un message nouveau », « omen novum » (6). La voie d'enfance spirituelle marque dans l'Église une époque nouvelle où la sainteté est rendue accessible à tous. Sainte Thérèse de Lisieux appartient à la lignée des plus grands maîtres de la perfection chrétienne. Dans sa gloire éblouissante, elle nous apparaît comme *l'annonciatrice d'un nouvel âge de spiritualité.*

CARACTÈRES NÉGATIFS DE LA SPIRITUALITÉ THÉRÈSIENNE

Pour fixer les traits distinctifs d'une spiritualité, une double démarche s'impose : d'abord dégager les caractères qui la différencient d'avec les autres spiritualités, puis surtout marquer avec précision les caractères positifs qui constituent sa nature propre. En procédant par éliminations successives,

---

(5) *Lettre à un missionnaire,* 1897.
(6) Pie XI. *Discours au lendemain de la canonisation,* 18 mai 1925.

on cerne de pus en plus l'essence intime de la réalité à définir. Quand il s'agit de natures supérieures d'ordre spirituel, de Dieu en particulier, aucune méthode ne se révèle plus efficace pour établir leur radicale différence d'avec les autres êtres créés et pour mettre en relief leur transcendante grandeur.

Il en est ainsi de la spiritualité thérésienne. Elle accuse avec une étonnante vigueur des caractères négatifs qui la discernent des autres formes en apparence plus classiques de la sainteté : absence de mortifications extraordinaires, absence de charismes mystiques, absence de méthode d'oraison, absence d'œuvres éclatantes. Ce faisceau de caractères négatifs lui appartient en propre et lui crée une physionomie à part dans la spiritualité catholique.

Absence de mortifications extraordinaires.

Une certaine hagiographie s'était complue autrefois à nous décrire les effrayantes mortifications des saints; et, dans le bon peuple chrétien, souvent encore, on identifie volontiers la sainteté héroïque avec les austérités sanglantes. Un saint est un être qui ne mange pas, qui ne boit pas, qui ne dort pas, qui s'épuise en veilles et en flagellations de toutes sortes, qui tue son corps ou le réduit en dure servitude, au bénéfice de la seule vie de l'âme. Aucune erreur n'est plus funeste. Une multitude de chrétiens qui ne peuvent jeûner ni se passer de sommeil, ni vivre revêtus de haires et de cilices se croient dispensés de tendre à la sainteté.

Ce préjugé tenace explique le sourire sceptique avec lequel fut accueillie l' « Histoire d'une âme » dans certains monastères et dans certains milieux dévots, de la part de vénérables ecclésiastiques et

de supérieures très méritantes : « sainteté à l'eau de rose », pensait-on, et « qui passera ».

L'Église en a jugé autrement. La « petite Thérèse » est sur nos autels et son appel à la sainteté, authentiqué par la voix des papes, a été entendu du monde entier. A sa suite, des multitudes de « petites âmes » généreuses, souriantes et héroïques, ont avancé avec vaillance vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne, ayant rencontré dans son message d'amour l'écho fidèle des enseignements du Christ.

Or, la grande sainte de Lisieux a résolument laissé de côté ce qu'elle appelait elle-même, en reprenant un langage usuel : « les macérations des saints ». Elle s'en défie; voire même, sauf pour des cas d'exception, elle s'y montre nettement opposée. Thérèse avait cru d'abord devoir s'engager dans la voie des pénitences surérogatoires. « L'attrait de la pénitence me fut donné, nous dit-elle, mais rien ne m'était permis pour le satisfaire. Les seules mortifications que l'on m'accordait consistaient à mortifier mon amour-propre, *ce qui me faisait plus de bien que les pénitences corporelles* » (7). Plus tard elle obtint enfin la permission de se livrer à de plus rudes mortifications. Non contente des disciplines de règle en usage dans son Carmel et qu'elle s'imposait joyeusement jusqu'au sang, elle voulut porter sur sa poitrine « une croix armée de pointes de fer » (8). La pauvre petite en fut malade. Au lieu de se dépiter à la constatation de son impuissance, comme tant d'autres âmes superbes trop remplies d'elles-mêmes, avec une intuition profonde des voies de la Providence, elle se contente des remarquer : « Vous voyez bien que les grandes pénitences ne sont

(7) *Histoire d'une âme*, VII, p. 129.
(8) *Procès diocésain*, 1578. Mère Agnès.

pas pour moi. Le bon Dieu sait que je les désire mais il n'en a *jamais* voulu la réalisation, autrement je n'aurais pas été malade pour si peu de chose. Qu'est-ce que cela auprès des macérations des saints ? D'ailleurs j'y aurais trouvé trop de joie et les satisfactions naturelles peuvent très bien se mêler à la pénitence la plus austère. *Il faut s'en défier.* Croyez-moi, ma Mère, ne vous lancez jamais dans cette voie : ce n'est pas celle des toutes petites âmes » comme les nôtres » (9).

Thérèse eut la sagesse de voir dans cette expérience — et cette impuissance — une indication providentielle pour se mettre à la recherche de la sainteté par une autre voie. Elle fuira de plus en plus le chemin des grandes macérations. « Je l'ai vue appliquée à la mortification avec toujours plus de simplicité et de modération à mesure qu'elle approchait de la fin de son exil », déposera Mère Agnès. « Elle ne voulait pas d'une mortification préoccupante, capable d'empêcher son esprit de s'appliquer à Dieu. Elle me disait que le démon trompait souvent des âmes généreuses mais imprudentes, les poussant à des excès qui nuisent à leur santé et les empêchent de remplir leur devoir. Elle y voyait aussi le désir de se complaire en soi-même. Elle m'avoua que dans le commencement de sa vie religieuse, elle avait cru bien faire, pour imiter les saints, en s'ingéniant à rendre les aliments insipides; mais, ajouta-t-elle, j'ai laissé depuis longtemps cette manière-là. Quand la nourriture est à mon goût, j'en bénis Dieu; quand elle est mauvaise, alors j'accepte la mortification. Toute mortification non cherchée me paraît *la plus pure* et *la plus sanctifiante* » (10).

---

9) *Procès diocésain*, 1579. Mère Agnès.
10) *Procès apostolique*, 698. Mère Agnès.

Ces textes sont sans réplique. Ils manifestent avec évidence que la sainte de Lisieux a exclu de sa voie d'enfance spirituelle les mortifications corporelles extraordinaires, les grandes « macérations des saints ». L'observation des âmes qui vivaient autour d'elles et ses propres lumières intérieures lui avaient découvert le danger de cet ascétisme violent quand l'amour-propre parvient à s'y loger. De son temps, au Carmel de Lisieux, les orties poussaient en liberté dans le jardin pour servir aux pénitences surérogatoires de la communauté. C'est après avoir vu de ses yeux le résultat de ces pénitences dans la vie spirituelle des âmes que sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus chercha un moyen plus rapide et plus sûr pour s'élever à la sainteté.

Rien n'est plus caractéristique sur ce point que ses réactions d'âme devant les effrayantes macérations d'un bienheureux Henri Suzo. On lui avait passé en lecture la vie du célèbre mystique dominicain (11). Quels furent les sentiments de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus à la lecture de ce récit-type des grandes macérations des saints d'autrefois ? Mère Agnès en reçut la confidence à l'infirmerie au moment où la sainte de Lisieux était parvenue aux plus hauts sommets de l'union divine : « Dans la vie du bienheureux Henri Suzo, lui dit-elle, un passage m'a particulièrement frappée : *la supériorité du combat spirituel* sur les mortifications de la chair. Eh bien ! ma petite Mère, le bon Dieu n'a pas voulu de moi comme simple soldat. J'ai été tout de suite armée chevalier et je suis partie en guerre contre moi-même dans le *domaine spirituel* par l'*abnégation* et *les petits sacrifices cachés*. J'ai trouvé la paix et l'humilité

(11) Elle utilisa l'édition des « Œuvres du B. Henri Suzo », par Cartier.

dans ce combat obscur où la nature n'a aucune prise » (12).

Réponse capitale, révélatrice du véritable esprit de l'enfance spirituelle. Ce qui a le plus frappé la petite Thérèse, à la lecture de la vie du bienheureux Henri Suzo, c'est l'incontestable supériorité de la mortification de l'esprit sur la pénitence corporelle et le changement de méthode enseigné par Dieu lui-même au grand mystique rhénan. Quant à elle, par une grâce insigne du bon Dieu, dès le début de sa vie religieuse, elle avait entrevu et pratiqué cette manière supérieure de combattre « en chevalier ». Convaincue par son expérience personnelle que la multitude des « petites âmes » ne pourrait jamais s'élever jusqu'à la perfection, s'il leur fallait passer par la voie des mortifications extraordinaires, et s'arrêterait en chemin, découragées; avec une hardiesse étonnante et la liberté d'une sainte, inspirée par Dieu, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a volontairement substitué à l'ascétisme de grandeur l'ascétisme de petitesse, bien persuadée, dans la lumière de Dieu, qu'avec ces « riens » mais fidèlement acceptés, l'âme parvient plus rapidement au détachement total et au pur amour. « Si toutes les âmes appelées à la perfection avaient dû, pour entrer au ciel, pratiquer ces macérations, Notre-Seigneur nous l'aurait dit et nous nous les serions imposées de grand cœur. Mais il nous a annoncé qu'il y a plusieurs demeures dans sa maison. S'il y a celles des grandes âmes, celles des Pères du désert et des martyrs de la pénitence, il doit y avoir aussi celles des *petits enfants*. Notre place est là » (13). En canonisant la sainteté de Thérèse, l'Église a approuvé sa doctrine. Tout en respectant les formes légitimes de

(12) *Novissima Verba*, 3 août 1897.
(13) *Histoire d'une âme*. Conseils et Souvenirs, p. 278.

l'ascèse du passé, elle nous a garanti d'une manière infaillible que ce nouvel ascétisme de petitesse est un chemin véritable de sainteté, au même titre que l'ascétisme de grandeur.

Absence de charismes.

Un second aspect négatif caractérise la petite voie d'enfance spirituelle : l'absence totale de charismes, à l'opposé de la plupart des vies de saints qui insistent sur les grâces mystiques de toutes sortes : extases, visions et révélations, stigmates, lévitations, interventions diaboliques ou apparitions d'anges, discernement des cœurs et clairvoyance prophétique, puissance du miracle.

Sans sortir de la tradition mystique du Carmel, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus n'avait qu'à ouvrir au hasard l'autobiographie et les autres écrits de sa sainte Mère pour y contempler le spectacle d'une existence toute remplie de phénomènes mystiques extraordinaires. L'extase saisissait Thérèse d'Avila n'importe où : au chœur, au parloir, au milieu de ses filles, jouant au tambourin. Une fois même, le ravissement la surprit à la cuisine, une poêle à la main. A l'heure de ces extases, elle ne voyait rien, n'entendait plus rien, ne sentait plus rien. Son corps ne touchait plus terre, se refroidissait, devenait inerte; et, après les faveurs divines des états les plus élevés, pendant deux ou trois jours, la sainte restait comme hors d'elle-même, les puissances absorbées.

Or, chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le mouvement de sa spiritualité exclut toute extase, tout stigmate, toute vision, toute intervention diabolique, tout miracle. Celle qui devait devenir la plus grande thaumaturge des temps modernes n'opéra dans sa vie aucun miracle, aucun prodige.

Il faut l'observer attentivement pour y découvrir la trace de phénomènes extraordinaires. A peine parvient-on à glaner cinq ou six traits de ce genre. Beaucoup d'existences ordinaires en fourniraient autant. Les témoins du procès de canonisation ne pouvaient manquer de souligner cet aspect négatif si caractéristique de sa sainteté. « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus *ne ressemble pas quant aux dons surnaturels* ou du moins quant à leur manifestation, à la plupart des saints canonisés par l'Église. Excepté sa vision de la Sainte Vierge, celle encore qui lui dévoila par avance la maladie de son père, excepté aussi *la flamme d'amour* dont elle affirme avoir été blessée une fois; et, enfin, l'extase de sa mort, je ne vois rien dans sa vie qui sorte de l'ordinaire. Sauf encore, peut-être, certaines prédictions qu'elle a faites de ce qui arriverait après sa mort. Sans doute, elle a joui bien des fois d'un très profond recueillement, mais cet état d'oraison était enveloppé de simplicité *sans manifestations extraordinaires*. Il faut donc dire que les phénomènes mystiques extraordinaires ont été dans sa vie *tout à fait à l'état d'exception*. La simplicité était la règle. Penser autrement serait changer la physionomie si encourageante que le bon Dieu s'est plu à donner à sa petite servante tout exprès pour appeler à son amour les *petites âmes* qui voudraient le suivre » (14). « La fréquence de ces dons extraordinaires dans sa vie eût été contraire à ce qu'elle dit des desseins de Dieu sur son âme. Sa vie devait être simple pour servir de modèle aux *petites âmes* si nombreuses qui marchent par la *voie commune* dans la nuit de la foi » (15).

La concordance unanime, la clarté et la force de ces témoignages se passent de commentaire. Il

(14) *Procès apostolique*, 2332, Mère Agnès.
(15) *Procès apostolique*, 2346, Sœur Marie de la Trinité.

n'entrait pas dans les vues de la Providence de faire bénéficier sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de ces charismes mystiques si fréquents chez les saints. Dieu qui la destinait à présenter au monde un nouveau modèle de sainteté accessible à tous, préféra la conduire jusqu'à lui par une voie tout ordinaire. Si précieuses, en effet, que soient les grâces mystiques, leur présence est enveloppée d'embûches. Le discernement du vrai et du faux devient difficile en pareille matière !

Même vraies, ces faveurs divines recèlent de réels dangers : l'âme qui se voit cheminant vers Dieu par des voies extraordinaires, risque de ne plus demeurer dans une humilité profonde. Elle s'imagine être la préférée de Dieu : la voilà satisfaite d'elle-même et remplie d'orgueil. Mieux vaut cheminer vers Dieu par la « petite voie » d'enfance spirituelle dans la conscience de sa faiblesse, dans la foi pure et l'abandon total. « A toutes les extases, disait Thérèse, je préfère la monotonie du sacrifice obscur » (16). Une telle doctrine écarte tout danger d'illusion.

Absence de méthodes d'oraison.

Un troisième caractère négatif distingue la spiritualité thérésienne : son absence de méthode d'oraison. Nous touchons ici à un point important, car, la vie d'oraison est l'âme de toute spiritualité. Plus que tout autre élément, elle nous révèle, chez les saints, le secret de leur union à Dieu.

Aux yeux de Thérèse d'Avila, la grande réformatrice du Carmel, l'oraison était tout. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait lu et relu, dans les écrits de sa sainte Mère, les admirables descrip-

(16) *Lettre à Mère Agnès*, 1889.

tions qu'elle nous en a laissées : prière vocale ou mentale, et, à l'occasion des sept demeures de l'âme, les étapes principales de cette vie d'oraison et d'union, depuis les formes élémentaires de l'oraison active jusqu'aux plus subtiles analyses des états supérieurs du mariage spirituel. Or, chez la « petite Thérèse », plus de traces de ces demeures, ni de ces étapes, plus de possibilité de classement. Rien ne ressemble moins au « Château de l'âme » que l' « Histoire d'une âme ». Malgré leur appartenance à une même famille religieuse, leur génie est différent.

Jamais sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne put se soumettre à une méthode trop systématique d'oraison. Tout enfant, au cours de ses promenades avec son père, elle aimait à se retirer « à l'écart sur l'herbe ». « Alors, dit-elle, mes pensées devenaient bien profondes; et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans *une réelle oraison* » (17). Toute la vie d'oraison de la sainte de Lisieux tient en cette première confidence. Sa pensée contemplative ne pourra jamais accepter les cadres trop rigides, trop bien ordonnés. « Un jour, à l'Abbaye, une de nos maîtresses me demanda quelles étaient mes occupations les jours de congé, quand je restais aux Buissonnets ? Je répondis timidement : « Madame, je vais bien souvent me cacher dans un petit espace vide de ma chambre qu'il est facile de fermer avec les rideaux de mon lit, et là, *je pense...* — Mais à quoi pensez-vous ? me dit la Religieuse en riant. — Je pense au bon Dieu, à la rapidité de la vie, à l'éternité; enfin, je pense ! » Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une *véritable oraison* dans laquelle le divin Maître instruisait doucement mon cœur » (18).

---

(17) *Hist. âme*, II, 24.
(18) *Hist. âme*, IV, 57.

« Elle passait pour suivre assez mal la messe le dimanche; mais, remarque l'aumônier du pensionnat, ceci exige une explication. On demande généralement aux enfants de *suivre les différents points de la messe* en lisant dans leur livre. On le demandait donc à Thérèse comme aux autres, mais la chère enfant ne le faisait pas... Quand on lui indiquait ce qu'elle devait lire, elle remerciait avec un gracieux sourire, baissait les yeux sur son livre pendant quelques secondes et bientôt elle relevait la tête comme si elle était distraite. Elle faisait une prière bien meilleure que celle de ses compagnes en se livrant à l'oraison contemplative » (19).

Elle avait en horreur les dévotionnettes ; et en dehors de l'office divin sa grande prière était le *Pater*. « Quelquefois lorsque mon esprit se trouve dans une si grande sécheresse que je ne puis en tirer une seule bonne pensée, je récite très lentement un *Pater* ou un *Ave Maria*. Ces prières seules me ravissent; elles nourrissent divinement mon âme et lui suffisent » (20).

Défions-nous cependant de toute simplification à outrance. Sous prétexte d'écarter toute méthode trop rigide et de transformer l'action en prière, l'activisme moderne court le danger de détourner les âmes de ce contact profond et direct avec Dieu, sans lequel on traîne une vie intérieure appauvrie. L'essence de toute vie d'oraison, éternelle comme l'Évangile, consiste, selon la belle formule classique de saint Jean Damascène, dans « une ascension de l'âme vers Dieu », pour l'aimer, l'adorer, l'exalter, le louer ou pour lui demander sa grâce et son secours dans tous nos besoins. La

(19) *Procès diocésain*, 329, abbé Domin.
(20) *Hist. âme*, X, 188.

prière de demande dérive de cette haute vie d'oraison où l'âme, établie en Dieu par une intense activité des vertus théologales, lui parle familièrement de sa gloire et de ses propres nécessités dans la spontanéité du « cœur à cœur ». Ce sont toutes les facultés de l'homme dans leurs actes les plus élevés qui entrent ainsi en jeu dans cette vie d'oraison et d'union.

A chacun de suivre sa vocation personnelle, d'après les lumières de la grâce et les attraits de son âme, dans une docilité toute filiale au souffle de l'Esprit de Dieu qui inspire à ses enfants d'adoption les vrais sentiments qui doivent les animer dans leur vie d'intimité avec leur Père du ciel. « C'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons, disait Thérèse de Lisieux. Là je puise tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme » (21).

Sur ce point capital de la vie d'oraison, comme sur celui de la mortification et des charismes mystiques, Thérèse demeure un modèle accessible à toutes les « petites âmes ». L'Évangile est l'âme de sa vie d'oraison. Pour elle et pour la multitude des âmes chrétiennes qui cheminent vers Dieu par la « voie commune », la prière doit être « un élan du cœur, un simple regard vers le ciel, un cri d'amour et de reconnaissance au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie ! C'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu » (22).

Sa vie d'oraison restera la prière simple et profonde de l'enfant qui s'approche de Dieu comme d'un Père : « Je fais comme les enfants qui ne

(21) *Hist. âme*, VIII, 146.
(22) *Histoire d'une âme*, X, p. 188.

savent pas lire : je dis tout simplement au bon Dieu ce que je veux lui dire, et toujours il me comprend » (23).

Absence d'actions éclatantes.

Un dernier aspect négatif achève de caractériser la spiritualité thérésienne : l'absence d'actions éclatantes.

Beaucoup de saints canonisés ont passé au milieu des hommes, « puissants en œuvres et en paroles » à l'image de leur Maître, modifiant profondément la destinée de leur siècle, réalisateurs féconds à qui l'on doit les plus charitables institutions de l'humanité. Un saint Augustin, un saint Albert le Grand, un saint Thomas d'Aquin nous étonnent par leur prodigieux savoir, un saint Vincent Ferrier par l'action de sa parole et l'éclat de ses miracles, une sainte Jeanne d'Arc par sa merveilleuse épopée guerrière, un saint François Xavier par son zèle missionnaire, un saint Curé d'Ars par le mouvement des foules suscité au rayonnement de sa sainteté. Il ne serait pas difficile d'apporter encore le témoignage d'un grand nombre de fondateurs d'Ordres et d'une multitude d'apôtres, de martyrs et de saints. Leur vie toute divine apparaît par surcroît comme une incomparable réussite humaine.

Dans l'existence de l'humble carmélite de Lisieux, aucune action d'éclat, pas d'œuvres extérieures. C'est une bien pauvre page que celle qui rapporte, dans le procès de canonisation, les menus emplois que sœur Thérèse eut à exercer au cours de son existence de couvent, où elle remplit successive-

(23) *Histoire d'une âme*, X, p. 188.

ment les offices de lingère, de réfectorière, de sacristine et de portière. Ses fonctions les plus relevées dans le monastère furent un rôle mal défini de sous-maîtresse avec trois ou quatre postulantes et novices, difficiles, auprès desquelles se dépensait sans compter et toujours avec le sourire, la grande sainte de Lisieux. On demeure confondu devant le contraste qui existe entre la banalité des occupations habituelles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et la perfection toute divine avec laquelle elle accomplissait ses actions ordinaires; et, l'on peut se demander, si, depuis l'exemple de la Vierge de Nazareth, il s'est rencontré une existence aussi sublime sous des apparences si communes.

La Providence s'est plue à rappeler au monde moderne, avide de gloriole et d'étalage, que la vraie grandeur ne consiste pas dans l'éclat extérieur, mais dans la fidélité silencieuse d'une vie toute à Dieu. La sainte de Lisieux demeure un modèle imitable pour la si grande multitude d'hommes et de femmes qui mènent sur la terre une existence obscure et besogneuse, condamnés à demeurer toujours inconnus. La « petite Thérèse » leur dit comme autrefois à ses novices : « Ne croyez pas que pour arriver à la perfection, il soit nécessaire de faire de grandes choses » (24). Notre-Seigneur « n'a besoin ni de nos œuvres éclatantes, ni de nos belles pensées. S'il veut des conceptions sublimes, n'a-t-il pas ses anges dont la science surpasse infiniment celle des plus grands génies de ce monde. Ce n'est donc ni l'esprit, ni les talents qu'il vient chercher ici-bas... Il chérit la simplicité » (25). Thérèse ne se laisse pas éblouir par les grandes actions que le monde admire. Son humilité profonde

(24) *Procès apostolique*, 1277.
(25) *Lettre à Céline*, 25 avril 1893.

et les lumières de sa foi lui ont révélé que « les œuvres éclatantes ne sont rien sans l'amour » (26). Sans doute, « les saints ont fait des folies. Ils ont fait de grandes choses, puisqu'ils étaient des aigles ! Pour moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses et ma folie, c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime, ma folie, c'est de compter sur les anges et sur les saints pour voler jusqu'à Toi avec tes propres ailes, ô mon Aigle adoré ! » (27). « Les œuvres éclatantes me sont interdites. Je ne puis prêcher l'Évangile, verser mon sang... qu'importe ? Mes frères travaillent à ma place et moi, petit enfant, je me tiens près du trône royal; j'aime pour ceux qui combattent » (28). « Je suis une très petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses. Encore m'arrive-t-il souvent de laisser échapper ces petits sacrifices qui donnent tant de paix au cœur. Mais cela ne me décourage pas. Je supporte d'avoir un peu moins de paix et je tâche d'être vigilante une autre fois » (29). « Je suis bien heureuse de m'en aller au ciel, mais quand je pense à cette parole du Seigneur : *Je viendrai bientôt et je porte ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres*, je me dis qu'il sera bien embarrassé pour moi, car je n'ai pas d'œuvres... Eh bien ! Il me rendra selon ses œuvres à lui » (30).

Vraiment, aucune spiritualité ne s'était attaquée, avec une telle force et un tel exemple, à faire tomber tout l'accidentel de la sainteté. Ni mortifications extraordinaires, ni charismes exceptionnels, ni méthode d'oraison, ni actions éclatantes :

(26) *Histoire d'une âme*, VIII, p. 142.
(27) *Histoire d'une âme*, XI, p. 221.
(28) *Histoire d'une âme*, XI, p. 218.
(29) *Histoire d'une âme*, X, p. 195.
(30) *Histoire d'une âme*. Conseils et Souvenirs, p. 302.

rien, rien, rien, rien. Que reste-t-il donc pour expliquer une telle sainteté ? — L'amour. « Aimer, être aimée et revenir sur la terre pour faire aimer l'amour » (31).

CARACTÈRES POSITIFS DE LA SPIRITUALITÉ THÉRÈSIENNE

Si précieux que soient les caractères négatifs pour discerner une spiritualité, ils ne suffisent pas pour nous en découvrir la nature profonde. Celle-ci ne nous apparaît que sous la lumière de l'intuition créatrice d'où elle a jailli. Dans la spiritualité thérésienne, cette intuition directrice est l'*esprit d'enfance* dans tous nos rapports avec Dieu. Tout découle de cette conception fondamentale. Considérer le bon Dieu comme le plus tendre des pères et pratiquer les vertus de l'enfance spirituelle, tel est le principe originel de cette « petite voie toute nouvelle », appelée à se répandre dans le monde entier avec une telle rapidité et une telle ampleur, rendant la plus sublime perfection chrétienne accessible à tous.

Le dogme de la paternité divine.

Au sommet de la conception thérésienne du monde comme de la vision chrétienne de l'univers, apparaît lumineuse une vérité suprême : la paternité de Dieu pour nous. Tout devient clair à cette lumière dans la spiritualité thérésienne, comme dans la doctrine de l'Évangile. Cette idée domine la prédication de Jésus, dès le Sermon sur la Montagne qui contient en raccourci toute l'essence du christianisme. Jésus parle familièrement du Père

(31) *Novissima verba*, 18 juillet 1897.

céleste qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, qui scrute les plus secrètes dispositions des âmes, qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt de splendeur les lys des champs, qui sait le détail de nos besoins. La grande prière apprise par Jésus aux hommes est le « Notre Père », la supplication confiante des enfants de la terre envers leur Père du ciel. Dans son prologue, saint Jean condense tout le message de l'Évangile en un merveilleux raccourci : « Le Verbe s'est fait chair » afin « que nous soyons, nous aussi des enfants de Dieu » (32). La puissance conquérante du message thérésien lui vient d'avoir su retrouver cette vérité centrale de la mystique chrétienne. « Qu'il est doux d'appeler Dieu notre Père et d'être son enfant » (33).

En dépendance de ce dogme fondamental de la paternité divine, l'attitude morale de l'âme thérésienne sera extrêmement simple : vivre dans l'intimité du Père, avec une âme d'enfant.

L'Amour miséricordieux.

Thérèse a su comprendre aussi que, dans un cœur de père, il n'y a qu'amour et miséricorde. Sa conception du mystère de Dieu ne revêt pas l'allure d'une théodicée savante qui s'efforce de rattacher à l'essence divine tous les attributs physiques et métaphysiques de la divinité. Mais son regard d'enfant a sondé les sentiments les plus intimes du cœur de Dieu. Aucune trace chez elle de ces sublimes élévations qui font la grandeur des écrits d'une sainte Angèle de Foligno; point de ces grands mots de la théologie classique : d'immutabilité, d'incompréhensibilité, d'ineffabilité. Mais

(32) *In.*, I, 12-14.
(33) *Procès apostolique*, 928. Sœur Geneviève.

à ses yeux resplendissent, dans une lumière divine, la tendresse infinie et la miséricordieuse bonté de son Père du ciel. Ces vues d'enfant, si simples en apparence, sont, en réalité, les plus profondes. Elles s'harmonisent, par voie de connaissance infuse, avec les plus hautes vues de sagesse du génie scientifique d'un saint Thomas d'Aquin nous enseignant comment l'amour et la miséricorde dominent toutes les interventions de Dieu dans l'univers.

Les vertus de l'enfance spirituelle.

A ces vues dogmatiques de la spiritualité thérésienne, correspond la pratique des vertus de l'enfance spirituelle. Le dogme fonde toujours la morale. La voie d'enfance spirituelle qui trouve son origine dans la redécouverte de la paternité divine, nous dicte, en chacun de nos actes, une attitude d'enfant vis-à-vis de Dieu. Cette enfance spirituelle « consiste à sentir et à opérer, sous l'influence de la grâce, comme l'enfant sent et agit naturellement » (34). L'harmonie qui existe entre le monde de la nature et de la grâce, justifie cette transposition. Les âmes, à qui l'enfant est proposé comme modèle, sont invités à imiter, sur le plan surnaturel, les qualités et les dispositions naturelles de l'enfance, moins ses défauts. Car l'enfance a ses défauts, ses déficiences, ses caprices. Mais elle possède d' « éminentes qualités de franchise, de confiance, de tendresse, de simplicité ».

Dans un discours célèbre, véritable code de l'enfance spirituelle, le Pape Benoît XV en a défini d'une manière magistrale les principes directeurs.

---

(34) Pie XI. *Homélie de la messe de canonisation*, 17 mai 1925.

Les vertus préférées de la voie d'enfance sont : l'humilité, l'amour, la confiance, la fidélité dans les petites choses, la simplicité, une tendresse toute filiale envers la Vierge Marie : « plus mère que reine » (35).

En somme : *l'enfance spirituelle est un abrégé de l'Évangile. A la base :* la conscience de notre petitesse et de notre néant en face de Dieu ; *au terme :* le triomphe de l'amour ; et, *comme moyens* d'y parvenir : l'abandon à la Providence, c'est-à-dire la foi la plus confiante, la plus audacieuse, en la paternité divine, et en l'amour miséricordieux, une fidélité absolue et souriante à notre devoir d'état dans le cadre très simple d'une vie ordinaire, là où le bon Dieu nous a placés, sous l'impulsion constante et de plus en plus dominatrice de l'amour. Même les chutes, échappées à sa faiblesse, aident l'âme à s'élever vers Dieu.

Toute la doctrine spirituelle de sainte Thérèse de Lisieux tient dans cet esprit d'enfance. La « petite Thérèse » qui scrutait sans cesse l'Évangile « pour y découvrir le caractère du bon Dieu » a touché le fond du mystère de Dieu par rapport à nous : une paternité toute débordante d'amour et de miséricorde. Elle aimait à l'appeler familièrement : « Papa le bon Dieu ! » (36). Cette expression si simple traduit à merveille les sentiments intimes de son âme d'enfant. Elle avait compris, à un degré unique, le désir suprême du Cœur de Dieu : nous communiquer sa vie, nous pardonner, s'il le faut, et nous introduire, pour toujours, dans sa Famille divine. Le dogme de la Paternité divine illuminait toute sa vie spirituelle, lui inspirant la confiance la plus audacieuse de devenir une sainte.

---

(35) Cet aspect positif, si important, a été développé dans un opuscule sous presse : *Le message de Thérèse de Lisieux.*

(36) *Novissima verba*, 5 juin 1897.

La spiritualité thérésienne rejoint le plus pur Évangile. Nous appartenons à une famille divine qui constitue le corps mystique du Christ et s'étend à l'infini. Nous avons Dieu comme Père, la Vierge Marie comme Mère, et comme frères dans le Christ : tous les saints de la terre et du ciel. « Ils sont tous nos parents là-haut » (37).

Telles sont les vastes perspectives de la pensée thérésienne. Avec la grande sainte de Lisieux, il n'y a pas à redouter de se laisser enfermer dans les vues mesquines et rétrécissantes d'une spiritualité étriquée. On se meut toujours avec elle sous les larges horizons de la rédemption, et l'on est émerveillé de trouver, dans cette âme d'enfant, une ampleur de regard qui embrasse, dans la lumière de la paternité divine et de la grâce d'adoption, tout le plan de Dieu. La vision thérésienne du monde s'identifie dans sa simplicité sublime avec la vision chrétienne de l'univers.

*
* *

Conclusion :

LA SAINTETÉ ACCESSIBLE A TOUS

L'*ouragan de gloire* (38) qui a suivi la mort de la « petite Thérèse » rendant son culte populaire, non seulement chez les peuples catholiques, mais dans toutes les parties du monde et jusque chez les Mahométans, a un sens. La Providence a confié à la sainte de Lisieux une mission exceptionnelle, particulièrement adaptée aux besoins actuels de l'Église et du monde. *Sa mission essentielle est un message de sainteté.* Elle est venue fort opportuné-

(37) *Novissima verba*, 12 juillet 1897.
(38) Pie XI, *Discours du 18 mai* 1925.

ment rappeler au monde que nous avons un Père qui veille sur nous et qui veut nous sanctifier à titre d'enfants d'adoption.

La sainteté thérésienne est tout simplement *la vie quotidienne divinisée par l'amour ;* une sainteté que l'on peut rencontrer et pratiquer partout : dans les rues, au bureau, à l'usine, au magasin, en famille, au milieu des charges les plus lourdes, comme dans le silence du cloître et la solitude du désert. On peut atteindre la plus haute perfection de la charité, sans mortifications extraordinaires, sans charismes, sans œuvres éclatantes. Le trait de génie de Thérèse fut d'avoir ramené la sainteté à sa pure essence et d'avoir montré l'idéal de la perfection accessible à tous *par la voie commune.* Un saint ou une sainte peuvent vivre parmi nous, comme nous, porter nos habits, nos souliers d'intérieur, de montagne, de travail, paraître comme nous et être tout à Dieu.

Sainteté à la portée de tous, mais sans minimisation de l'idéal chrétien. Thérèse a simplifié la recherche de la sainteté en la rattachant fortement à ses éléments essentiels : *la pratique des vertus ordinaires portées à leur perfection suprême par une vie de pur amour.* Tout est équilibré dans cette doctrine, tout se tient : « petitesse » et grandeur d'âme, vie d'amour et de sacrifice, abandon total et fidélité absolue, merveilleuse connexion de toutes les vertus théologales et cardinales dans une sublime simplicité. Les plus humbles tâches quotidiennes, les nécessaires fonctions de la vie matérielle trouvent leur place dans la vie des enfants de Dieu. Réalisme simple et profond, où l'on retrouve les exigences complémentaires d'une vraie mystique de l'incarnation, qualités de bon sens, d'équilibre, de dévouement souriant, de perpétuel oubli de soi, au poste fixé à chacun par la Providence : telle est cette nouvelle formule de sainteté, capable de conduire

les âmes vers les plus hauts sommets de la perfection chrétienne par la simplicité du devoir. Nous pouvons en croire l'Église ; la « petite voie est sûre » (39). Thérèse s'est révélée un « grand maître » en spiritualité (40).

C'est le moment pour nous de revenir avec Thérèse à la simplicité de l'Évangile. Ne pas viser à étonner par une vertu surhumaine, mais passer simplement à la place où Dieu nous a mis : être fidèle à la volonté du Père jusqu'au plus petit iota, par amour, « bien faire toutes choses », à la manière de son Fils.

Le bienfait suprême de la spiritualité thérésienne est d'avoir ramené la sainteté à son invariable essence : *le triomphe de l'amour*. Il n'est peut-être pas dans l'Église une spiritualité qui ait insisté avec tant de force sur cet élément primordial. Textes et documents thérésiens, écrits de la sainte, actes de sa vie, témoignages du procès de canonisation, conduisent à cette évidence : le message thérésien demeure avant tout un message d'amour.

Tout s'explique par là. Thérèse elle-même nous en a avertis. « J'ai trouvé dans l'amour la clé de ma vocation ! » — « J'ai compris que si l'Église avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas ; j'ai compris qu'elle avait un cœur et que ce cœur était brûlant d'amour. J'ai compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. J'ai compris que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux parce qu'il est éternel ! »

---

(39) Pie XI. *Discours du 11 février* 1923.
(40) Pie XI. *Lettre à S. E. le Cardinal Vico* (28-30 mai 1923).

« Alors, dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : O, Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée : ma vocation *c'est l'amour !* Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Église, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Église ma Mère, *je serai l'amour !*... Ainsi je serai tout » (41).

Après vingt siècles de christianisme, le grand commandement du Christ au monde : « *Diliges !* Tu vivras d'amour » trouve un écho toujours vivant dans le beau cantique où Thérèse de Lisieux a exprimé le rêve de son âme : « vivre d'amour ». Pour la « petite Thérèse » comme pour tous les saints depuis le Christ, le devoir essentiel de l'homme consiste à aimer Dieu. Tout le reste est accidentel. L'apôtre saint Paul avait formulé ce même enseignement en l'étendant à l'amour envers le prochain. « Lors même que je parlerais la langue des anges et des hommes, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand même je posséderais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et toute science, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, sans l'amour, je ne suis rien. Même si je distribuais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, sans l'amour cela ne servira de rien. Maintenant trois choses demeurent : la foi, l'espérance, l'amour; mais la plus grande des trois est l'amour » (42).

C'est à la lecture de ce passage célèbre que sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus trouva la clé de sa vocation. A ses yeux, comme dans la pensée de saint Paul, l'amour est tout : l'essence de toute sainteté, le principe du mérite, la source animatrice de tous les dévouements, l'unique chemin

(41) *Histoire d'une âme*, XI, p. 216.
(42) 1 *Cor.*, 13, 1-3.

conduisant à l'héroïsme des vierges, des docteurs et des martyrs, le critère suprême sur lequel, au soir de la vie et au soir du monde, nous serons tous jugés. N'est-ce pas à cela que se ramenait tout le message de Jésus ? « Je suis venu sur la terre pour y allumer le feu de l'amour et qu'est-ce que je veux sinon qu'il embrase l'univers » (43). C'est dans cette ligne évangélique que se situe la mission providentielle de la grande sainte de Lisieux. « Je sens que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... et de donner ma *petite voie* aux âmes. » — « Aimer, être aimée, et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour » (44). Tel fut le rêve suprême de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

L'enfance spirituelle marque dans l'Église un nouvel âge de spiritualité. Le message thérésien ne passera pas. L'enfance spirituelle, comme la doctrine des plus grands saints, est appelée à illuminer les âmes jusqu'au dernier soir de l'Église militante. Cette Église du Christ assistée par l'Esprit de Dieu, a compris la profondeur novatrice et la portée universelle du message de Lisieux. Elle a fait sienne cette suprême supplication de Thérèse : « *O Jésus... je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes. Je te supplie de te choisir en ce monde une légion de petites victimes, dignes de ton amour* » (45).

fr. M.-M. Philipon, O. P.

(43) *Lc.*, 12, 49.
(44) *Novissima verba.* 18 juillet 1897.
(45) Supplication finale de l'Homélie de S. S. Pie XI dans son *Homélie pour la messe de canonisation*, 17 mai 1925.

La justice vengeresse de Dieu (1)

III. LA PRÉDICATION A SAMARIE

Par sa prospérité économique et par ses victoires qui donnèrent à Israël sa plus grande expansion et lui assurèrent un moment l'hégémonie dans le Proche-Orient syrien, le long et brillant règne de Jéroboam II, eût donné plutôt, aux yeux du moins de l'observateur superficiel, une impression de sécurité et d'euphorie. A l'horizon politique, aucun nuage annonciateur de tempêtes prochaines. Fièrement campée sur la montagne couverte des pampres verts de ses vignes, la capitale, Samarie, étalait au sein de sa haute couronne murale, le marbre de ses palais et le luxe inouï de ses maisons, aux meubles décorés de ces beaux ivoires dont les vestiges, remis au jour par la pioche des fouilleurs, nous permettent désormais de mieux réaliser la vie facile et fastueuse qui s'y déroulait. Mais le terrible berger de Thécoa n'était pas homme à se laisser séduire par le chant des

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, juin 1946, p. 836.

sirènes, ni éblouir par tout ce clinquant de la vie et de ses faux semblants. Éclairé par la lumière de Dieu, il fouille implacablement les replis et les dessous les plus cachés de cet organisme social et n'a pas de peine à y discerner la pourriture et les failles qui en révèlent la caducité et annoncent son écroulement prochain. Ainsi le penseur en ses méditations solitaires à l'ombre des Pyramides, après le premier mouvement d'admiration et de saisissement en face de leur grandeur écrasante et de tout le passé de gloire qu'elles évoquent, ne peut-il se défendre d'un frisson d'horreur à l'évocation des souffrances, des flots de sang et de l'atroce servitude de centaines de milliers d'êtres humains au prix desquels furent dressés ces monuments impérissables de la grandeur des Pharaons. Et comme il s'explique bien alors l'enthousiasme avec lequel le peuple hébreu, — le seul peuple de l'antiquité auquel sa religion ait donné le sens de la dignité de la personne humaine et la passion de la liberté, — n'ait cessé de clamer, de génération en génération sa reconnaissance au Dieu qui l'avait délivré de l'Égypte, « le pays de la servitude » ! Ainsi Amos, perçoit-il, sous le tumulte joyeux et affairé de la capitale, les gémissements et les grondements sourds des masses faméliques, opprimées par une poignée de riches aussi implacables qu'insatiables, auxquels tous les moyens sont bons pour accumuler dans leurs mains avares toutes les richesses et toutes les joies de la vie et qui passent l'un œil indifférent devant le pauvre qui meurt de faim (2). Non contents d'éclabousser la piétaille déguenillée qui encombre les rues de la ville, ils l'insultent et la maltraitent quand elle ralentit le train de leurs somptueux équipages (3). Le men-

(2) *Am.* 3, 4, 5.
(3) *Am.* 2, 7.

songe et l'immoralité vicient toutes les relation sociales (4). Plus de rectitude morale. Le mond des affaires n'est plus régi que par le souci d'acquéri rapidement et par tous les moyens, les plus grand profits possibles. Balances et mesures fausses spéculations sur le change, marchandises avariée refilées aux clients, tous les moyens sont bons au commerçants avides et malhonnêtes pour accu muler leurs gains sordides (5). Ils enragent contr le calendrier religieux qui les « ruine en fêtes et paralyse les affaires ! « Ah ! ces maudites néo ménies qui retardent la vente du blé, et le sabba qui les oblige à fermer leurs dépôts de fro ment ! » (6). Créanciers impitoyables ils n'hésiten pas, fut-ce pour la dette dérisoire d'une paire d sandales, à vendre et à livrer à l'esclavage l malheureux débiteur insolvable (7). Quelle aubain pour les trafiquants de bétail humain de pouvoi ainsi se procurer de la main-d'œuvre à si bo marché (8), et pour les usuriers de pouvoir extor quer à cette misérable plèbe terrienne son vin et se derniers lopins de terre ! (9).

Autre indice de la gravité de cette décadenc morale, les femmes elles-mêmes dont la missio providentielle est de verser sur la misère de pauvres le baume de leur tendresse, de leur dévoue ment et de leur pitié sont gagnées par cette conta gion d'âpreté et de durcissement des relation humaines. Elles s'abandonnent sans frein à leur appétits de vanité, de luxe et de jouissance qu engendrent fatalement l'insensibilité et la séch resse de cœur. Telles les dames du demi-monde d

(4) *Am.* 2, 7; 3, 10.
(5) *Am.* 8, 5, 6.
(6) *Am.* 8, 5.
(7) *Am.* 2, 6, 6.
(8) *Am.* 2, 6.
(9) *Am.* 2, 8.

Jérusalem, stigmatisées par la mordante satire d'Isaïe, les élégantes de Samarie passent leur temps à plastronner dans les divans, sur les coussins de soie, à siroter leurs cocktails dans les bars de la capitale, et ne cessent d'importuner leurs maris pour satisfaire leur coquetterie et leur insatiable besoin de luxe et de plaisirs. A ce spectacle le cœur paternel de Dieu bondit d'indignation et de colère :

Le Seigneur, l'a juré par sa Sainteté !
Des jours viendront sur vous
Où l'on vous enlèvera avec des crocs
Et les dernières d'entre vous avec des harpons de pêche
Et vous sortirez par les brèches
Enfilées en caravane
Et vous serez chassées vers le Mont Hermon ! (10).

Dans ce monde de désordres et de violences, les faibles et les pauvres trouveront-ils du moins un suprême recours dans la protection des chefs et les verdicts de leurs magistrats ? Pendant son séjour dans la capitale israélite, Amos a passé de longues heures à écouter les discussions politiques et à suivre la marche des procès « aux portes de la ville ». Au terme de cette expérience sa conviction est que la moralité des chefs ne vaut pas mieux que celle du peuple. De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus dans ce corps social un lambeau de chair qui ne soit infecté. Ils pervertissent la justice et la foulent aux pieds, étouffant la voix des honnêtes gens qui ne pensent pas comme eux (11). Les backchiches assurent le triomphe aux causes les plus véreuses et l'impunité aux malfaiteurs. Les pauvres sont toujours éconduits ou rançonnés (12). De sorte « qu'en ces temps

(10) *Am.* 4, 2.
(11) *Am.* 5, 7, 10.
(12) *Am.* 5, 10, 11, 12; 5, 13.

mauvais » il ne reste aux opprimés d'autre alternative que de souffrir et de se taire (13).

Pourtant, à toute société, même viciée jusqu'aux moelles, il reste malgré tout un dernier espoir de guérison et de résurrection, tant que n'est pas complètement brisé le ressort de la religion, grâce à laquelle elle peut finalement sortir de la boue où elle s'est enlisée. Or le prophète peut il vraiment reprocher à Israël de manquer de foi et de piété, quand sur tous ses hauts-lieux, de Béthel jusqu'à Bersabée en passant par Gilgal, fume l'encens de ses oblations et ruisselle le sang de ses sacrifices et que partout retentissent les échos de ses prières et de ses hymnes de louange à Jahvé ? Eh bien, oui ! et ce qui rend la situation désespérée c'est que, en dépit de ses apparences rassurantes, la religion est elle-même abâtardie et pervertie, et que ce qui devrait être la suprême chance de salut, le moyen de garder le contact avec les forces impérissables d'en-haut, est devenu, par la malice des hommes, un poison violent, et que ce qui devrait les rapprocher de Dieu les en détourne. Qu'importe en effet au Dieu de sainteté et de justice, ce sacrifice des lèvres quand le cœur n'est pas pur ? Comment ces hommages entachés de paganisme, d'injustice et de sacrilège ne lui donneraient-ils pas la nausée ? Non contents de banqueter dans leurs palais avec les agneaux et le vin extorqués à leurs victimes, ils ont le cynisme de venir les partager avec Dieu dans leurs festins sacrés (14). C'est sans doute au cours de ces pèlerinages et de ces solennités populaires dans les vieux sanctuaires israélites qu'Amos a vu à plusieurs reprises se dresser devant lui la figure courroucée du Souverain Juge, dont l'apparition terrifiante lui arrache

(13) *Am.* 4 4; 5, 23; 8, 14.
(14) *Am.* 2, 8.

ce saisissant cri d'alarme, où l'on sent passer le souffle de la grande poésie théologique du Livre de Job :

« Israël ! sois en garde, pour affronter le choc de Dieu ! Ce Dieu « qui façonne les montagnes, donne au souffle du vent sa violence et met à nu devant l'homme l'objet de sa pensée »; ce Dieu « qui convertit l'aube en ténèbres et marche sur les hauteurs de la terre et dont le nom est : Jahvé des Armées ! Ce même Dieu, créateur des Pléiades et d'Orion, qui change l'ombre en aurore et fait du jour la nuit obscure; qui appelle les eaux de la mer et les répand sur la surface de la terre », ce Dieu que vous croyez si bien connaître et que vous invoquez sous le nom sauveur de Jahvé, le voici maintenant qui, las de vos injustices et de vos cruautés, « va faire briller son salut sur les malheureux » et amener la ruine sur votre insolente forteresse » (15).

« Je hais vos palais et vos maisons de plaisir, disait naguère ce Dieu courroucé par la bouche de son prophète. Je hais vos fêtes et vos assemblées religieuses je les ai en horreur, dit-il maintenant. Votre encens, vos holocaustes et vos oblations ne m'intéressent pas ! Qu'ai-je à faire de la graisse de vos béliers ? Silence au bruit de vos cantiques et cessez de m'étourdir du son de vos harpes ! » (16)

> Je punirai aussi, dit le Seigneur les autels de Bethel
> Les cornes de l'autel seront brisées.

Et, en une vision terrifiante, Amos, une fois encore, aperçoit le suprême exécuteur des hautes œuvres, dressé comme un démolisseur géant près de l'autel sacrilège et donnant à ses messagers

---

(15) *Am.* 4, 12, 13; 5, 8, 9.
(16) *Am.* 5, 21 ss.

célestes l'ordre d'en frapper les chapiteaux, d'en ébranler les seuils et d'écraser sous leurs ruines ses hypocrites adorateurs.

Et ce qui restera, dit le Seigneur,
je l'égorgerai par l'épée
Pas un ne se sauvera ! pas un n'échappera
Que s'ils se cachent sous terre dans le sheol
Ma main les en extirpera !
Que s'ils montent jusqu'aux cieux,
Je les en ferai descendre !
S'ils cherchent refuge au sommet du Carmel
J'irai les y chercher et les prendre
Que s'ils se dérobent à mes yeux au fond de la mer
Je commanderai au monstre marin de les mordre
Et que s'ils vont en captivité chez leurs ennemis
J'ordonnerai à l'épée de les égorger (17).

Vouée à l'échec, toute tentative d'échapper au Dieu vengeur, souverain maître des forces de la nature et de l'histoire ! Il saura les traquer jusqu'en leurs plus sûrs abris !

Ah ! leur dit-il encore, vous vous croyez à l'abri derrière vos remparts et vos armées en vous disant, dans votre fausse sécurité : « N'est-ce point par notre force que nous avons acquis la puisssance et le prestige politique ? »

Eh! bien, passez à Calné,
et voyez ce que j'en ai fait.
Allez à Hamath la grande
Descendez à Gath des Philistins (18).

et voyez ce que sont devenus sous mes coups ces royaumes plus grands et plus forts que le vôtre !...

Ah ! vous attendez « le jour de Jahvé », comme vous dites. Vous le désirez dans l'espoir qu'il signifiera la ruine définitive de vos ennemis !... Eh bien, oui ! il vient, le jour de Jahvé, mais il sera pour vous *ténèbres et non point lumière* (19).

(17) *Am.* 9, 1, 4.
(18) *Am.* 5, 1, 2.
(19) *Am.* 5, 18.

Il en sera de vous comme d'un homme qui fuyant devant le lion
Voit soudain l'ours se dresser devant lui !
et qui cherchant refuge derrière les murs de sa maison est mordu par le serpent ! (20).

Cette fois, oui, pour tout de bon, c'est la fin ! « la fin irrévocable ». *Venit finis, Finis venit!*

Écoutez cette parole, que je profère sur vous
Cette complainte, Maison d'Israël :
Elle tombe sans espoir de relèvement,
La Vierge d'Israël,
Elle est gisante à terre
Et nul ne la relève (21).

En ce jour-là, il ne restera d'Israël massacré et anéanti que quelques lambeaux sanglants, tels ces jarrets déchiquetés et ces deux bouts d'oreilles que le berger arrache à la gueule du lion (22). Et les quelques survivants resteront frappés de stupeur et d'épouvante devant le silence de mort de ces ruines fumantes et encombrées de cadavres. Et si, alors, dans l'excès de leur détresse, ils rassemblent en un suprême effort, ce qui leur restera de forces pour prononcer d'une voix étranglée par l'angoisse le nom sauveur de Jahvé, ce sera trop tard; il s'étouffera dans leur gorge, comme est étouffé par la vague le suprême cri d'appel du naufragé ! (23).

Fini le temps du repentir et du pardon pour ce peuple orgueilleux et rebelle qui n'a pas su reconnaître les avertissements de Dieu dans les châtiments du passé, tempérés de miséricorde, destinés à lui ouvrir les yeux et à le guérir :

(20) *Am.* 5, 19 ss.
(21) *Am.* 5, 1, 2.
(22) *Am.* 3, 12.
(23) 6, 10.

Je vous ai fait les dents « nettes » en toutes vos villes,
J'ai envoyé dans vos maisons la famine,
Et vous n'êtes pas revenus à moi, dit Jahvé !

Je vous ai envoyé la sécheresse brûlante et la soif
Et vous n'êtes pas revenus à moi, dit Jahvé !

J'ai ravagé vos jardins,
Vos vignes, vos figuiers et vos oliviers
Par la rouille, et la nielle et les sauterelles
Et vous n'êtes pas revenus à moi, dit Jahvé !

Je vous ai envoyé la peste
J'ai massacré par l'épée vos jeunes gens,
Je vous ai fait humer l'odeur de putréfaction de vos cadavres,
Et vous n'êtes pas revenus à moi, dit Jahvé !

J'ai bouleversé votre terre,
Telles jadis Sodome et Gomorrhe;
Et vous avez été comme un tison arraché de l'incendie,
Et vous n'êtes pas revenus à moi, dit Jahvé !

Fini donc le temps de la miséricorde :

Israël, sois en garde, et prépare-toi à affronter le choc de Dieu ! (24).

On a essayé, dans les pages qui précèdent, de recréer l'atmosphère religieuse et historique dans laquelle le Prophète Amos délivra son message, et de faire sentir tout ce que recèle de grandeur, de richesse et d'ampleur, l'énergie concentrée de ce petit livre dont l'exiguïté a été cause que la tradition des scribes israélites a classé parmi les « petits prophètes » cet homme qui, en réalité compte parmi les plus grands. Depuis Moïse, nul peut-être parmi les inspirés d'Israël n'a senti avec une telle intensité la présence immédiate et menaçante du Dieu terrible, et la brûlure intolérable qu'imprime à notre être de néant et de souillure, le contact de la Suprême Réalité, du fait de sa différence essentielle et de sa souveraine perfection morale exprimées par le terme de « Sainteté ».

(24) *Am.* 4, 6, 9.

A l'accent dont il le prononce on sent encore chez Amos les vibrations du frisson sacré qui a passé dans ses veines.

Témoin de la sainteté de Dieu, il l'est aussi de sa dignité de souverain Maître de la Nature et de l'histoire et de sa compétence de juge universel dont les sentences et les vérités sévères s'adressent à tous les peuples et à toutes les générations. Qu'on nous permette d'ajouter à nos réflexions sur le « poème du feu » ce commentaire sorti d'une plume allemande :

« Le regard d'Amos ne se limite pas au seul Israël. Oh ! combien plus vaste est son horizon ! S'il est vrai que Jahvé est le Dieu de l'Univers entier et s'il est réellement l'Arbitre souverain du bien et du mal, alors les peuples païens doivent aussi relever de son tribunal. Sans doute, ils n'ont pas, comme Israël, la loi et la parole des prophètes ! Mais il est un droit non écrit et inexprimé auquel ils sont tenus de conformer leur vie. La loi morale, vivante au cœur de l'homme proclame, elle aussi, que le mépris des alliances entre les peuples frères et des pratiques guerrières barbares, foulent aux pieds la dignité de la personne humaine et blessent mortellement la conscience des peuples. Respecter l'homme jusqu'en la personne de l'ennemi est un précepte de haute moralité qui s'impose à tout le genre humain... Ainsi Edom est-il mûr pour le jugement à cause des atrocités par lui commises contre Israël. Son crime est d'avoir « étouffé la pitié ». Où donc dans le monde ancien, trouvera-t-on une telle élévation morale ? Et combien, hélas ! en notre monde actuel où sévissent le mépris féroce de la vie humaine et l'aveugle haine des races, sont incapables de s'élever à une telle noblesse de sentiments » (25).

(25) Rudolf Kittel. *Geschichte des Volkes Israël.* Bd. II, p. 343.

Telle est bien en effet la note dominante du message d'Amos. Il est le grand messager de la justice vengeresse de Dieu. Par la vigueur avec laquelle il dénonce les abus, par son courage intangible qui le fait se dresser en face des plus redoutables puissances de chair, armé de sa seule parole, il se révèle de la même trempe que son grand devancier Élie, et que le dernier rejeton de la lignée prophétique, Jean-Baptiste. Dans son réquisitoire contre Israël et les peuples de son temps, les crimes d'ordre social tiennent une large place. Le spectacle de l'oppression dont les faibles sans défense sont victimes, a fait jaillir de son cœur et de sa conscience les plus saisissants cris d'indignation et les expressions les plus touchantes de l'amour de prédilection de son Dieu pour les pauvres et les malheureux. Est-ce à dire qu'il aurait puisé dans sa seule nature généreuse et ses instincts humanitaires l'inspiration de sa morale sociale ? A entendre les choses sous ce biais on se tromperait du tout au tout. Ce qui fait l'originalité et la transcendance du message d'Amos et avec lui, du mosaïsme et du prophétisme au regard de toute pensée humaine, ce n'est pas d'avoir proclamé les principes essentiels de la morale en tant qu'ils sont le fondement de tout ordre social humain. D'autres peuples aussi, comme en témoignent les documents et les codes de l'Orient ancien, ont possédé, plus ou moins défigurées par les passions et les erreurs inhérentes à la misère de notre condition humaine, ces notions morales inscrites au fond de toute conscience et qui sont le signe de notre noblesse native. Ce qui distingue les organes inspirés de la révélation et ce qui est précisément l'indice d'une intervention divine, c'est d'abord de les avoir gardées pures et à l'abri des défaillances que nous constatons ailleurs; mais c'est aussi et plus encore, le fait de les avoir ancrées dans le cœur même de Dieu et de les avoir

présentées comme l'expression de sa volonté sainte et de sa justice souveraine, d'avoir vu et d'avoir montré que le problème moral est indissolublement lié au problème religieux.

Dans le domaine religieux la critique d'Amos a porté sur le culte des appréciations d'une sévérité que d'aucuns jugent excessive, et que Isaïe et Jérémie reprendront plus tard à leur compte. Toutefois, à partir d'elles, pour considérer les prophéties comme les hérauts d'une religion émancipée de toute institution culturelle, on se méprendrait lourdement sur leur portée. Comme les prescriptions morales dont on vient de parler, les vues prophétiques sur le culte sont une conséquence de leur expérience de Dieu, qui met au centre de la vie religieuse l'élément personnel. Quand on méprise l'ordre moral qui est son atmosphère de prédilection, ce serait folie de prétendre atteindre Dieu par la seule voie des prestations extérieures et capter par une fausse mystique entachée de naturalisme, les énergies divines surnaturelles.

Ces protestations contre le culte prennent leur sens précis et leurs limites, de la situation historique qui leur a donné lieu. Ce n'est pas contre le culte en soi que polémiquent Amos et ses pareils, c'est contre cette forme concrète de culte qu'ils ont sous les yeux. Avec le temps, sous l'influence des religions étrangères, à la simplicité des anciens rites avait été substitué un réseau de lois et d'observances relatives, aux pèlerinages, aux fêtes, aux sacrifices, en lesquels se concentrait de plus en plus toute la religion, considérée par la piété populaire comme un contrat « do ut des », où les rites représentaient la part de l'homme, à laquelle Dieu était tenu de répondre par l'octroi de ses dons. A ces rites extérieurs on avait une tendance à attribuer une efficacité magique. Les sanctuaires

se remplissaient d'emblèmes idolâtriques : le culte du Melek phénicien avec ses sacrifices humains, et le culte syrien de la « reine des cieux », étaient pratiqués ouvertement et avec la complicité des pouvoirs publics, et, à l'instar des Cananéens, dans les sanctuaires du pays, « sur toute colline et sous tout arbre vert », les Israélites cherchaient dans les fêtes orgiastiques et les prostitutions sacrées, la voie mystique conduisant à l'union avec la divinité. Il était manifeste que ces pratiques entachées de magie, de formalisme, et d'obscénité, impliquaient une idée de Dieu diamétralement opposée à celle que les prophètes avaient reçue de Moïse et de leur propre contact avec Jahvé, et dès lors, leur attitude ne pouvait être que celle de la réprobation la plus absolue. C'est entre ce culte et la loi morale qu'il fallait choisir, et cette antithèse absolue ne vise que cette situation historique concrète.

Mais d'autre part, les prophètes n'ont pas fait davantage de déclarations positives sur ce qui devait être le culte bien compris et sur la place que, à leur avis, il devait avoir dans la religion jahviste. Ce qui les occupait tout entier, c'était la vision du Dieu qui s'avançait, pour tout détruire et devant lequel on ne pouvait tenir que par la foi et l'obéissance. Et cependant, leur critique négative du culte et leur manière d'accentuer le côté personnel de la religion, en déblayant le terrain et en fixant l'échelle des valeurs, suggérait déjà par quelle voie le culte peut avoir droit de cité dans la religion : à savoir en se tenant à son rôle symbolique et sacramentel où il avait contenu le mosaïsme. Et, en réalité, c'est bien ainsi que l'ont compris les milieux israélites de l'exil et en particulier le prêtre-prophète Ézéchiel, qui ont su dégager de la polémique des prophètes la juste appréciation du culte qu'elle incluait, et faire la synthèse du sacerdoce et du prophétisme.

Avec ses condamnations sans appel, avec ses visions de catastrophes et de fin du monde, ses rugissements de lion, ses immenses incendies, le message d'Amos est une fulgurante révélation du Dieu terrible. Mais en dépit de ses terreurs et de ses colères, il ne renonce pas à son plan de salut. Au terme de ses perspectives ténébreuses brille discrètement, comme une lueur d'espérance, la promesse de relever « la hutte de David, de préparer les brèches et de relever les ruines » pour nous rappeler qu'au milieu des pires bouleversements Dieu sait sauvegarder les germes de relèvement et de résurrection. Que si la masse se corrompt, il lui suffit, pour renouveler la face de la terre que le sel et le ferment gardent toute leur énergie dans le cœur d'un petit nombre de fidèles.

fr. M.-L. Dumeste, O. P.

Aïn-Alak (*Liban*), 15 *août* 1945.

Charité de Saint François envers les pauvres

Vous *avez toujours des pauvres parmi vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours* (1), dit le Seigneur.

Et voilà pourquoi en tous les temps l'amour des pauvres demeure l'indispensable concrétisation du Christianisme. Notre religion, en effet, a ceci de vital et de totalement humain que l'amour de Dieu ne s'y conçoit pas indépendamment de l'amour du prochain. Plus large peut être l'objet de l'amour chrétien, qui s'adresse d'abord à Dieu, il ne sera jamais réalisé sans l'amour de nos frères. *Si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur,* nous dit saint Jean (2).

Or les pauvres constituent dans la famille humaine l'objet de choix de nos attentions, et il faut ajouter : plus large peut être l'amour chrétien, qui s'adresse à tous, il ne sera jamais qu'un mensonge s'il exclut la charité envers les pauvres.

Cet amour effectif des déshérités peut prendre des formes diverses suivant les époques et leurs structures sociales, l'esprit chrétien dont il s'inspire est de tous les temps : c'est en cela que les saints sont de toujours et

(1) *Mt.*, 26, 11.
(2) 1 *Jn.*, 4, 20.

qu'on gagne toujours à les fréquenter. Celui à qui la tradition a gardé le nom de « Poverello » ne fut pas le saint de la pauvreté sans être le saint des pauvres. C'est là une partie de son riche message qui mérite intérêt.

J'ai relu en ce sens les premières biographies.

François avait toujours aimé les pauvres. Sympathie naturelle ? Don de Dieu dès l'abord ? Tout ce qui est facile et comme naturel n'échappe pas nécessairement à la grâce. Toujours est-il que ce fils de commerçant, habile et distingué, ne connaissait pas le défaut commun aux gens de sa condition : l'argent s'utilise, pensait-il, sinon il se jette par les fenêtres. Il l'utilisait, autant qu'il le prodiguait en fêtes folles : il donnait aux pauvres... Leur pensée n'avait pas encore pris tout son cœur, celle de Jésus-Christ encore moins, mais il ne pouvait voir un malheureux... alors « il était large au delà même de ses possibilités » (3).

Très occupé un jour de servir ses clients, il renvoya un mendiant, un premier mouvement d'impatience ! Un tel poids sur la conscience ne pouvait longtemps se supporter : il courut bien vite au hasard des rues à la poursuite de son pauvre, et prit une résolution pour la vie : ne plus jamais refuser l'aumône à qui tendrait la main pour l'amour de Dieu (4).

Comprenait-il bien alors le sens de cette expression qui venait comme un refrain trop connu à ses oreilles ? « Pour l'amour de Dieu », répétaient inlassablement les pauvres. Il comprendrait un jour. Pour le moment, il donnait, il aimait de toute son âme ce chevalier « presque nu », à qui « il donna généreusement ses riches habits brodés » (5).

« Pour l'amour du Christ », ajoute le chroniqueur. Quoi qu'il en soit l'acte était généreux, la récompense devait suivre : le lendemain il voyait en songe une

---

(3) Saint Bonaventure, *Legenda, major*, ch. I.
(4) Celano, *Vita* 1ª, pars 1ª, ch. 7.
(5) Celano, *Vita* 2ª, pars 1ª, ch. 2.

salle remplie d'armes. « Tout cela est à toi », lui disait le Seigneur. Et François comprit. Il serait chevalier.

Au fait, avait-il bien compris ? Ne se trompait-il pas de route ? Il montait, il était dans la ligne. Il revint vite toutefois de son rêve de chevalerie, terrassé par Dieu à Spolète. Il revint, mais il grava plus fortement que jamais dans son cœur la résolution de ne jamais dire « non » à un pauvre. Il y ajouta celle « de faire des aumônes plus larges et plus abondantes que de coutume » (6). Il y resta fidèle : c'était devenu chez lui comme une obsession. Il donnait son argent et s'il n'en avait pas, sa chemise. Il envoyait des étoffes pour les églises aux petits prêtres pauvres. Il couvrait de pains la table familiale : beaucoup trop pour sa mère et lui, non pas pour la grande famille des pauvres. Il se transformait, il montait, et chose remarquable, cela se mesurait à sa charité pour les pauvres.

Cela alla loin. Il voulut se faire pauvre. Il essaya le métier à Rome pendant une journée. Il revint. Il rencontra un lépreux, un jour dans la plaine, le baisa et lui donna une aumône. Ce fut de son propre avis (7) le départ de sa conversion complète.

A travers ses générosités successives, François a trouvé Dieu. Sa charité envers les pauvres l'a conduit à la charité envers Dieu. C'est frappant. Il y a une correspondance entre les degrés de cette ascension et les largesses qui la jalonnent. Mais dans cette ascension l'amour des malheureux n'est-elle qu'une étape ? François va-t-il la dépasser ?

***

Il a soigné les lépreux. Il a beaucoup médité. Il a quitté peu à peu le monde. Il a fini par se faire pauvre pour l'amour de Jésus-Christ, parce que c'était écrit dans l'Évangile. Elle est bien dépassée sa sympathie

(6) 3 *Compagnons*, ch. 3.
(7) *Testament de Saint François.*

toute naturelle pour les malheureux. Son cœur a de quoi se suffire maintenant. et de quoi s'unifier passionnément. Le Christ. Le Christ en croix. Être comme lui. Faire tout ce qu'il a dit. Parler encore à François de compassion pour les pauvres ? Mais il est le dernier d'entre eux. Ne va-t-il pas enfin être au Maître tout seul ?

Cette légende est « à lire », et ce n'est pas une légende. J'ai poursuivi ma lecture. Mais est-ce bien la suite logique ? Voici à chaque page le pauvre qui donne aux pauvres. En est-il encore là ? Et comment s'y prend-il ? Les témoignages sont sérieux pourtant. Et aucune controverse sur ce terrain. « Pour nous qui avons vécu avec lui..., il serait trop long d'écrire et de raconter non seulement ce que nous avons appris par d'autres de sa charité et de sa miséricorde envers les pauvres, mais encore ce que nous en avons vu de nos propres yeux » (8).

Ce manteau, combien de fois n'en a-t-il pas couvert le premier pauvre rencontré. Le premier pauvre, cela lui suffisait. Qu'importait sa rectitude morale ? Il avait dit à ses frères : « Quiconque vient à vous, ami ou ennemi, voleur ou brigand, doit être reçu » (9). Il donnait avec joie, sans calcul, « en riant de bon cœur ». *Dieu aime celui qui donne avec joie* (10). Il donnait de son nécessaire... il fallait bien, où était son superflu à ce mendiant du Christ ? Il donnait de ses propres aumônes. Quand il n'avait rien, il donnait son manteau, sa tunique. C'était bien peu pour son cœur. Alors, il s'adressait aux riches. Et « il habillait le premier pauvre venu avec ce qu'on lui avait donné » (11).

Quelle attention ! Quel souci constant du cœur ! Ce qui m'étonne, c'est qu'il soit possible de consacrer un amour si total à tant d'objets à la fois. On se donne tout entier à quelqu'un, et on se désintéresse

(8) *Legenda antiqua*, n° 56.
(9) 1re *Règle*, ch. 7.
(10) 2 *Cor.*, 9, 7.
(11) Celano, *Vita* 1a, pars 1a, ch. 28.

nécessairement des autres. Ou bien on disperse son cœur, et on n'aime pas vraiment. Cette attention constante pour ses frères, ce don total aux pauvres, et ce don total à Jésus-Christ, il fallait bien que cela s'unifiât. Ce saint était un homme. Non autrement construit que nous. Car enfin, François « ne se contentait pas de donner ce qu'il avait, il voulait se donner lui-même » (12). Et quand « il ne pouvait porter un secours matériel, il témoignait son affection » de quelque manière (13). Il aimait. Il ne pouvait voir insulter les pauvres. Il les aima tellement qu'il se fit comme eux, adopta leurs misères, fit corps avec eux aux yeux de toute une société.

Non, manifestement, chez François, l'amour de Dieu n'exclut pas l'amour des pauvres. Il faut admettre le fait. Le fait d'un cœur démesurément élargi. Qui peut comprendre les dons divins ?

***

« Pour l'amour de Dieu ! » suppliaient les mendiants aux oreilles de François. Il avait fini par s'engager à fond dans l'exigence de cette demande. « Pour l'amour de Dieu ! » Comprenons-nous encore la richesse chrétienne de cette expression ? Pourtant, aussi simplement que cela sonne, voilà bien affirmé tout au long de ma légende, le motif de l'amour de François pour les pauvres. C'est l'amour de Dieu. Intention dernière et principe d'unité. Un seul et même amour. Mais voilà aussi la monnaie d'échange du pauvre. « Offrez en paiement l'amour de Dieu », disait-il à ses frères en les envoyant à la quête (14). L'amour est réversible, toujours. L'obligé n'est pas celui qu'on pense, ou plutôt c'est l'un et c'est l'autre à la fois. Car le don de l'amour vrai est d'ordre spirituel. Il enrichit son auteur. Le don de soi à Dieu surtout.

---

(12) Saint Bonaventure, *Legenda major*, ch. 1.
(13) Saint Bonaventure, *Legenda major*, ch. 8.
(14) *Speculum Perfectionis* (Sabatier), ch. 23.

Comment atteindre Dieu ? *Dieu est esprit* (15). Il *habite une lumière inaccessible* (16). Oui. Mais son Fils s'est fait homme. C'est Jésus-Christ que ses contemporains ont touché, qu'ils ont entendu, dont nous avons encore au milieu de nous la divine parole et le corps sacré. Il faut « s'attacher à lui totalement » (17). Il faut lui ressembler, être pauvre comme lui, aimer les pauvres parce qu'ils lui ressemblent. Les aimer pour eux seuls, les malheureux ? Sont-ils dignes du cœur de François, tout consacré à un amour unique ? Non, les aimer pour lui. Parce qu'ils sont les messagers du Christ-Jésus. Voilà leur dignité. « Lorsque tu vois un pauvre, tu dois considérer celui au nom de qui il vient, le Christ, qui est venu prendre sur lui notre pauvreté et notre faiblesse » (18).

Les aimer pour eux seuls ? Non, les aimer pour lui, parce qu'ils sont l'image de l'Aimé. « Lorsque tu vois un pauvre, c'est une image du Seigneur et de sa sainte Mère qui t'est montrée. Considère dans la faiblesse sa faiblesse à lui » (19). « Celui qui maudit un pauvre fait injure au Christ dont il porte la noble livrée, car lui pour nous s'est fait pauvre en ce monde » (20). Aimer les pauvres ? Mais c'est aimer le Christ lui-même. C'est l'identité profonde des deux amours qui explique la parfaite unité du cœur.

Pour entrer plus à fond dans la pensée de ce petit pauvre, j'ai voulu lire ses Écrits. Il m'a fallu à vrai dire les relire. Mais j'ai compris alors que pour lui un amour unique est la grande loi du monde. Celui de Dieu qui *nous a aimés le premier* (21). Celui qui s'est manifesté dans la naissance, la vie, la Cène, la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. De ce grand

---

(15) *Jn.*, 4, 24.
(16) 1 *Tim.*, 6, 16.
(17) 2e *Règle*, ch. 6.
(18) *Legenda antiqua*, nº 89.
(19) Saint Bonaventure, *Legenda major*, ch. 8.
(20) Celano, *Vita* 1a, pars 1a, ch. 28.
(21) 1 *Jn.*, 4, 19.

amour procède tout bien. Les créatures qui nous entourent, notre propre vie, le bien qui s'opère en nous et par nous, tout cela est son œuvre. Rien de tout cela ne nous appartient. Au sens le plus profond du mot, nous sommes tous des « pauvres ». Parce que rien ne nous est dû, mais que nous devons tout au « grand Aumônier, qui dans sa généreuse pitié a donné aux dignes et aux indignes tout ce qu'il possèdent à titre d'aumônes » (22). L'unique devoir de l'homme est de « ne rien garder pour lui, mais de rendre gloire de tout à Dieu, et de donner réellement de son surplus aux pauvres, son Incarnation continuée.

A cette lumière toute évangélique, au contact de cette pensée fruste, sans logique apparente, toute pleine seulement des reflets émanant d'un contact direct avec la parole de Dieu, le sens profond de chaque réaction de François m'est apparu en toute évidence. « Il convient que nous — rendions — le manteau au pauvre auquel il appartient. Je ne veux pas être un voleur, car cela nous serait imputé à vol si nous ne donnions à plus nécessiteux que nous » (23). « L'aumône est l'héritage et le — droit — des pauvres, car Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a acquis » (24). Un droit, l'aumône ? Un droit. L'aumône appartient au pauvre. Il faut la lui rendre.

Précisons, l'aumône est le droit du Christ pauvre, le droit de Dieu, le seul qui existe absolument. L'amour du pauvre incarne l'amour de Dieu. Logique de la foi.

***

Logique de la foi. François n'en connaît pas d'autre. Elle ne contredit pas l'esprit certes. Elle le violente. Elle l'entraîne d'un élan dans le « mystère du Christ » qui seul unifie toutes choses en ce monde. De ce

---

(22) Saint Bonaventure, *Legenda major*, ch. 7.
(23) Saint Bonaventure, *Legenda major*, ch. 8.
(24) 1re *Règle*, ch. 9.

entre elle nous découvre l'harmonie du monde et pour notre cœur cette compatibilité profonde de tous es amours dans le cœur de Celui qui résume en Lui oute la création. Le Christ a son sort lié à celui de outes les créatures. Il ne forme avec elles qu'un mmense organisme à la gloire de Dieu. Les pauvres ont le Corps du Christ, le Christ est Dieu. Aimer Dieu c'est concrètement aimer le Christ. Aimer le Christ, c'est concrètement aimer le prochain, surtout n la personne de ceux qui lui ressemblent le plus : os frères les pauvres.

fr. Marie-Adrien CORSELIS, O. F. M.

Ceux qui ne veulent pas tout vendre

Un film passe actuellement sur nos écrans, *L'Idiot*, tiré du roman de Dostoïevsky, dont la profonde portée spirituelle n'échappe pas au public, et encore moins au théologien.

On sait que les œuvres de Dostoïevsky ne sont pas des « romans à thèse » : ils ont la complexité de la vie et, qui plus est, la richesse confuse et multiple de l'âme russe. Le cinéaste ne s'est pas contenté de simplifier (il ne pouvait l'éviter), il a clarifié, modifié, et, si l'on peut dire « occidentalisé » ses personnages. Comment lui en tenir grief, puisque, plus explicitement que ceux de Dostoïevsky, ses héros vivent sous le regard de Dieu ?

D'où vient cela ? D'abord de ce que tout au long, ce film témoigne, et dans une grande vérité psychologique, de l'amour paternel de Dieu pour les pécheurs. Nous n'en voulons citer pour preuve que l'anecdote suivante (dont nous empruntons le texte au roman) :

> En rentrant à l'hôtel, je rencontrai une femme du peuple avec un enfant. La femme était jeune, l'enfant pouvait avoir six semaines. Et voilà que l'enfant lui sourit pour la première fois. Je la vis se signer très pieusement.
>
> — Qu'as-tu donc, jeune femme ? (je questionnais toujours à cette époque).
>
> — Voilà, me répondit-elle, quand une mère voit le premier

sourire de son enfant, elle s'en réjouit tout comme Dieu quand il aperçoit du haut du ciel un pécheur qui se met à l'invoquer de tout son cœur » (1).

Mais d'autres leçons sont à tirer de ce film, dont nous voudrions dégager la plus belle.

Il n'est pas un homme, digne de ce nom, qui ne cherche Dieu.

Notre noblesse — et notre tourment secret — sont dans cette recherche. C'est un besoin de se donner dans l'absolu à cet Autre qui nous transcende et qui est cependant à la source profonde de notre moi.

Il en est, parmi les hommes, qui reçoivent la grâce de pouvoir donner son vrai nom à cet Absolu qui les tourmente, et leur soif en reçoit tout ensemble apaisement et regain de tourment. Tels sont les saints et tous ces chrétiens en qui la grâce porte ses fruits.

Mais il en est d'autres, que la grâce ne semble pas suffisamment éclairer, et qui n'en cherchent pas moins, dans la nuit de l'erreur et la glu du péché.

L'Absolu nous étant invisible et inabordable, ne parvient jusqu'à nous qu'à travers le voile de quelques créatures, or leur soif d'absolu s'y laisse enfermer, ne pouvant se dégager du relatif qui la suscite.

Toute la difficulté consiste à traverser le voile..... Gustave Thibon le remarquait jadis à propos de l'amour de l'homme pour la femme :

> Tout le débat entre Pascal et saint Jean consiste à savoir si les amours d'ici-bas ont une fonction négative ou positive, si les créatures sont uniquement des murs qui renvoient vers Dieu nos cœurs meurtris et déçus, ou si elles peuvent être aussi des ponts qui nous conduisent à Dieu. Le symbole du pont me paraît plus chrétien que celui du mur. Pour atteindre l'autre rive, il faut entrer sur le pont : donc je veux qu'on m'aime. Mais il ne faut pas rester sur le pont, donc je veux qu'on me dépasse. Il est plus facile de refuser en bloc l'amour des hommes que de leur dire simultanément : « Venez à moi » et : « Ne faites pas en moi votre demeure ». Ceux que l'amour des créatures a déçu sont ceux qui ont voulu installer leur demeure sur les ponts. Ceux-là n'ont pas trop aimé, comme ils le croient, ils se sont arrêtés dans leur amour. (*Pensées sur l'amour.*)

(1) *L'idiot* de Dostoievsky, éditions La Boétie, Bruxelles, p. 269.

S'il en est qui s'arrêtent dans leur amour — et ils sont nombreux, d'autres, ne peuvent se décider ni à traverser le pont — qui les retient de ses charmes — ni à s'y arrêter, car ils voient bien par contre, qu'un pont est fait pour mener ailleurs : sur la berge d'en face.

Ils voudraient tout ensemble posséder Dieu et Mammon; acheter la perle précieuse et conserver les autres, acquérir le trésor caché dans le champ, mais, pour l'acheter, ne rien vendre de ce qu'ils possèdent.

Telles sont du moins les réflexions que se fait le théologien à mesure que se développe devant lui ce drame dont il est sans doute bon de rappeler d'un mot l'intrigue. Un prince russe, à qui une maladie mentale a conservé l'innocence de l'enfance, se trouve exercer le redoutable pouvoir de mettre ceux qui le fréquentent « entre le meilleur et le pire et de les forcer à choisir ». Une femme s'enlise dans la débauche, une jeune fille accepte des fiançailles de bas intérêt calculées par son père : « l'idiot » surgit, qui, dans et par son innocence, ouvre plus ou moins les yeux à tous ces gens; leur drame va se jouer dès lors par rapport « au meilleur et au pire ». Mais les deux femmes se prennent d'amour pour celui qui leur a révélé leur moi véritable et elles ne parviendront pas à dissocier le prophète de son message : elles veulent de tout leur cœur acheter la perle précieuse mais ne peuvent se résoudre à vendre toutes les autres. Faute de pouvoir choisir, la demi-mondaine s'en va retrouver celui qui, elle le sait, va l'assassiner; la jeune fille s'enfuit éperdue, l'« idiot » lui-même, déchiré par ce drame, achève de perdre la raison.

Il nous semble que ce drame est une profonde leçon donnée à tous les hommes, fussent-ils profondément engagés dans les voies de la perfection chrétienne, car c'est à chaque instant qu'il nous faut dissocier Dieu de ces signes qu'il nous fait pour se faire connaître et aimer. La transposition au cas de chacun est facile à faire.

Quand le cinéma se hausse à ce niveau, il n'est pas indigne nous semble-t-il, des *Chroniques de la Vie Spirituelle* et de ses lecteurs, ne dussent-ils jamais voir ce film.

A. P.

A propos de Léon Bloy et la Salette

En publiant dans notre numéro d'août-septembre l'article le M. Pierre Herbin « Léon Bloy et la Salette », nous espérions aire œuvre pacificatrice dans un débat trop passionné.

Hélas, nous n'y sommes pas parvenus, puisque nous avons eçu la lettre ci-dessous de notre ami M. Jacques Maritain.

« Audiatur et altera pars ». Ayant entendu la voix autorisée e M. Jacques Maritain, nos lecteurs seront avertis d'une pinion, différente de la nôtre mais certes respectable. Cela tant fait, nous nous empressons de déclarer notre volonté de ous ranger à la décision de l'Eglise et de nous refuser à toute olémique autour de ce douloureux débat.

N. D. L. R.

Monsieur le Directeur,

Ceux de vos lecteurs qui ont pris la peine d'étudier l'hisire de la Salette et des deux Bergers, et qui sont du reste utôt rares sans doute, ne pourront pas ne pas protester ntre l'article signé P. Herbin et paru dans le numéro août-septembre de la Vie Spirituelle. Cet article n'est cerinement pas digne de votre revue.

Quoiqu'il en soit des problèmes posés par le texte que élanie a publié de son Secret, l'auteur « sert-il » ou « des-t-il », comme il dit, « la cause de l'Apparition » en sugrant que Mélanie *a fabriqué* celui-ci, — « à plus de trente s d'intervalle » (ce qui n'est pas exact, la première dif-

fusion ayant été faite en 1860), — et selon, comme il dit, « les procédés littéraires et les plus grossières ficelles » du « style prophétique », — pour « déverser sa mauvaise humeur » et « sous l'influence de ses lectures »? Il est permis de penser que discréditer la voyante n'est pas le meilleur moyen de « servir la cause de l'Apparition ».

Quant aux arguments qu'il emploie, ils sont d'une logique bien fragile. Je n'entends nullement toucher le fond des choses, ni aborder la question de ce secret sur lequel on a tant divagué, et dont la discussion a été prohibée par l'autorité ecclésiastique. C'est le cas de Mélanie qui m'intéresse et c'est seulement sur la qualité logique des arguments qu'on fait valoir contre elle que je voudrais attirer l'attention. « Il n'y a pas de raison, dit-on, pour qu'il ne se soit pas passé pour tel témoin d'une révélation particulière « ce qui se passe même pour les auteurs inspirés » (à savoir que « la motion divine laisse intact l'instrument humain qu'elle trouve (sic) et qu'elle utilise, et c'est avec tout ce qu'il est et tout ce qu'il sait déjà humainement que l'auteur transmet le message et lui donne forme »). La conclusion ne serait-elle pas qu'il n'y a pas de raison non plus pour ne pas estimer qu'il a pu se passer même pour ce témoin d'une révélation particulière « ce qui se passe pour les auteurs inspirés », à savoir que le rôle instrumental du messager « trouvé » (par hasard) et utilisé par la motion divine laisse intacte, quand l'instrument est fidèle et n'est pas abandonné par Celui qui l'a choisi, la substance du message et n'autorise pas à lui seul à inférer sans présomption que le message a été « fabriqué »?

Mais ce que je voudrais avant tout noter, c'est que l'auteur de l'article n'ignore certainement pas que par un décret publié, si j'ai bonne mémoire en 1915, le Saint-Office a interdit à la suite d'abus commis par certains propagateurs du Secret de la Salette », qui avaient ajouté à celui-ci des commentaires de leur crû) d'écrire ou de discuter publiquement sur le Secret de Mélanie. On aimerait savoir si cette interdiction a été respectée par l'auteur ou s'il estime qu'elle est une interdiction à sens unique, prohibant la défense et autorisant toutes les accusations lancées d'autant plus librement qu'on est sûr d'avance d'échapper à toute réponse?

Ces procédés ne sont pas beaux. Léon Bloy auquel pour une fois votre revue a bien voulu dispenser le témoignage d'une admiration condescendante où s'exerce brillamment

en matière littéraire, le « sens critique dont il était dépourvu, comme chacun sait, en matière spirituelle (c'est une trouvaille de « sentir ici ou là, dans la description des gorges du Drac par exemple », que Pierre Termier « est là derrière son épaule pour lui souffler », rendons hommage à ce discernement du souffle de la géologie derrière l'épaule du vieux Pèlerin, malheureusement « embourbé » quelques lignes plus haut « dans une histoire fuligineuse »), Léon Bloy n'aurait pas hésité à les qualifier rudement.

Enfin il est permis de penser que ce serait une singulière manière d'honorer la Sainte Vierge que de préparer le Centenaire de l'Apparition de la Salette en perpétuant contre Mélanie, pour la taxer d'imposture, l'injustice dont elle a souffert jusqu'à sa mort. C'est pour l'honneur et le souvenir de la voyante de la Salette que je vous écris la présente lettre, que je compte sur votre courtoisie pour publier dans votre prochain numéro. Je suppose qu'en ce qui concerne cette âme naïve et farouche, mais héroïquement fidèle, et prévenue, selon tous les témoignages de ceux qui l'ont approchée, des dons surnaturels les plus élevés, votre bonne foi a été surprise. La meilleure façon pour la *Vie Spirituelle* de séparer les mauvais procédés que j'ai signalés, et des oublis à l'égard de la Bergère qui finiraient par devenir scandaleux, serait de publier, au moins dans ses passages essentiels, l'éloge funèbre que le Chanoine Annibale di Francia a prononcé d'elle devant les Sœurs et les orphelines de l'Institut de Messine où elle avait vécu plus d'une année, comme maîtresse de sublime vertu ».

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Jacques MARITAIN.

A travers les revues

Prêtres, religieux, laïcs

La Revue Thomiste (janv.-mars 1946) qui reparaît après six ans d'interruption publie quelques articles qui, malgré l'ancienneté de leur rédaction, n'en restent pas moins actuels. Telle l'étude critique du Père M.-J. Nicolas sur le livre de M. Masure. On se souvient que M. Masure, dans un livre d'ailleurs fort intéressant et suggestif (*De l'éminente dignité du sacerdoce diocésain*), n'avait pas craint de vulgariser certaines innovations théologiques. Le Père Nicolas rappelle la doctrine traditionnelle de saint Thomas : La messe, tout d'abord, est le sacrement du sacrifice de la croix, et non pas du sacerdoce de celui qui offre; le pouvoir sacerdotal est le sacrement du sacerdoce du Christ. Quant à la vie religieuse dont M. Masure avait brisé le lien qui la rattache à la charité et qui la définit, le Père Nicolas rappelle « que son mouvement propre, c'est l'obtention de cette charité parfaite à laquelle fait profession de tendre quiconque est vraiment dans l'état religieux ». Dès lors, rien d'étonnant à ce que « l'ascèse religieuse soit tout simplement l'ascèse chrétienne, l'ascèse évangélique, et que ses principes essentiels soient ceux de toute perfection ». Il n'y a pas de contrariété entre l'état religieux et la fonction sacerdotale : D'une part l'ascèse dont le prêtre religieux fait profession est ordonnée à la perfection sacerdotale. Et, d'autre part, le prêtre qui cherche à acquérir la perfection de son état recourt spontanément — bien que pas nécessairement sous la forme de vœux — aux renoncements nécessaires à l'épanouissement de la charité, que met en œuvre par définition la vie religieuse

Le Père Nicolas cependant accepte de parler d'un *état* du prêtre diocésain. Voici en quel sens :

> L'état de prêtre diocésain... trouve ses éléments déterminants dans la promesse d'obédience à l'évêque, dans le *titulus servitii diœcesis*, et dans le vœu de chasteté. Participer à la charge d'âmes qui constitue l'état épiscopal n'a la vertu de constituer le prêtre dans un état de vie qu'en raison du lien d'obédience et de l'engagement au service du diocèse en dehors desquels le prêtre diocésain ne serait pas lié au ministère pastoral. A cet engagement de son activité le prêtre joint l'obligation à la chasteté parfaite, dont le but principal reste, pour lui comme pour l'ascète (i. e. le religieux), l'acquisition de la perfection de la charité.

Et le Père Nicolas conclut :

> La comparaison entre l'état du simple prêtre et celui du prêtre religieux n'est pas essentiellement une comparaison de perfection [plus ou moins grande] mais de plus ou moins grande facilité pour parvenir à la perfection, laquelle, pour l'un et pour l'autre, est tout simplement l'épanouissement de la grâce sacerdotale. Parmi les ordres religieux, les plus grands seront ceux dont la fin coïncide le plus exactement avec la fin de la grâce sacerdotale. Dans le sein du sacerdoce diocésain, l'organisation la plus parfaite sera celle où, sans aucune atteinte à la liberté et à l'efficacité du ministère pastoral, les conditions essentielles à l'acquisition de la perfection seront rendues obligatoires, érigées en Règle. Les associations de prêtres s'y essaient sous diverses formes. L'idéal théoriquement paraît être la régularisation du clergé selon une Règle conçue en vue du ministère pastoral, et sous son évêque. La consécration de ces obligations par des vœux aurait les mêmes avantages pour le sacerdoce diocésain que pour le sacerdoce régulier.

« Il est probable, ajoute le Père Nicolas, que cet idéal n'est pas praticable. » Est-ce simplement parce qu'il n'est guère pratiqué, en fait, aujourd'hui ? Le Père Nicolas ne précise pas. En tout cas, il était praticable autrefois, comme l'a montré tout récemment le Père Y. Bossière dans cette revue. Au XII^e^ siècle par exemple, la part la plus importante du clergé *diocésain* n'était-elle pas *régulière* ? Nous renvoyons à l'article du Père Bossière. Nous pouvons nous demander si la crise actuelle du recrutement diocésain — comparé à celui toujours croissant de certaines congrégations et de quelques ordres monastiques — ne viendrait pas de ce qu'on a couramment identifié sacerdoce diocésain et sacerdoce

séculier d'une part, prêtres religieux et prêtres exempts d'autre part ? Ne semble-t-il pas qu'un certain nombre de jeunes vocations aspirent confusément à la restauration et au renouvellement de ces anciennes *collégiales* où le ministère diocésain, sous l'autorité actuellement définiede l'évêque, ne serait pas privé des secours propres à la vie religieuse ?

Puisque nous parlons du sacerdoce diocésain, comment ne pas présenter ici la question de la *concélébration*. Dom Beaudoin (MAISON-DIEU n. 7) montre précisément que les deux questions sont connexes : Dans son sens premier, concélébrer, c'est s'associer à l'acte liturgique du célébrant principal, c'est manifester l'unité de la hiérarchie.

> Cette unité n'est pas seulement administrative et officielle : c'est une réalité vécue qui se traduit dans toutes les manifestations de la vie religieuse. Une seule communauté, et par conséquent un seul chef; une seule source du sacerdoce; une seule église-mère; un seul autel; un seul docteur; une seule prière; un seul sacrifice.
>
> C'est dans la célébration des saints mystères que ce principe d'unité épiscopale doit trouver son expression authentique et significative. Telle est la raison d'être de la concélébration.

Si ce rite antique devait être restauré, l'auteur présente quelques suggestions, entre autres celle-ci : la concélébration n'aurait lieu que sous la présidence de l'évêque du lieu et serait réservée aux grandes solennités.

Commentant *Paroisse communauté missionnaire*, M. Declercq (MASSES OUVRIÈRES, août-sept. 1946), propose à l'auteur deux amendements. Tout d'abord, sur les limites de la communauté paroissiale. La paroisse de ville, nous dit M. Declercq, ne répond plus aujourd'hui à aucune communauté humaine. Autant en conclure que la paroisse traditionnelle en milieu urbain n'est plus« la seule réalité organique d'Eglise ». L'autre réalité doit donc être formée par le laïcat d'Action catholique.

Cette conclusion — ou du moins cette question, car M. Declercq ne lui donne pas la force d'une conclusion — nous semble un peu rapide. Si les paroisses ne sont plus communautés humaines, cela tient en effet à deux causes :

D'une part, elles ne sont plus à la mesure humaine. Mais on y peut porter remède en les multipliant. Et pourquoi pas

en faisant une paroisse par immeuble, ou au moins par ilôt (au sens que ce mot a acquis au temps de la Défense Passive)? Si les prêtres alors sont trop peu nombreux pour desservir tant de chapelles-paroisses, pourquoi ne pas prendre des auxiliaires laïcs attitrés, qui, sans les remplacer, pourraient les décharger d'une part notable de leurs activités?

D'autre part, le territoire de la paroisse n'est pas homogène : il y a une partie de la population qui n'y habite pas, les ouvriers des usines. Mais cela suffit-il pour exiger une autre « réalité organique d'Eglise » que la paroisse? Oui, sur le plan professionnel; mais ce n'est pas sur ce plan que se situe l'institution paroissiale. L'Eglise désire atteindre en effet, deux sortes de communautés humaines : les communautés territoriales et les communautés professionnelles. Or, *la paroisse est territoriale* par définition (Can. 216). C'est pourquoi elle forme une communauté humaine de base, la communauté d'habitation, la communauté des familles. La profession comme telle n'est pas apte à fonder une paroisse; c'est pourquoi elle ne peut ni la doubler, ni la concurrencer. Les ouvriers qui travaillent dans des usines relèvent d'abord de leurs paroisses de domicile, et c'est avec les habitations du quartier que la paroisse doit former une communauté homogène (ce qui ne veut pas dire bien entendu d'une classe unique).

Est-ce à dire pour autant que l'Eglise ignore les usines, et les ouvriers pendant le temps de leur travail? Non, puisqu'elle y délègue le laïcat ouvrier au titre de l'Action Catholique. *Celle-ci étant fondée sur une profession,* ou sur une classe sociale, et non sur un territoire (sauf lorsqu'elle devance et prépare la fondation d'une paroisse), dépend seulement de la hiérarchie du diocèse ou des diocèses. Elle dépend cependant encore de la paroisse pour tout ce qui, dans l'Eglise, relève d'une juridiction territoriale : administration du baptême, du mariage, célébration de la messe, etc...

Le second amendement concerne l'apostolat de cette nouvelle réalité organique. M. Declercq réclame du Père Chéry un autre ouvrage « qui nous montrerait au travail non plus un laïcat paroissial, mais une paroisse de laïcat informée et unie à Dieu par l'animation spirituelle de ses prêtres fervents ». Sans doute, l'auteur a-t-il raison de souligner « l'autonomie nécessaire du laïcat dans son œuvre propre ». Nous sentons tous combien doit être dépassée, et est déjà dépassée,

cette époque où le laïc ne se connaissait que le droit de s'en remettre de tout à son curé, y compris de ce qui lui est demandé de croire. Il faut faire comprendre aux laïcs qu'ils sont aussi l'Eglise. Mais en même temps la *paroisse de laïcat* peut-elle se comprendre avec cette qualité essentielle de l'Eglise qui est d'être hiérarchique? Si le laïcat d'Action Catholique ne relève pas de la *paroisse*, c'est parce qu'il ne relève pas, en tant que tel, d'un *territoire*. Mais cela ne veut pas dire qu'il puisse former une paroisse et doubler ainsi la paroisse traditionnelle : Au contraire, il ne peut que l'aider et la compléter, puisqu'il n'est pas sur le même plan.

Mais ces quelques détails sont bien minimes auprès du souci apostolique qui inspire les quelques pages de M. Declercq et qui rendent son étude si profondément sympathique. Qu'il nous excuse de ne pas l'avoir fait sentir.

Terminons cette rubrique en rapportant le récit d'une mission de semaine sainte, publiée par TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN(2 août). C'est une mission en effet puisqu'elle fut *envoyée* par l'évêque du lieu. Mais elle comporte un évêque, huit prêtres et 130 laïcs : jeunes gens, jeunes filles, jeunes ménages, étudiants, scouts, jocistes.

> Étonnement des habitants (Les 16.000 de X...) : Laissez-donc cela aux curés, c'est leur affaire !... Mais la première surprise passée, comment le contact ne s'établirait-il pas, vite et profond, avec ces jeunes si sympathiques et qui « y croient »...
>
> Lorsque le dimanche de Pâques, au soir, les missionnaires reprenent le chemin de la gare, chacun accompagné de ses logeurs, de ses voisins, l'émotion est générale : des larmes de joie brillent, bienfaisantes, dans chaque regard : « On se reverra, vous reviendrez... Nous aussi, l'an prochain, on veut aller prêcher une mission. »

Projet pour un pèlerinage

Sous ce titre, c'est une très belle théologie du pèlerinage que nous donne le Père Louvel (MAISON-DIEU n. 7.)

« Un pèlerinage, nous dit-il, c'est une *route*. » La partie principale d'un pèlerinage ne consiste pas tant à séjourner dans un lieu, fût-ce Jérusalem, qu'à être en route vers ce lieu. »

> A ce titre, je ne crains pas d'affirmer que l'organisation classique des pèlerinages à Lourdes a tué la notion de pèlerinage. Un pèlerin, ce n'est pas un monsieur qui prend

le train à Paris pour en descendre en gare de Lourdes, après avoir été confortablement assis dans un wagon de seconde classe, sauf le temps qu'il a passé au wagon-restaurant. Un pèlerin, c'est quelqu'un qui fait de la route, et plus cette route est longue, plus le pèlerinage est digne de ce nom.

Mais le pèlerinage est aussi un *lieu* « où l'on se regroupe autour de Dieu et par le fait même entre soi. » Le lieu du pèlerinage est une terre sainte, lourde d'un passé de prière, et qui est déjà comme une anticipation du ciel.

C'est pourquoi le pèlerinage est enfin un *départ.*

Aucun pèlerinage sur terre n'est définitif, sinon cet immense pèlerinage que nous avons commencé au jour de notre naissance et qui ne s'achèvera qu'à celui de notre mort. Tous les autres, si longs et si beaux soient-ils, ne représentent qu'une étape dans notre vie, après laquelle il faut reprendre la tâche de chaque jour. Il ne faut pas qu'un pèlerinage soit une parenthèse dans la marche vers Dieu que l'on a entreprise. Il doit en rester quelque chose, on doit revenir de là meilleur qu'on était parti, animé d'une foi et d'une charité plus grandes, connaissant d'autant mieux ses défauts qu'on a été soustrait pendant quelque temps à leur emprise.

Exégèse spirituelle

Dans la MAISON-DIEU n. 7 encore, le Père Bouyer montre le bien fondé de l'exégèse spirituelle et en présente les règles.

L'exégèse spirituelle qui est supposée par toute la liturgie, c'est une exégèse que dominent deux principes. Le premier est que la Bible est la Parole de Dieu, non une parole morte, emprisonnée dans le passé, mais une parole vivante, qui s'adresse immédiatement à l'homme d'aujourd'hui prenant part à la célébration liturgique, une parole qui le concerne, parce que c'est pour lui qu'elle a été et qu'elle demeure prononcée. Le second n'est au fond qu'une conséquence du premier. Et c'est que l'Ancien Testament s'éclaire par le Nouveau, tout comme le Nouveau ne découvre sa profondeur qu'une fois rapproché de l'Ancien... C'est-à-dire qu'il y a dans les récits bibliques de l'Ancien Testament par exemple, un double ou triple sens : sous le sens littéral, sous « l'histoire », un sens typologique qui se rapporte au Christ et à l'Église, et, dans le prolongement de ce second sens, un troisième : le sens anagogique qui se rapporte à nous-même, auditeurs, lecteurs de la Parole.

Dire si peu de chose, c'est soulever déjà une foule de questions. Toutes, ou peu s'en faut, reviennent à celle-ci :

le « triplex sensus » de l'Écriture n'est-il pas une simple fantaisie ?... Et n'avons-nous pas raison, pour reprendre le contact avec les masses, de vouloir passer par-dessus tout ce byzantinisme et rejoindre directement l'Évangile?

(Or,) si nous nous reportons à l'Évangile auquel on nous renvoie, nous ne pouvons manquer d'être impressionnés par l'usage que lui-même fait déjà de l'exégèse incriminée. Lorsque Notre-Seigneur, parlant de saint Jean-Baptiste déclare : « Elie est venu », ou, parlant de lui-même et de sa résurrection : « Cette génération méchante et adultère recherche un signe, et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas le prophète », nous sommes en pleine exégèse allégorique. Et lorsque le Ressuscité explique aux disciples d'Emmaüs : « commençant par Moïse et tous les prophètes, dans toutes les Écritures, ce qui le concernait », il est difficile de donner à cette phrase et à tout son contexte leur sens plein s'il ne s'agit pas, au moins pour une large part, d'interprétations analogues.

En tout cas, il paraît bien que la première génération chrétienne a compris de cette façon le rapport établi par le Christ lui-même entre l'Ancien Testament d'une part, sa personne et son œuvre d'autre part. Les discours apostoliques, si archaïques de ton, dans les Actes, ne laissent pas le moindre doute là-dessus. Qu'on fasse par ailleurs, le compte des citations de l'Ancien Testament placées par saint Matthieu à côté de chaque parole, de chaque acte du Sauveur qu'il rapporte, et l'on sera frappé par le nombre des cas où des citations paraissent oiseuses si l'on rejette l'allégorie.

Si l'on passe à saint Paul, le procédé devient formellement explicite. Plutôt qu'en glaner les exemples (la pierre qui était le Christ, dans I Cor, x, après l'exclamation de IX, 9 : « Est-ce que Dieu se soucie des bœufs ? » suscitée par Deut. XXV, 4 — ou bien, dans l'Épître aux Galates, tous les parallèles entre Agar et Sara), mieux vaut se borner à citer ses propres déclarations : « Ces choses ont eu lieu pour nous servir de types » nous dit-il, après une allégorisation de la pérégrination au désert. D'autres textes pauliniens semblent mener plus loin. La notion du « mystère » qui prend une telle place dans les épîtres de la captivité, ne suppose-t-elle pas la découverte d'un sens nouveau donné à l'Écriture et qui unifie toutes les perspectives dans le Christ ? Lorsque saint Paul oppose les Juifs, qui ne voient que la lettre dans l'Écriture, aux chrétiens qui y découvrent l'Esprit, et pour qui, lorsqu'ils la lisent, un voile est enlevé, ce qu'il appelle « la lettre qui tue », qu'est-ce, sinon une interprétation purement littérale de l'Écriture, tandis que « l'Esprit vivifiant », n'est-ce pas précisément l'interprétation allégorique dont nous parlons ?

L'Épître aux Hébreux fera le dernier pas et ne sera plus

qu'un traité d'explication allégorique de la liturgie du tabernacle par rapport au Christ et à la Croix...

(D'ailleurs) le procédé d'interprétation appliqué par les écrivains du Nouveau Testament à l'Ancien, ne constitue aucunement une nouveauté. Rien n'est plus certain aujourd'hui que le fait que ce procédé est intérieur à l'élaboration même de l'Ancien Testament et a conduit celui-ci à la forme où nous l'avons présentement.

Pour parler plus clair et plus net, le remploi et la réinterprétation des anciens récits, aboutissants à des transpositions qui sont de véritables métamorphoses, apparaît comme le secret de la composition des écrits de l'Ancien Testament, sous leur forme achevée. Quand on l'y suit de près, on découvre comment ce procédé peut être tout autre chose qu'un artifice gratuit. Il s'y révèle au contraire, selon la pensée des Pères de l'Église, comme l'effet d'une véritable pédagogie providentielle. Grâce à cette pédagogie, Dieu, en amenant l'Israélite à approfondir ses expériences originelles et à y découvrir un sens nouveau, l'a conduit sans heurt d'une religion encore primitive à une religion vivifiée par la révélation prophétique. On comprend alors que cette transposition fondamentale, qui n'a rien d'un coup de force et a tout d'une germination, d'une métamorphose biologique, ait elle-même préparé et comme provoqué une seconde transposition : celle qui de l'Ancien Testament lui-même acheminerait au Nouveau.

...Les notions mêmes, les idées de base de la prédication de Jésus et des Apôtres se révèlent, non pas simplement ou principalement dans leur revêtement offert à l'imagination, mais dans « leur substructure la plus intime », comme des allégorisations d'idées prises à l'Ancien Testament.

Et le Père Bouyer illustre cette doctrine par trois exemples en montrant comment les notions de *Royaume*, de *Messie*, de *Sacrifice*, élaborées par l'Ancien Testament, vont aboutir au terme d'une transformation interne et progressive à désigner les réalités de la Nouvelle Alliance. Pour terminer le Père Bouyer essaye de discerner, d'après ces principes mêmes, ce qui serait la véritable exégèse spirituelle et toutes les interprétations de l'imagination ou de la fantaisie.

L'Assomption

La dernière livraison de MARIANUM (Roma, déc.-janv. 1945), que nous sommes heureux de revoir en France, est consacrée à l'*Assomption* et à tout ce qui concerne sa défi-

nition dogmatique. On sait qu'un fort mouvement existe dans l'Eglise pour obtenir cette définition. *Marianum* a contribué à éclairer la doctrine par de nombreuses et savantes études parues sans discontinuer depuis près de huit ans. Notons en particulier les articles du Père Jugie (1942-43) qui s'appliqua à distinguer l'Assomption de la Sainte Vierge du fait de sa mort. L'une n'entraîne pas nécessairement l'autre, et le Père Jugie mettait même en relief une certaine tradition sur l'immortalité de la Vierge.

Dans les derniers fascicules, L. Carli essaye de présenter les arguments en faveur d'une *définibilité* de l'Assomption. On sait en effet, que pour qu'une doctrine soit définie il est nécessaire en premier lieu qu'on la puisse trouver au moins en germe dans les temps apostoliques. L'Eglise n'invente rien, n'innove rien. Elle n'est que la messagère d'un dépôt qui lui a été confié : le dépôt de la Révélation. Mais ce dépôt est en elle comme en un esprit vivant, elle en prend conscience de plus en plus profondément, elle met à jour peu à peu les richesses qui y sont incluses. Définir est pour elle exprimer davantage la maîtrise de sa foi. L'instinct du Saint-Esprit dont elle est pourvue la garde, en ce domaine, de toute erreur.

Encore ne peut-elle *expliciter* que ce qu'elle a *reçu*. Nous ne croyons pas à l'Eglise, nous croyons en Dieu. Si nous croyons l'Eglise, c'est en tant qu'elle est, selon le mot des théologiens, *ministra objecti*, en tant qu'elle est chargée par Dieu de nous transmettre sa Parole. L'Eglise n'a dans son cœur que ce que Dieu y a mis.

C'est donc un louable souci pour les théologiens que de rechercher si l'Assomption de la Vierge pourrait être définie, c'est-à-dire de quelle manière elle serait contenue dans le dépôt de la Révélation. Le Père Lebon avait fait, il y a quelques années un travail analogue sur la définibilité de la *médiation mariale* (*Apostolicité de la doctrine de la médiation mariale* R. T. A. M. 1930). Nous renvoyons à l'excellent exposé, qu'il y faisait, de la définibilité.

Dans le présent article, L. Carli croit pouvoir inclure le fait de l'Assomption de la Vierge dans une certaine doctrine de son exceptionnelle incorruptibilité. L'avenir nous dira peut-être si cette thèse est totalement sûre. Elle ne manque pas d'intérêt.

A. M. H.

Les Livres

DOM GODEFROY BELORGEY : *La pratique de l'Oraison mentale*, tome II, les oraisons mystiques (Éd. du Cerf, 152 pp.).

Dom G. Belorgey, poursuivant ses excellents petits volumes sur la pratique de l'oraison, aborde dans celui-ci l'oraison dite contemplative, ou oraison mystique.

Il est bien certain que toutes les âmes n'y sont pas appelées et qu'il est mainte autre voie, dans la voie spirituelle, pour parvenir à cette perfection à laquelle nous sommes tous conviés par le Christ. Mais il est aussi beaucoup d'âmes que ce seul mot d'oraison effraie, et qui se croient sincèrement indignes de toute grâce d'ordre mystique, ou même incapables de quitter la méditation active pour entrer dans ce silence où tout s'apaise, se simplifie, sous le regard de Dieu qui révèle sa présence et son amour. C'est à les éclairer, à les rassurer que ce volume est destiné. « Ces âmes oublient trop » dit Dom Bélorgey « que Dieu refuse ses grâces de choix aux sages et aux superbes, mais qu'il les accorde volontiers aux petits s'ils restent dans l'humilité ». D'ailleurs, la contemplation mystique ne consiste nullement en extases, visions, révélations; elle est essentiellement et uniquement une grâce d'union à Dieu. Il est vrai que Dieu seul peut nous y introduire, mais nous pouvons nous y disposer, nous y préparer. » Elle n'est pas un exercice extraordinaire ou très compliqué, réservé à une petite élite intellectuelle ou à quelques contemplatifs privilégiés. Bien au contraire, l'oraison absolument nécessaire au progrès dans la vie chrétienne, est à la portée de tous et spécialement des petits, des humbles, des vrais enfants du Père. « Et, parmi tous les exercices de la vie chrétienne, la contemplation infuse est sans contredit, la plus efficace pour détacher les âmes de la terre et les nuir à Dieu. Ou, comme dit sainte Thérèse, « c'est l'école des hautes vertus, le chemin abrégé et le véhicule le plus rapide vers la perfection. » Dès lors, pourquoi mépriser les dons que Dieu nous offre peut-être ? C'est ce que font sans le savoir, trop d'âmes pourtant de bonne volonté et généreuses. Pour dissiper cette ignorance, ces préventions, ces craintes qui les écartent des oraisons mystiques, Dom Bélorgey a pensé qu'un exposé clair et succinct valait mieux que tous les raisonnements.

D'ailleurs le vocabulaire mystique a prêté à tant d'abus, de confusions, d'à peu près : entre les gribouilles qui ne savent pas de quoi ils parlent et les théologiens trop savants, ne faut-il pas donner aux âmes quelques notions claires et précises qui les aideront à prier avec l'Esprit.

Pourtant c'est un travail bien ingrat que d'enfermer dans des formules ou des cadres tracés à l'avance, les réactions d'une âme vivante sous la motion de l'Esprit-Saint, — bien plus, de schématiser les voies de Dieu toujours libres et déconcertantes. Non pas qu'on n'aperçoive, dans les confidences même des mystiques, qu'ils ont passé par des « états » dont les caractères communs permettent de les comparer, de les clarifier, et d'aider les directeurs d'âmes à s'y reconnaître même s'ils n'ont pas eu l'expérience personnelle de ces grâces. C'est là l'œuvre à laquelle s'est attachée ce qu'on appelle la théologie mystique (au sens moderne de l'expression) avec une rigueur qui a été croissant de siècle en siècle. Il n'en faut pas moins se défier de cette rigueur; il ne faut pas croire que de l'oraison de « simple regard » à la quiétude, de la quiétude à l'union transformante, il y ait un itinéraire obligé, un *curriculum* à suivre, ou une méthode à appliquer pour conquérir un par un des « grades » spirituels, Dieu reste libre de son appel, d'abord de ses conduites ensuite, et la réponse de chaque âme est toujours une réponse individuelle. On n'imagine pas cet *admirabile commercium*, ce dialogue intérieur d'esprit à esprit qui ne soit libre de part et d'autre, et donc imprévisible. Classer, hiérarchiser les états mystiques est légitime, mais ne doit pas faire oublier que toute grâce mystique est particulière.

Si je me permets ces quelques remarques, c'est qu'elles répondent il me semble, à l'esprit de ce petit livre. Dom Belorgey, voulant éclairer les âmes que Dieu sollicite vers une oraison plus haute que la pratique commune des âmes chrétiennes, était bien obligé de décrire les étapes classiques de la prière contemplative, jusqu'à ses formes les plus élevées (encore qu'il insiste surtout sur la quiétude, région moyenne de la contemplation infuse, que peu sont appelés à dépasser) ; mais il l'a fait brièvement, en éclairant sans cesse la théologie du sujet par des exemples concrets, des « expériences » dont il a reçu la confidence. Cela reste vivant, comme il convenait ; cela ne sent pas l'école, mais une intelligence tendre et compatissante des âmes et de leurs besoins.

Si j'ajoute que, comme il était naturel, un livre de l'Abbé auxiliaire de Cîteaux reflète l'esprit de la mystique bénédictine, et cistercienne fondée sur l'humilité plus que sur le désir des sommets, fort éloignée de tous les « phénomènes » plus ou moins spectaculaires, « purement spirituelle et d'une simplicité égale à son élévation » (Dom Butler) on verra quelles sont les qualités de ce petit livre. Je les résumerais ainsi : une grande discrétion dans l'invitation à l'oraison contemplative; une grande prudence dans les conseils donnés pour y atteindre; nulle recette, nul exercice spécial même : « Pas d'apprentis spécialistes des oraisons mystiques, par le fait même que l'on tend en toute humilité et générosité à la perfection de la vie chrétienne, on s'y prépare. »

Bref, « ce qui importe, c'est d'atteindre le but; à moins donc nous engager avec ardeur dans la voie commune, laissant Dieu le soin de nous y prendre s'il le veut, pour nous mener a perfection par le raccourci de la voie mystique. Ayons ez d'humilité et de confiance pour être toujours prêts; eu pourra ainsi nous faire atteindre comme il veut le degré perfection auquel il nous destine. »

Si scires donum Dei... Aider les âmes à mieux connaître et ieux goûter le don de Dieu, c'est là tout l'objet de ce livre, ıple exhortation à l'amour.

P. R.

JL DABIN, S. J., *Le Sacerdoce royal des fidèles dans les ivres Saints*; Paris, Bloud et Gay, 1941, 484 pp.

'est une préoccupation des plus actuelles que de rendre : fidèles la conscience de leur dignité chrétienne. Ils consient le peuple saint de l'Eglise, et eux aussi, à leur rang, : côtés de hiérarchie, ils ont à la bâtir. Ils sont, suivant appellations que saint Pierre reprend à l'Exode, « une race oisie, un sacerdoce royal, une nation sainte » (cf. 1 *Pet*, 9-10).

'our répondre à ce souci, le R. P. Dabin « a tenté d'enprendre une série d'essais destinés à constituer les bases ne laïcologie formant une section d'un traité des mems de l'Eglise « (p. 7). Le fort volume qui inaugure son reprise est « un résumé nécessairement schématique et elettique de la seule partie scripturaire » (p. II), en attent que s'y ajoutent en un second volume les données patrisies et dogmatiques.

'ouvrage se divise tout naturellement en deux parties, qui tent d'abord de l'Ancien Testament (après un chapire prer sur le Christ, source unique du sacerdoce), puis du iveau, où le sacerdoce royal atteint sa plénitude, notamıt grâce au prophétisme qui vient l'enrichir. Il n'est pas sible d'entrer ici dans le détail du plan, qui est extrêmeıt fourni. Quant au genre de l'ouvrage, il s'apparente à la ologie biblique, mais l'Auteur avertit qu'il a surtout cherché expliciter et illustrer diverses versions bibliques en fonc d'une action centrale qui n'est somme toute, que leur s grand et plus expressif commun dénominateur » (p. II).

n trouvera donc beaucoup de choses dans ce livre. Le ıbre de textes cités est impressionnant, et le P. Dabin t souvent donné la peine de consulter les commentateurs divers âges de la tradition. Assurément, en se plaçant à point de vue si élevé où se rejoignent pratiquement toutes prérogatives du peuple de Dieu, il est loisible d'étudier deux économies tout entières. Cependant tous les développements n'éclairent pas d'aussi près la notion de sacere, et certains ne s'y rapportent qu'indirectement. Il est travaux qui s'ingénient à débrouiller les échevaux pour ırer avec minutie les brins de différentes couleurs, à ser avec rigueur la valeur de tel ou tel rapprochement. au contraire, on est plutôt sensible aux parentés qui unis-

sent les choses alors même que les aspects et les désignatio différent. Quand une notion, telle que le sacerdoce du chr tien dans le Nouveau Testament, ne se trouve engagée expre sément que dans des textes très forts mais peu nombreux, faut bien l'éclairer de notions voisines et invoquer d'autr textes, mais le danger est grand qu'un tel entrelaceme prenne parfois l'apparence de la confusion ou tout au moi de l'approximation.

A côté de l'enquête surabondante qui nous est livrée, reste place pour une monographie serrée et précise où l notions bibliques seraient dégagées plus nettement. Aya mené si loin la recherche documentaire et le classement d matériaux, le P. Dabin est sans doute qualifié pour réaliser nouveau travail. Il contribuerait ainsi d'une nouvelle fac à rendre les chrétiens militants plus attentifs à la consécrati baptismale qui les fait membres du Christ et participants son sacerdoce éternel.

L.-M. DEWAILLY.

MIREILLE DUPOUEY, *Cahiers*, tome III. Éditions du Cerf, 19 410 p., 200 fr.

Une âme parle à son Dieu. Elle lui parle de l'époux retou près de Lui, et qu'elle chérit toujours avec une ardente t dresse, du petit garçon qu'elle élève de son mieux et qu' remet à Sa protection. Surtout, elle Lui parle de Lui : de gloire qu'elle veut rechercher avant toutes choses, de la Volo du Père qu'elle veut, en union avec le Fils, porter comme « joug suave », de la joie incessante qu'elle trouve à contemp à analyser les mystères qu'Il a révélés, de l'humilité, du dé chement, de l'abandon total qu'elle Lui demande en parta

Ces pages à la fois fermes et frémissantes n'ont besoin d'ê éclairées par nul contexte, ni même précédées par la lect des deux premiers volumes des *Cahiers :* trop dépouillées, t « intérieures » pour retenir le lecteur pressé, le chrétien indi rent, elles seront un précieux viatique pour les âmes so frantes, pour les malades qui y apprendront à faire de l apparente inaction œuvre d'amour, pour tous ceux qui ch chent Dieu sans bien savoir encore qu'on ne le trouve que d la mort à soi-même... Elles nous laissent, cependant, le d d'une « Vie de Mireille Dupouey » qui nous fasse mi connaître cette âme exceptionnelle — si parfaitement épo du Christ et si parfaitement unie à son époux humain — nous montre comment, dans la vie quotidienne, elle alliait élans de sa vocation contemplative et les exigences du dev d'état qu'elle sut toujours accomplir.

R. MONJARDET

ANDERS NYGREN; *Eros et Agapé. La notion chrétienne de l'am et ses transformations.* Trad. P. Jundt. Paris, Aubier, 19 282 pp.

Nous lisons maintenant en notre langue la première pa d'un ouvrage célèbre d'Anders Nygren, ce luthérien suédois est, avec Gustave Aulen et Ingve Brilioth, le représentant plus marquant de l'école théologique de Lund. La traduct

e nous présentons a déjà suscité chez les catholiques appro-
tions et réserves (1) et ne peut laisser indifférent; Nygren
ns qui nous présentons a déjà suscité chez les catholiques
probations et réserves et ne peut laisser indifférent; Nygren
erche à préciser en quoi l'amour chrétien, l'Agapé, se dis-
gue de l'amour tel que le concevait le monde païen. C'est
communion chrétienne avec Dieu qui donne à l'Agapé son
ractère propre. A cette communion, non plus les justes com-
e dans l'ancienne loi mais les pécheurs sont conviés. La
alité de ceux qui aiment Dieu n'entre plus en ligne de
mpte. Pourquoi Dieu nous aime-t-il? Parce qu'Il est Amour.
s d'autre réponse. L'Agapé, sans être arbitraire, est, dit
gren, non motivée, c'est-à-dire ne se fonde pas sur une
ison extérieure à Dieu; elle est indépendante de la valeur
son objet; elle s'offre sans avoir besoin d'être méritée
malgré le péché; elle est créatrice de valeurs, pure expan-
on; elle établit enfin la communion de l'homme avec Dieu:
r il n'est pas, nous dit-on, de voie montante, mais uniquement une voie descendante qui va de Dieu à l'homme. Telle est
gratuité de l'amour divin qu'un amour de l'homme pour
eu, prétendant au nom d'Agapé, est inconcevable. Car
omme est choisi, ce qui exclut de sa part toute spontanéité:
il lui suffise donc d'obéir à la volonté divine et d'avoir
ur Dieu un amour sincère et insoucieux de récompense.
est vrai que l'Agapé divine qui descend jusqu'à nous se
ursuit à travers nous et, hors de notre propre cœur,
borde en amour du prochain. L'erreur serait ici, selon
gren, de croire l'amour fraternel fondé sur l'amour de
i; il nous est prescrit d'aimer notre prochain comme
us-mêmes; cela signifie seulement l'obligation où nous som-
s de surmonter un égoïsme trop naturel. Saint Paul, pense
gren, a le mieux compris l'Agapé; il l'enchaîne à la croix,
i n'est pas une voie menant l'homme à Dieu, mais le sacri-
e de Dieu même; plus précis que les Evangélistes, Paul
clut l'Agapé de l'homme pour Dieu et en réserve le nom
l'amour fraternel. C'est là, chez saint Paul, que l'Agapé
ppose le plus franchement à l'Eros, qui est essentiellement
piration de l'homme, désir égoïste de parvenir à la bien-
ureuse vision du monde suprasensible. Nygren estime que
gapé johannique est déjà contaminée par l'Eros; il fait
pendant à saint Jean l'honneur d'avoir créé les formules
s plus aptes à propager dans le monde le sentiment à
gapé.

Le mythe de l'Eros, né du culte des mystères, et mythe
ntral du Platonisme, est le fait de l'homme soucieux de
délivrer du monde sensible et de libérer ce que son âme
de divin. Aristote donne à l'Eros sa signification cosmique,
dieu du philosophe agissant sur le monde par l'aspiration
'il éveille en lui. Mais que l'Agapé survienne, toutes les

---

(1) Cf. H. MARROU; *Histoires d'amour*. Esprit, XIII (1945), pp. 899-916.

MOUROUX; « *Eros et Agapé* ». Vie intellectuelle, XIV, (1946), pp. 23-38.

valeurs sont transmuées; un coup droit est porté tant à piété juive régie par la Loi qu'à la piété hellénistique déte minée par l'Eros; il y a un abîme infranchissable qui sépa l'homme d'avec Dieu et que Dieu seul peut combler. M pourtant, au cours des âges, pense Nygren, un compro s'est établi entre Eros et Agapé, donnant lieu à des synthè instables, telle la *caritas* médiévale; il devait échoir à Luth de restaurer l'Agapé en toute sa pureté.

Tel est, en bref le livre d'Anders Nygren. Il mérite renommée, par la limpidité de sa doctrine et par une va information mise au service d'une thèse très simple, tr simple à notre gré.

Avouons que Nygren a le mérite de remettre en vale certains aspects de la vie chrétienne trop étrangers à n contemporains, telle la transcendance et la gratuité du d divin. Quand Dieu, par miséricorde, nous comble, Il ne pèc pas et ne saurait pécher pas acception de personnes. S préférences sont à l'avance justifiées. Il lui revient de d poser, selon sa sagesse et son bon plaisir, de ce qui l appartient absolument. Il aime davantage les meilleurs, m les meilleurs ne sont tels que parce qu'il les a davanta aimés. La grâce faite au pécheur n'est pas en soi pl grande que celle faite au juste; mais elle étonne et réjo particulièrement si l'on songe au bénéficiaire qui ne mérit que châtiment. Tout vient d'en haut jusqu'à notre acceptati et à la générosité de notre accueil.

L'amour de Dieu est création de valeurs; Nygren l'affirm bien, mais sans croire réellement à la puissance de renouv lement de cet amour, un amour qui ne laisse pas l'homme sa misère, mais transmue son âme en source d'eau vive, e qui la désaltère et se répand même au dehors. L'opposit commode Eros — Agapé mène notre auteur à négliger bi des textes scripturaires où l'on voit l'homme répondre, toute sa liberté, au sourire de Dieu. Jésus dit à ses disciple « Le Père vous aime parce que vous m'aimez ». et Nygr voit dans cette formule (*Jn* 16, 27) l'influence de l'hellénisn mais saint Paul a parlé, lui aussi, de « ceux qui aime Dieu » (*Rom.* 8, 28) et, si Nygren refuse d'appeler cet amo Agapé, c'est qu'il ne croit pas à la puissance de l'Amo anéantit l'homme devant Dieu et ne juge pas la créatu capable de donner la seule réponse pourtant qu'atten l'amour créateur, la réponse gratuite.

Quant à l'amour de soi-même, ou Nygren voit un app païen, la tradition chrétienne en a parlé avec grand disc nement. Elle reconnaît d'abord un amour de soi inclus da la charité et qui ne compromet pas l'élan théocentrique cette vertu. L'objet premier aimé est le Dieu vivant et secc dairement tout ce qui a part à son intimité et peut entrer sa béatitude, l'ami de Dieu lui-même au premier chef. charité que nous avons pour nous-mêmes ne se détache de celle que nous avons pour Dieu; c'est ici et là, la mê vertu. Il faut s'aimer comme enfant de Dieu et membre Corps Mystique. Donnés à nous-mêmes par création, no sommes redonnés à nous-mêmes par grâce et nous chérisso

nblement et fièrement, la créature nouvelle et sublime que
is sommes devenus de par Dieu. « Il est plus facile que
n croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais, si tout
ueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de
imer humblement soi-même, comme n'importe lequel des
mbres souffrants de Jésus-Christ ». (Bernanos)

fais ce n'est pas à cet amour de soi en Dieu auquel songe
gren lorsqu'il condamne l'Eros. Il désigne par là une com-
isance en soi-même comme en un centre autonome. Il
nale un amour d'où naît le désir qu'a tout homme de
:complir, d'atteindre au bonheur, de posséder Dieu. Eva-
:r de la vie chrétienne cet amour anthropocentrique, ce
ait encore faire de mauvaise exégèse, oublier l'appel hale-
t d'Israël vers le Dieu vivant, pareil à la soif des fontaines
tourmente le cerf; ce serait enfin anéantir cette petite
)érance qu'exaltait Péguy et qui joint l'amour à la foi.
s théologiens catholiques, plus avisés, ont salué l'amour sur-
urel de soi-même à la racine de l'espérance, à la base de
te attente d'une récompense qui n'a rien de vil quand la
ompense attendue n'est pas le salaire de l'ouvrier mais
ritage des fils. Doctrine merveilleusement équilibrée, qui
ve, à l'intérieur même d'un amour gratuit et qui est
rité, un amour légitime de soi-même, amour fondé sur
consistance et la noblesse d'une créature que Dieu res-
te d'autant plus que son Amour seul en a posé la grandeur.

J.-A. R.

M. DE BUCK, *Dieu parlera ce soir*. Desclée de Brouwer, Paris, e édition, 1946, 528 pp.; 19 × 13.

e roman se présente sous la forme d'un journal d'adoles-
t, un adolescent en dehors de la commune mesure, qui
tie de se conquérir et de réaliser son équilibre humain et
naturel dans une plénitude de vie, dans un effort cons-
t vers la rectitude et la rigidité. Cette mystique de la
sion n'est pas sans grandeur, elle n'est pas non plus sans
gers; il y a des conquêtes de soi plus sereines et qui
uent moins d'aboutir à une rupture d'équilibre.

M. L. T.

A. MORLION, O. P.; *L'apostolat de l'opinion publique. Presse, adio, Cinéma, (Collection des Etudes Religieuses)*. La pensée olique, Liège; 1946; 32 pp.; 16 × 12,5; (abonnement à la érie annuelle de 24 cahiers: 130 fr. belges).

notre époque, le culte des idées a été remplacé par le
e des nouvelles propagées par le journal, le film, la radio;
ment lutter contre la mauvaise utilisation de ces instru-
its modernes, comment s'en servir pour éduquer l'opinion
lique, voilà ce que nous apprend cette brochure qui inté-
era les membres de l'Action catholique.

M. L. T.

Abbé R. Voegeli, *Mois de Marie, Exercices de piété en l'h neur de la Très Sainte Vierge*, Ed. F. X. Le Roux, Str bourg, 268 pp.

Composer un « Mois de Marie » quelle entreprise diffici Si souvent ce genre est le rendez-vous des fadeurs de certai littératures pieuses. L'Abbé V. a voulu faire participer p directement les fidèles aux exercices du mois de mai. Ce manière de s'adresser directement à la sainte Vierge p présenter certains inconvénients et il est difficile de prolon tout un mois cette prière sans se répéter quelquefois, m les pensées exprimées sont simples, solides, appuyées l'Écriture et sur les œuvres des Pères. Elles sont coupées des prières empruntées à saint Bernard, saint Thomas d'Aq saint Éphrem, saint Épiphane, etc... dont nous lisons q ques-unes dans le bréviaire, mais que malheureusem l'immense majorité des fidèles ignore. Ce qu'il faut sign aussi, ce sont ces textes de l'Ancien et du Nouveau Testam distribués en versets et en répons comme dans l'office di certaines scènes : Annonciation, Nativité, adoration des gers, en prennent un relief frappant. Les exercices s'encadr de cantiques populaires afin que tous les assistants puissent chanter ; l'intention est excellente, mais nos cantiques po laires sont bien laids, quand donc introduira-t-on dans paroisses et dans nos pensionnats des mélodies plus artistiq et des paroles qui soient autre chose que des vers de mirlito Dans la manière populaire de prier la sainte Vierge, ce p livre reste néanmoins un progrès. Signalons aussi que c un des premiers livres parus en français après l'occupat de l'Alsace.

Abbé Alphonse David, *Nos belles prières à Notre-Da* Bonne Presse, 272 pp., 80 fr.

Ce sont des prières connues que nous commente M. l'abbé prières de l'Église : l'Ave Maria, les hymnes et antiennes Sainte Vierge, les Litanies de Lorette, etc... ; oraisons compo par le peuple croyant, du « Souvenez-vous » à la prière de l'a Perreyre. Pour chacune d'elles l'auteur donne le texte de histoire, la commente et termine par une partie anecdoti qui parfois contraste trop avec l'allure scientifique du dé La partie historique intéressera le lecteur. Mais pourq parler comme d'un fait certain de ce qui n'est qu'une supp tion pieuse ? L'apparition d'un ange à la sainte Vierge p lui annoncer la résurrection du Christ ?

S. Barrault : *La première Reine de France. Sainte Cloti* Éd. familiales de France, Paris, 1945; 80 pp., 30 fr.

On aime toujours relire la vie de cette femme forte devait convertir l'époux infidèle et par lui affermir le cat cisme dans le royaume des Francs. Devenue veuve, l' déchirée par les luttes de ses fils, elle termina ses jours la prière, la pénitence, la pratique de l'aumône.

. et Cl. EVERS; *Le Père Lataste, apôtre des prisons.* Edition abrégée, le Havre, imprimerie « Le Petit Havre », 237 pp.; 24,5 × 18.

Dans cette édition, les auteurs ont voulu mettre en relief œuvre du Père Lataste: la fondation de Béthanie, cette avention de la miséricorde qui ouvre la vie religieuse à des emmes qui ont connu la prison. Ils l'ont fait avec une modestie are, on pourrait dire: avec une certaine sécheresse, se conentant de laisser parler le Père Lataste par ses sermons, ses ettres, ses notes, et de citer la chronique de Béthanie, les ouvenirs des témoins. La vie de ce Dominicain dont la cause e béatification est introduite à Rome, paraîtra sans doute très rdinaire; il fut tout simplement un religieux: cela dit tout, t quelques mots prononcés sur son lit de mort laissent devi- ier une âme d'une extraordinaire profondeur.

. BARD; *Jean-Emile Anizan, fondateur des Fils de la Charité,* 1853-1928. Editions Spes, Paris, 1946, VI-336 pp.; 23 × 14 ; 150 fr.

Le Père Anizan fut un des précurseurs de l'apostolat ouvrier t voulut réviser en lui et dans la Congrégation religieuse u'il fonda l'union de la vie intérieure et de l'action apostolique. Son activité de curé et de supérieur général fait entrevoir cet amour de Dieu et des âmes qui l'animait; regrettons cependant que dans les derniers chapitres de cette biographie la vie intérieure du Père Anizan soit assez malaroitement exposée.

Cl. QUINARD; *Vie de la Vierge Marie.* Editions Spes, Paris, 1946; 188 pp.; 19,5 × 12,5; 75 fr. Ouvrage couronné par l'Académie française. Réédition.

Ce livre fut écrit aux lieux mêmes où s'accomplit notre rédemption et de ravissantes descriptions de la Palestine encadrent des épisodes qui suivent de très près le texte évangélique. Mais l'on aimera surtout l'exquise délicatesse avec laquelle l'A. analyse les sentiments de la Vierge et décrit l'ascension continue de son âme vers Dieu. S'il est permis de faire une légère critique à un livre qui mérite surtout des éloges, nous aimerions que l'A. précise le sens de l'expression « en marge de l'Evangile », employée dans l'ouvrage en deux acceptions totalement opposées.

R. P. A. BESSIÈRES, *S. J.; L'Evangile et la joie.* Ed. Spes, Paris, 1946, 216 pp.; 19 × 12,5; 80 fr

En face des littératures et des philosophies du désespoir, l'A. dresse la joie chrétienne, telle qu'on la trouve dans l'Evangile et chez les saints, telle que l'entretient en nous l'Eucharistie. Cette suite d'images, de citations, de phrases hachées convenait sans doute au style des conférences qui nous sont ici transcrites mais à la lecture on regrette que la pensée ne soit pas davantage structurée.

MICHAEL MARX, O. S. B. *Incessant prayer in ancient monastic literature* (Rome 1946).

Ce livre est une thèse de doctorat en théologie soutenue au Collège Saint-Anselme, à Rome, par un jeune Bénédictin du Minnesota. C'est dire qu'il est destiné à un public érudit, bien qu'il étudie une question d'une réelle importance historique.

Sine intermissione orate. Que signifie au juste de commandement de Notre-Seigneur, repris par l'apôtre saint Paul ? C'est ce qu'essaye d'éclairer Dom Michael Marx en exposant, d'après divers documents des premiers siècles, l'idée que les grands docteurs et les grands moines chrétiens se firent de l'*incessant prayer*. « Le mot prière dans les pages qui suivent est pris au sens large = élévation de l'âme vers Dieu quelle que soit la forme qu'elle revêt. Il comprendra donc, outre la prière au sens commun du terme, prière vocale et prière mentale, la contemplation aussi, telle que Clément d'Alexandrie et Diogène, puis plus tard Evagre le Pontique et Castien l'ont entendue. La contemplation était considérée comme un moyen privilégié de réaliser l'idéal scriptuaire de prières incessantes »

Ayant ainsi défini son dessein, Dom Marx étudie en détail certains textes. D'abord la Vie de saint Antoine par saint Athanase d'Alexandrie. Ce portrait d'un saint que tous les ascètes d'alors vénéraient comme le fondateur du monachisme en Orient, cette vie qui exerça une immense influence sur la spiritualité du monachisme aussi bien en Occident qu'en Orient lui a paru marquer le trait d'union entre la fameuse école alexandrine de Clément, d'Origène et leurs disciples dans les cercles monastiques dont Evagre et Cassien furent les figures marquantes.

Ensuite les *Apophthegmata Patrum*, une autre source majeure de l'histoire du monachisme aux IVe et Ve siècles, et dont les auteurs furent des disciples mêmes de saint Antoine ou ses successeurs et admirateurs. Les *Apophthegmata* nous donnent les vues des solitaires égyptiens sur la contemplation, et le livre exerça son influence jusqu'au moyen âge.

Deux autres chapitres analysent les lettres de saint Sérapion *ad Monachos* et de saint Macaire le grand *ad Filius Dei ;* puis les *Orationes Isaïæ Abbatis*.

Ainsi cette étude compréhensive de la prière aux premiers âges chrétiens nous apporte d'une part d'excellentes définitions de l'idéal monastique, du « parfait moine », chez les solitaires d'Orient ; et d'autre part, elle précise la conception que se firent les premiers mystiques chrétiens de la contemplation : plus intellectuelle, mêlée même de Néo-Platonisme et de Gnose chez Clément et Origène, plus ascétique, plus cordiale aussi et affective chez Athanase et chez les Pères du désert. Pour les premiers, le but de la vie contemplative est la déification par assimilation au Logos, image du Père ; au sommet, « la vision de Dieu, face à face ». Pour les autres, c'est « se tenir devant Dieu avec un cœur pur », c'est « se réjouir dans le Seigneur et la compagnie des anges », *solus cum solo Deo*. Ainsi se trouve utilement éclairée l'histoire de la mystique chrétienne avant saint Grégoire et saint Augustin.

P. R.

LIVRES REÇUS

A. MASSERON, *Dante Alighieri, le grand poète qui tant aima S. François.* (Profils franciscains). Paris, Éd. Franciscaines, 1945; 98 pp., 42 fr.

A. de la GORGE, *Saint Benoît Labre, le pèlerin de la joie.* (Profils franciscains). Paris, Éd. Franciscaines, 1946; 100 pp., 48 fr.

Les beaux textes de saint François, trad. de l'abbé Paul BAYART, Paris, Éd. Franciscaines, 1946; 61 pp., 20 fr.

Les opuscules de saint François, texte latin et trad. (Les textes franciscains). Paris, Éd. Franciscaines, 1945.

Les écrits de saint François, trad. de l'abbé Paul BAYART, Paris, Éd. Franciscaines, 1946; 149 pp., 45 fr.

A. MASSERON, *Les fioretti de saint François*, Paris, Éd. Franciscaines, 1946; 195 pp., 100 fr.

La famille. Le travail. La charité. L'optimisme. La paix. L'évangile. (Coll. Dans la Cité chrétienne), Paris, Éd. Franciscaines, (1946 ?);

R. SIGEAN, *France fille aînée de l'Église*, Paris, Éd. Franciscaines; 93 pp., 27 fr.

E. LONGPRÉ, O. F. M., *La Vierge Immaculée, histoire et doctrine*, Paris, Éd. Franciscaines, 1945; 60 pp. 25 fr.

D. DE BASLY, O. F. M. *Le Sacré-Cœur selon le bienheureux Jean Duns Scot*; Paris, Éd. Franciscaines, 1946; 161 pp., 75 fr.

SŒUR MARIE DE LA TRINITÉ, clarisse de Jérusalem, *Conversion, vocation, carnets*, Beyrouth, 1943.

L.-J. MOREAU, O. P., *La souffrance des justes*, Éd. Revue de la Vie chrétienne, Lyon; 32 pp., 18 fr.

A. RAVONNEAUX, *Reflets Eucharistiques;* Lethielleux 1946, 108 pp.

Marie-Madeleine MARTIN, *Contes de Chevalerie;* Ed. Arc, imp. *Montligeon* (Orne) 1946, 141 pp.

PAGES CATHOLIQUES, *Evangile selon Saint Luc;* traduit par Omer Englebert, introduction par le P. J. Huby, S. J. Ed. Albin Michel, Imp. Lagny, 1946, 80 pp.

PAGES CATHOLIQUES, *Evangile selon Saint Matthieu:* traduit par Omer Englebert, introduction par le P. J. Huby, S. J. Ed. Albin Michel, Imp. de Lagny, 1946, pp. 71.

PAGES CATHOLIQUES, *Evangile selon Saint Jean;* traduit par Omer Englebert, introduction par le P. J. Huby, S. J. Ed. Albin Michel, Imp. Lagny, 1946, pp. 63.

PAGES CATHOLIQUES, *Evangile selon Saint Marc,* traduit par Omer Englebert, introduction par le P. J. Huby, S. J. Ed. Albin Michel, Imp. de Lagny, 1946, pp. 61.

R. P. CHEVALIER, S. J.; *Le Frère de Dolorès* (Au Paraguay en 1729). Collection « En Mission », Ed. Lethielleux 1946, pp. 126.

Robert d'HARCOURT (de l'Académie Française); *Le Nazisme peint par lui-même;* Ed. La Revue des Jeunes, 1946, 136 pages.

Monseigneur LIAGRE, Evêque de la Rochelle et Saintes, *La Messe;* Les Editions Ouvrières, 1946, 75 pages.

André ARNOUX, *L'Appel Intérieur,* Spes, 1946, 69 pp.

Marie-Suzanne CLOSTRE, *En face du Communisme,* L. F. A. C. F. 1946, pp. 31.

Léopold LESEINE, *Harmonie Conjugale,* Spes 1946, pp. 109.

Mgr. de SOLAGES, *Discours Interdits,* Spes 1946, pp. 125.

Maurice RIGAUX, S. J. *Passage au milieu des Hommes,* Spes 1946, pp. 155.

Antoine REDIER, *Les Cadets de Saumur,* Emmanuel Vitte, 1940, 219.

P. Félix DUBAYS, *Le Calvaire de Cosma-Benda,* Collection Lavigerie, Editions Mimosa (Anvers) pp. 250.

Bernard AMOUDRU, *De Bourget à Gide, Amour et Famille.* Editions Familiales de France 1946, pp. 125.

27477. — Paris Imp. LAHURE. — 31.1064
— Le gérant de cette publication : —
R. P. Plé, 29, Bld de Latour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Quatrième trimestre 1946. - N° d'ordre : 10.660.